
3 1761 07036315 5


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



# L'ORAGE

SUR LE

# JARDIN DE CANDIDE

## DU MÊME AUTEUR

---

L'APPEL DU SOL. Roman (*Prix Goncourt 1916*). . . 1 vol.

LES JARDINS DE PRIAPE. Poèmes. . . . . . . . . 1 vol.

LA PREMIÈRE BÉRÉNICE. Comédie en un acte en vers (*Ouvrage couronné par l'Académie française, Grand prix Toirac*). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

LA VICTOIRE DE LORRAINE. Carnet de route d'un Officier de dragons (*Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Dodo*). . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

LE VERGER DE CYPRIS. Poèmes. . . . . . . . . 1 vol.

---



---



---

197-18. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-18.

ADRIEN BERTRAND

---

# L'ORAGE

SUR LE

# JARDIN DE CANDIDE

— *ROMANS PHILOSOPHIQUES* —




PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



*Il a été tiré de cet ouvrage*

VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

*tous numérotés.*

VXORI DILECTISSIMÆ

DILIGENTI CASTÆQVE

MATRONÆ

SAPIENTI INGENIOSÆQVE

FEMINÆ

TENERÆ CALLIDÆQVE

AMICÆ

I

# DE LA PLUIE

## QUI SURPRIT CANDIDE EN SON JARDIN

# ET D'UN ENTRETIEN

## QU'IL EUT AVEC DIVERS PERSONNAGES

*A M. Fernand Gregh.*

# PRÉAMBULE

Nous devons des excuses à M. de Voltaire : il avait lui-même demandé qu'on laissât Candide à la culture de son jardin, et qu'aucun admirateur maladroit ne poursuivît le récit des aventures de son héros.

« O Muses ! dit le patriarche de Ferney à la fin de la *Princesse de Babylone*, empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enseignées aux mortels dans ce fidèle récit, ainsi qu'ils ont osé falsifier *Candide*, *L'Ingénu* et les chastes aventures de la chaste Jeanne. »

De fait, nous n'avons pas eu pour la volonté

du grand Voltaire plus de respect qu'il n'eut de révérence pour les puissances et pour les idées de son siècle. Nous avons dû raconter un événement qui surprit Candide en 1914 et rapporter tout au long un entretien qu'il eut en ce temps-là avec divers personnages.

Le désir de Voltaire fut mal entendu : de la *Princesse de Babylone* on fit trois opéras et une pantomime! Marmontel et quelques malfaiteurs de son espèce tirèrent des comédies de *L'Ingénu*! Quant à *Candide*, à peine deux ans après son impression, il était falsifié par la publication d'une « seconde partie », supercherie littéraire attribuée à un certain Thorel de Campigneulles, ancien garde du corps et trésorier de France de la généralité de Lyon. La dernière imitation de *Candide*, due à un excellent écrivain de notre époque, M. Abel Hermant, date de cette année. Et ce n'est point l'ultime, si nous en jugeons à notre essai : d'autres suivront.

Entre ces extrêmes, il y a tant de suites, d'imitations, de réfutations de *Candide*, d'ouvrages inspirés par lui, qu'il est impossible de les compter : cela va de la dissertation philo-

sophique[1] à l'opéra-bouffe![2] Belle matière que leur étude pour une thèse de doctorat! Le sous-lieutenant Vaissette, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'Institut Thiers, professeur au lycée de Toulon, dont nos lecteurs verront plus loin la figure, allait s'adonner à ce travail quand il fut tué, au cours de la Grande Guerre, et à l'aurore de la victoire[3].

Il nous semble que tous les imitateurs de *Candide*, nos devanciers, sont coupables : quel intérêt y avait-il à nous montrer l'amant de mademoiselle Cunégonde au Danemark[4] ou aux Deux Indes[5], lorsque M. de Voltaire l'avait promené, de l'Eldorado à Constanti-

1. *Remercîment de Candide à M. de Voltaire*, Halle et Amsterdam, 1760, in-8 de 35 pages, attribué à Louis Olivier de Marconnay, conseiller de légation et premier rapporteur au département des Affaires étrangères de Prusse.

2. *Candide*, grand opéra-bouffe en cinq actes et sept tableaux, par Désiré Pilette. Paris, Dentu, 1861, in-8 de 123 pages.

3. *L'appel du Sol*, roman, par Adrien Bertrand. Paris, Calmann-Lévy, 1916, in-18 de 302 pages.

4. *Candide au Danemarc, ou l'Optimisme des Honnêtes gens*, Geneve, 1769, in-8 de 8 ff. lim. et 209 pages.

5. *Candide Anglais ou Aventures tragi-comiques d'Amb. Gwinett avant et dans ses voyages aux deux Indes*, Francfort et Leipzig, aux dépens de la Compagnie, 1771, 2 parties, in-8 de 184 et 152 pages.

nople, partout où il avait cru nécessaire et suffisant?

Nous seuls trouvons grâces à nos yeux! Ce n'est point seulement par une indulgente faiblesse d'auteur : c'est parce que notre temps a été si fertile en accidents, qui ont dépassé tout ce qu'avait imaginé Voltaire, qu'il nous a paru indispensable de voir la trace que ceux-là laissaient jusqu'en la métairie ottomane du naïf Westphalien.

La Révolution française a passé, ainsi que les bouleversements européens du XVIIIe siècle, ceux du XIXe et même ceux du XXe, qui vit la comédie de la révolution jeune turque, triste parodie de la nôtre, et personne n'a songé à nous dire si Candide fut informé de ces cataclysmes. Nous ne serions pourtant pas fâchés de savoir ce que l'élève de Pangloss et de Martin, le fils spirituel, pour tout dire, de M. de Voltaire, pensa de Robespierre, de Talleyrand, de l'Empereur, et même du prince de Bismarck et de M. Thiers.

Il nous a été donné de connaître les réflexions que suggérèrent les faits actuels non seulement à Candide, mais encore à divers autres

personnages aussi célèbres que lui. Ces événements dépassent en horreur et en portée tous les événements antérieurs. C'est pourquoi nous avons cru de notre devoir de consigner la conversation qui suit.

M. de Voltaire, souverain de la prose française, nous pardonnera notre maladresse, en raison de notre bonne intention et de notre bonne volonté.

Aussi bien M. Anatole France, son héritier et notre maître, ne nous donnera-t-il point tort.

# CHAPITRE PREMIER

## DANS LE JARDIN DE CANDIDE

Candide vivait seul en sa petite métairie.

Elle se trouve sur les rivages de la mer de Marmara, non loin du Bosphore, à quelques lieues de Brousse, qui cache ses maisons blanches, ses jets d'eaux, ses minarets et ses terrasses sous les rosiers grimpants et l'ombre des mûriers. Il y avait vécu heureux depuis qu'il avait su découvrir les vertus du travail, de la paix intérieure, des joies du cœur et de l'esprit; depuis qu'il s'était décidé à ne plus demander à la vie ce qu'elle n'est pas en mesure de nous donner, et que son scepticisme l'empêchait de chercher le meilleur des mondes possibles; depuis qu'il trouvait l'infini des belles

aventures dans la culture de ses salades, dans l'équilibre de sa pensée et dans l'amour de Cunégonde, son épouse, dont la beauté lui était une illusion volontairement conservée, et qui lui préparait des mets délicats et d'excellentes pâtisseries.

La Vieille était morte la première, puis le fidèle Cacambo, qui allait vendre à la ville les aubergines, les pistaches et les limons qu'on récoltait. Pangloss et Martin les avaient suivis, convertis à la douceur de Candide, l'un sans regret de n'avoir point enseigné à Leipzig ou dans quelque université westphalienne, l'autre estimant que l'existence, pour n'être pas le plus grand bonheur qui fût, était du moins supportable. Cunégonde, un peu plus tard, les rejoignit sous les tertres d'un gazon qu'arrosait une fontaine et qu'ombrageaient de hauts cyprès bleus.

Candide ne se consola de toutes ces pertes qu'en allant rêver sur les tombes, au fond de son verger, en s'entourant, suivant l'usage du pays musulman, de plusieurs servantes jeunes et belles, en cultivant mieux que jamais son enclos.

Il se disait que, voici vingt siècles, par delà les flots où il voyait chaque soir sombrer le soleil, plus loin que Lemnos, Skyros et les Cyclades, sur l'autre rive de l'Archipel, un homme possédait, comme lui, un modeste jardin. Il y réunissait quelques amis, et le divin Epicure y exposait sa doctrine : par le charme de son esprit, la vigueur de sa pensée, la grâce des muses hellènes, la doctrine du doux Athénien était celle que les aventures de sa vie avaient fait concevoir à Candide. Ainsi, le génial et charmant philosophe tout comme l'homme naïf et simple rencontrèrent le bonheur, l'un par inspiration divine, l'autre par humaine expérience, dans un petit jardin.

A son tour, par un tiède crépuscule oriental, Candide s'endormit en la paix du tombeau. Ses compagnes parfumèrent son corps et l'ensevelirent auprès de ses amis, sous un cèdre, au pied d'un buisson de myrte et sous un tapis d'asphodèles. Mais le lendemain, aux premiers rayons du soleil sur les orangers et sur la mosquée du village, elles virent Candide qui, souriant, rajeuni, contemplait ses tomates rouges et ses raisins d'or. Comme elles avaient

appris, de la sagesse de l'islam, à se résigner et à ne point chercher à comprendre, elles ne s'étonnèrent pas, et la vie poursuivit son cours.

C'est que Candide était immortel.

## CHAPITRE II

### CANDIDE RENCONTRE UN PHILOSOPHE

Les plus beaux mois de l'été manifestaient leur gloire; et même la chaleur eût été pénible sans le voisinage des flots de la Propontide et sans les sources qui chantaient au pied des lauriers, des bambous et des platanes.

Vers le soir d'une journée magnifique le vent s'éleva; il soufflait d'Europe avec violence, relevait les feuilles des melons, faisait tomber, comme une grêle, sur le sol les pêches et les brugnons, et fauchait les plans d'aubergines. Un soleil jaune et livide annonçait la pluie.

Inquiet, Candide se rendit, par delà le bois d'oliviers, au bout de son champ, qui s'incli-

nait vers les eaux-douces d'une vallée. Cet endroit était planté de vignes; il s'agissait de voir l'état du raisin; à cette époque une pluie abondante risquait de le faire couler en eau. Comme Candide portait son regard tour à tour vers le ciel menaçant et vers les grappes déjà lourdes, il aperçut un étrange personnage, qui venait à lui. Celui-ci était vêtu d'une robe longue, à la manière des muezzins et des muftis ou plutôt des Syriens et des Persans; quand le personnage se rapprocha, Candide découvrit que c'était un prêtre. Un instant, il eut peur, craignant que ce ne fût un jésuite. Il avait souvent entendu vanter l'œuvre des jésuites en Asie-Mineure, mais il gardait d'eux un mauvais souvenir à cause de ses aventures au Paraguay et de son beau-frère, le baron de Thunder-ten-Tronkh; et il redoutait qu'on ne vînt troubler sa tranquillité : depuis longtemps il ne connaissait plus que les soucis que lui causaient les sécheresses, ou, comme ce soir, les tempêtes subites. Mais il se rassura : un beau rabat sur une robe usée et modeste lui montra qu'il avait affaire à quelque bon prêtre égaré par là. Celui-ci possédait, malgré sa sou-

tane ouverte, dont les boutons manquaient et que fermaient plusieurs morceaux de ficelle, un grand air de dignité; rien ne peut donner une idée de la bienveillance qui se lisait dans son regard. L'abbé relevait sa soutane d'une main, laissant voir des bas d'épaisse laine blanche, et soufflait à cause de la température et de l'importance d'un ventre jovial et débonnaire; il avançait péniblement sur la terre labourée, entre les ceps.

— Ne vous dérangez pas! cria-t-il à Candide du plus loin qu'il le vit. Excusez-moi, mais le vent fait rage, et déjà la pluie se met à tomber. J'ai songé à vous demander asile pour quelques instants.

— Soyez le bienvenu, monsieur l'abbé, dit Candide, et rentrons jusque chez moi.

— Aussi bien, monsieur, poursuivit l'abbé, je suis fort heureux de vous connaître. Il y a bien longtemps que je désirais vous voir; et, encore que vous soyez le fils par l'esprit de ce génial coquin d'Arrouet nous avons mille idées communes : je suis pourtant prêtre, et fils soumis de notre sainte-mère l'Église, mais aussi de saint Thomas d'Aquin, de saint

Augustin, du doux saint François d'Assise, et surtout de l'Évangile!

L'abbé répéta :

— Mais que je suis donc heureux de vous voir, monsieur Candide!

— Vous êtes bien honnête, répondit ce dernier.

— Je m'appelle Jérôme Coignard, dit l'abbé.

— Monsieur l'abbé Coignard! s'écria Candide, est-ce bien vous que je vois et n'avez-vous point été assassiné, il y a plus d'un siècle, par un juif maudit, sur la route de Lyon? Est-ce vous que je vois, monsieur Coignard, et mon toit, qui abrita Pangloss et Martin, les plus sages des hommes, et qui abrite votre serviteur, le plus philosophe de tous, mon toit va-t-il avoir l'honneur d'abriter ce théologien disert et savant, qui posséda autant de mépris pour ses semblables que de mansuétude à leur égard, qui fut vraiment humain par ses actes, ses pauvres actions humaines, mais qui tâcha, par ses discours et sa pensée, de s'élever jusqu'à la divinité, et se montra vraiment divin, à l'instar de Platon? Monsieur l'abbé Coignard, n'êtes-vous point mort, est-ce vous que j'ai

rencontré au milieu des ceps dont le jus vous était si cher, est-ce vous que je vois?

— J'ai bien été tué, répondit M. Coignard, et je suis mort chrétiennement; mais, à vrai dire, je reçus, comme vous, l'immortalité; et vous m'en voyez confus. De sorte que nous voici tous deux réunis en votre verger.

En effet, l'abbé Jérôme Coignard n'avait pas attendu longtemps la bienheureuse résurrection. Tandis que son corps reposait dans un cimetière bourguignon, au flanc d'un coteau, au milieu de ces vignes qui produisent le meilleur cru du monde, son âme se présenta au seuil du Paradis. Saint Pierre ne fit aucune difficulté pour l'y admettre, car il était irréprochable dans sa doctrine, son repentir et sa confiance en la grâce de Dieu. Au tribunal divin on n'hésita guère : ses mœurs et sa conduite, souvent répréhensibles, furent celles de tous les mortels, dont il n'avait manqué d'être, par ses péchés, le frère de misère; sa foi et sa bonne volonté l'avaient distingué de tous. Et comme il a été écrit : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde », il lui fut pardonné. Et comme il a été

dit par le Maître : « Heureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre », il lui fut donné de voir son corps, comme celui de Lazare et celui de la fille de Jaïrus, ressusciter des morts.

Dès lors, ayant oublié Zozime le Panopolitain et toutes les folies de la philosophie spagyrique, l'abbé Coignard vécut dans les abbayes bénédictines, le plus souvent au mont Cassin, et parfois aussi en certain couvent d'Orient, ensoleillé et frais, et rempli de précieux manuscrits : précisément à cette époque il y accomplissait une retraite studieuse; et c'est en se promenant dans la campagne qu'il s'était égaré jusqu'à la métairie que les gens du pays lui avaient désignée comme étant celle de Candide. Il lisait toujours avec une passion rajeunie le docte Boëce, qui fleurit, savant comme un docteur de Sorbonne, au crépuscule de la latinité, saint Jean Chrysostome, qui mena par toutes ces contrées d'Asie et de Turquie son existence troublée, dont l'éloquence, comme un miel, parfuma les suprêmes moments de l'hellénisme, et Cicéron surtout, dont nul orateur n'approcha jamais, qui fut le plus bel artisan à manier la plus belle langue

qu'aient forgée les hommes, qui manifesta tant de grandeur et tant de faiblesses, mais qui aima la justice jusqu'à mourir pour elle.

La lecture de ces chers écrivains ne fournissait à l'abbé Coignard qu'une distraction; mais de plus il travaillait à écrire l'histoire des grandes révolutions qui ont agité les peuples. L'idée lui en vint à Rome. C'est de là qu'il avait assisté à la Révolution française, laquelle ne l'étonna point. Il l'attendait en effet, la sentait venir. Et, du reste, il avait rencontré dans la ville éternelle l'abbé Capmartin de Chaupy, qui venait de découvrir la maison de campagne qu'Horace possédait dans la Sabine, et qui avait écrit trois in-octavo sur cette découverte : cet excellent archéologue attendait, lui aussi, la révolution et avait averti l'abbé Coignard; car il avait remarqué qu'elle était prédite dans Horace, et il lui avait montré les passages où elle était clairement annoncée.

Quoi qu'il en soit, la suite des événements qui vont de la Constituante au Consulat frappa si vivement l'indulgent philosophe qu'il se mit à les relater. Il voulut en chercher les origines. C'est ce qui lui fit entreprendre son fameux

ouvrage sur les tempêtes, *De tempestatibus*, ce mot devant être pris au sens allégorique et moral, et signifiant les ouragans qui bouleversent le cours de la chronique humaine. Les principaux semblaient être : la fin de la république romaine de Marius à Octave, les invasions des Barbares germains, la Renaissance et les hérésies luthérienne et calviniste. De ces événements passés, considérés dans leur développement, leurs rapports et leurs fins, relatés sans vouloir les mettre au service des querelles du temps présent, mais avec le seul souci de la philosophie et de la vérité, de ces événements passés, on pourrait sans doute tirer quelque enseignement quant à leurs conséquences, lesquelles formeront l'insondable avenir.

C'est ainsi que l'abbé Jérôme Coignard pénétra dans la métairie de Candide.

## CHAPITRE III

### L'ORAGE

Il plut.

Les vents soufflaient des quatre coins de l'horizon, semblaient se heurter précisément sur la métairie. L'averse effeuillait les roses jaunes et pourpres de l'été, qui décoraient les parterres et qui escaladaient les murs de la maison. Des orangers tombaient les fruits encore verts. Les bouquets de roseaux se couchaient comme les blés mûrs où passe la faux. Les pins d'Alep retentissaient du bruit aigu de leurs aiguilles.

— La terre et le ciel sont en démence! dit Candide.

L'instinct de la propriété, menacée par le ciel, s'éveillait en lui.

— Il nous faudrait un bon feu de bois, dit l'abbé Coignard.

Déjà les sarments brûlaient dans la cheminée; ils éclairaient les murs de faïence, que décoraient des préceptes du Coran, de la Bible et de divers philosophes. L'abbé séchait ses gros souliers.

Candide répétait :

— C'est insensé, c'est insensé... En plein été... en plein orient...

— Songez à ce que ce doit être en Westphalie! dit l'abbé pour le consoler.

Mais cela ne consola point Candide, qui se représentait ses récoltes perdues. Debout à la fenêtre, il regardait tomber la pluie et la grêle.

— Voici encore des étrangers! dit-il. Je vais leur ouvrir.

M. l'abbé Coignard se leva, afin de présenter ses civilités. Candide tira les portes. Aussitôt, trois malheureux, ruisselant d'eau, se précipitèrent dans la salle. Ils étaient lamentables, crottés, ahuris. La pluie coulait de leurs habits, de leur coiffure, de leur nez. Sur la mosaïque,

autour de leurs pieds, un petit lac se forma. Sous la couche de boue, qui les recouvrait, on ne distinguait ni leurs traits, ni même leurs vêtements.

— Nous nous étions réfugiés sous le grand cèdre de cette propriété, dit l'un d'eux : mais la foudre vient de l'abattre.

— Malédiction! cria Candide.

— Vous n'avez point mal? demanda charitablement l'abbé.

Son interlocuteur était aussi rond, aussi jovial que lui-même.

— Bah, répondit celui-ci en riant, ce n'est qu'une aventure après cent autres!...

Puis, songeant qu'il n'avait point été présenté, avec une raideur britannique :

— Je m'appelle Pickwick, dit-il.

Il plongea, pour faire une révérence à l'abbé, le chapeau de soie à la main, les lunettes d'or glissant sur son nez. Ses culottes de coutil blanc lui serraient les fesses à les faire éclater, et des basques de sa redingote bleue coulaient deux filets d'eau.

— Je vous introduis, dit-il, mon compagnon de voyage; vous le connaissez de nom : c'est

sa grâce l'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche.

— Don Quichotte, monsieur Pickwik! s'écrièrent avec étonnement, d'une commune voix, Candide et l'abbé.

Don Quichotte s'inclina, cassant en deux sa haute silhouette. Il portait, en effet, son étrange armure, que la terre mouillée recouvrait : jambières, cuissards, tassettes, cuirasse, épaulières, brassards ; tout cela plus rongé de rouille que jamais. Mais il était tête nue, car le morion qui lui ornait le chef était, on s'en souvient, de carton, et avait fondu sous la pluie; les rubans verts, qui avaient attaché le morion au hausse-col, se mêlaient aux mèches de cheveux : et le tout lui tombait sur les yeux et sur son grand nez busqué. Malgré cela Don Quichotte conservait je ne sais quelle noblesse castillane.

— Sommes-nous, demanda le Chevalier errant, dans un château, comme ceux qui se présentaient à mon imagination, ou dans une hôtellerie, comme celles où la réalité me faisait pénétrer?

— Vous êtes dans ma métairie, expliqua Candide, et vous y êtes les bienvenus!

— Nous avions décidé, expliqua M. Pickwick, afin de compléter nos aventures, de faire ensemble le tour du monde, mais de le faire sans tapage, car l'expérience nous a servis. Au fond, nous nous ressemblons et sommes un peu le même personnage, rempli d'idéal et de foi, autant que peuvent être identiques un paladin des bords lumineux du Tage et un libre citoyen des rives brumeuses de la Tamise.

— On vous prendrait, remarqua naïvement Candide, pour Sancho Panza.

— Il est mort, ainsi que son âne, répondit avec bonne humeur M. Pickwick.

— Et ainsi que Rossinante! ajouta Don Quichotte.

— Mais quel est ce jeune homme d'armes qui voyage avec vous? demanda l'abbé Coignard. A voir la salade qui lui couvre le chef, je comprends que c'est quelque écuyer du Seigneur Don Quichotte.

— Non, déclara M. Pickwick. Nous l'avons rencontré sous le cèdre, où il s'était réfugié comme nous. C'est un voyageur français, lequel nous a raconté qu'il était venu dans ce pays

pour se distraire, et afin de visiter le tombeau d'Achille et le verger de Candide.

Il alla chercher l'étranger qui, modestement, se tenait à l'écart de si gros personnages et ranimait le feu.

La pluie continuait à faire rage.

M. Pickwick présenta :

— Monsieur le sous-lieutenant Vaissette, agrégé de philosophie.

Il ajouta :

— Nous avons devisé ensemble d'archéologie, de morale et d'art militaire : c'est un vrai savant!

— C'est un vrai soldat! déclara sobrement Don Quichotte.

Et il sourit à Vaissette, troublé par ces présentations, avec une chaude et fraternelle bonté.

— Excusez-moi, monsieur, dit l'abbé Coignard, mais cette salade, qui orne votre tête, m'a donné à croire que vous étiez quelque aventurier du XVI[e] siècle.

— Je suis un humble professeur, répondit Vaissette, qui enseigne, dans un lycée méridional, à des jeunes gens endormis, les ennuyeux

systèmes que vous rendiez à votre disciple si limpides et si charmants : mais il me manque votre grâce, monsieur l'abbé, encore qu'elle m'ait nourri l'esprit. Et si je porte cette salade, c'est que je fus, avant d'être tué dans un assaut, un des soldats des armées de la République... Vous n'ignorez pas, sans doute, que la guerre a éclaté entre la France, la Prusse et quelques autres nations.

— Nous l'ignorions, dit Candide, qui s'en moquait et ne s'occupait que de l'orage sur son jardin.

Cependant la tempête augmente. Le tonnerre fait éclater les vitres. Les rafales pénètrent dans la pièce. La fumée, chassée de la cheminée par le vent, aveugle. Des tourbillons d'eau envahissent les allées du parc. Des vagues charrient des branches et des arbustes. On entend mugir la mer.

— Je sais ce que c'est, dit Candide : c'est un tremblement de terre. J'ai déjà vu cela à Lisbonne !

— Eh bien ! vous n'en êtes pas mort, répliqua philosophiquement l'abbé.

— Non, répondit Candide ; mais je fus si

amplement fessé à cette occasion, que j'en conserve la mémoire et que je doutai, pour la première fois, de la perfection du monde.

Puis il cria :

— Miséricorde! voici l'eau qui monte. Nous allons être inondés et sans doute engloutis.

L'abbé Coignard voulut se rendre compte des progrès de l'inondation. La porte menaçait de céder. Il s'approcha du seuil.

— Seigneur! clama-t-il, deux malheureux, au bas du perron, subissent stoïquement la tempête...

Mais les autres ne s'en souciaient guère; égoïstement, ils se chauffaient autour de l'âtre.

— Ils sont fous, ils sont fous, poursuivit l'abbé. Ils ne cherchent pas à entrer. Dieu sait pourtant s'ils sont trempés! C'est à croire que la pluie va les déshabiller. Étranges personnages... L'un est à moitié nu, avec une lance et un haut casque surmonté d'un haut cimier; on le dirait descendu du fronton d'un temple hellène. L'autre est en robe noire et en bonnet carré, comme quelque médecin ou quelque avocat... Je vous assure qu'ils sont fous!...

L'abbé ouvrit brusquement la porte.

— Mais entrez donc, messieurs! cria-t-il.

Le robin s'avança :

— N'est-ce point, demanda-t-il avec embarras, la métairie de Candide, gentilhomme Westphalien, devenu Français de par la volonté de monsieur Voltaire? N'êtes-vous point l'abbé Jérôme Coignard? N'avons-nous pas déjà vu pénétrer ici M. Pickwick, Don Quichotte et monsieur Vaissette?

— Si fait, dit l'abbé : mais entrez vite, vous allez mourir de froid et je vais m'enrhumer.

Le clerc se retira tristement et s'en retourna à toutes jambes vers son compagnon. Il paraissait épouvanté.

— Mais entrez donc! clama l'abbé.

— Entrez, hurla Candide, et fermez la porte!

— C'est que... cria le misérable...

— Mais quoi donc? fit l'abbé.

— Je suis Boche! avoua l'un.

— Je suis Grec! avoua l'autre.

— Ah! fit l'abbé perplexe.

Il allait fermer la porte.

— Dieu vous pardonne! dit-il... Entrez donc tout de même!

Les pauvres hères ne se le firent point

répéter deux fois. Ils firent irruption dans la pièce.

— Je suis Achille, fils de Thétis et de Pélée, fit le Grec.

— Et moi, le docteur Faust, déclara l'Allemand.

## CHAPITRE IV

### POURQUOI LA TEMPÊTE GRONDE

— Remettez-vous, messieurs! dit l'abbé Coignard, d'une voix si aimable que chacun se sentit à son aise.

Candide avait courageusement pris son parti de la ruine de sa ferme : son calme et sa bonne humeur lui revenaient. Sur son invitation, on passa dans une pièce voisine : des troncs de pins brûlaient dans le foyer; des mimosas et des palmiers fleurissaient dans des amphores; une légère odeur de myrrhe parfumait l'air; des tapis épais de Smyrne et de Perse couvraient le sol; des divans offraient leur mollesse aux voyageurs; sur des tables basses, incrustées de nacre et d'or, se trouvaient des tabatières

pleines de tabac à priser, des cigarettes et des narguilhés; un négrillon versait dans de petites tasses un excellent moka qui fumait.

— Voilà de quoi narguer la tempête, dit Candide.

Sur un signe de lui, un grand diable, de blanc vêtu, imberbe et ridé comme une vieille femme, introduisit des jeunes filles, dont la vue fut un enchantement.

— Ce sont mes servantes, expliqua le maître de la maison.

Chacun garda pour soi ses réflexions. M. Jérôme Coignard dit néanmoins :

— Je conçois pourquoi vous ne vous ennuyez point.

Chacune d'elles s'attaqua à l'un des étrangers; elles eurent vite fait de leur ôter les habits mouillés et de leur passer de belles soieries. Il fallait voir la grâce de M. Coignard en petite veste rose, celle de M. Pickwick en turban jaune, celle de Don Quichotte en ample culotte verte!

— Nous voici vêtus, dit l'abbé, comme des pachas ou des mamamouchis!

On oubliait l'orage : on mangeait, en buvant

le café chaud, des pâtes de roses, des confitures, des pistaches, des amandes grillées, des cerises et des violettes confites.

— Avez-vous remarqué, messieurs, dit l'abbé, que nous sommes au nombre de sept, Candide, Don Quichotte, monsieur Pickwick, Achille, le docteur Faust, monsieur Vaissette et moi?

— Nous pourrions former un club et nommer un président, proposa le galant Anglais.

— Sept, poursuivit l'abbé, comme les sages de la Grèce! Mais, tandis qu'on a oublié le nom de ces derniers, si bien que nul ne pourrait me les citer sans consulter un dictionnaire, il me semble que nos noms demeureront dans la mémoire des hommes; nous sommes un peu comme la parure de chaque peuple, et, quelle que soit notre origine, nous voici réconciliés dans le domaine des Lettres éternelles!

— Nous sommes de tous les pays et de tous les temps, affirma, ravi, le docteur Faust qui, jusque-là, n'avait point placé son mot.

Un coup de tonnerre plus violent fit sursauter les Sages. Candide se mit à fredonner ;

— Il pleut, il pleut, bergère!
Rentre tes blancs moutons...

— Il me semble avoir déjà ouï cette chanson, dit l'abbé. C'était, si je ne me trompe, un peu avant 1789; elle s'adressait à la reine Marie-Antoinette, qui jouait à la bergerie au petit Trianon.

— Et elle n'a point pris garde à la pluie, dit Vaissette... Toutefois cet orage-ci est plus terrible encore. Seulement, nous ne nous en doutons point.

— Le croyez-vous plus terrible? demanda Candide.

— Il m'a paru tel en Europe, affirma Vaissette.

— Reverrons-nous, demanda l'abbé, le poétique conventionnel qui écrivit cette chanson, Fabre d'Églantine, au nom printanier? Reverrons-nous ce fier Danton, ce froid Robespierre, ce féroce Marat, cet incorruptible et maudit Saint-Just que hantaient des rêves de patriotisme, de fraternité et de sang? Reverrons-nous Brunswick, Pitt et Cobourg? Reverrons-nous Kellermann, Hoche, Kléber, Marceau et les mèches brunes du jeune Bonaparte?

— Je ne m'occupe guère de politique, dit Vaissette : je sais seulement que les grands

hommes de ce temps s'appellent M. Lloyd George, M. Briand et le maréchal d'Hindenburg.

— Soit! consentit Don Quichotte...

Voici que les éclairs deviennent si nombreux que les yeux sont fatigués; le cyclone va renverser la maison; la grêle tombe en avalanche, fauchant les branches; les torrents charrient des arbres et se précipitent, comme un bélier, contre la métairie.

Chacun se sent inquiet.

Or, le vacarme redouble et les murs tremblent. Ce déchaînement de la terre, de la mer et du ciel, paraît venir des rives de l'Hellespont et des Dardanelles.

— Ah! je comprends, s'écrie tout à coup Vaissette, la cause de cette tempête!

— Eh bien? interroge Candide.

— Vous entendez ce bruit? demande le sous-lieutenant.

— Oui, disent en chœur les philosophes.

— Ce bruit, déclare Vaissette, c'est le canon!

## CHAPITRE V

### LA GUERRE

— Qui aurait pu croire à la guerre? fit Candide accablé. Le son du canon me fait horreur; je ne l'ai plus entendu depuis la grande bataille qui mit aux prises le roi de France contre le roi de Prusse, bataille qui marqua le commencement de mes funestes aventures.

Ce bruit évoquait chez Don Quichotte le souvenir de Lépante, chez M. Coignard des plus mauvais jours de la Terreur. Vaissette dut exposer les événements auxquels il avait assisté, qu'ignoraient complètement Candide et l'abbé, que connaissaient à moitié seulement

M. Pickwick et Don Quichotte, dont avaient honte Achille et le docteur Faust. Le sous-lieutenant raconta le bouleversement du Vieux-Monde, la fureur d'une tempête qui déferlait jusqu'aux ports antiques de la Chine et aux jeunes rivages américains, toutes les races accourant des quatre points de l'horizon pour s'égorger sur ce pauvre sol de France, cette crise, la plus tragique de l'histoire, cette pitié, la plus triste des annales humaines.

Les sept philosophes se sentaient envahis de stupéfaction et de douleur. Le soir descendait. La pluie tombait à présent avec régularité.

— Restons ici ensemble, proposa Candide, si vous trouvez suffisante ma modeste hospitalité. Restons-y quelques jours, jusqu'à ce que le soleil affirme de nouveau son autorité souveraine.

— Nous ne manquerons d'avoir, remarqua l'abbé, un curieux entretien. Nous saurons nous élever, au-dessus des faits, dans le domaine des idées générales.

Il ajouta :

— La guerre est le plus grand crime que puisse accomplir un souverain, et la plus

grande sottise que puisse commettre une république.

— C'est une longue misère, affirma Vaissette, même quand elle est un devoir, c'est-à-dire quand la terre maternelle l'impose à notre amour, afin que nous défendions ses frontières sacrées, l'avenir des générations futures, son idéal hérité de la suite des siècles passés.

— C'est une crise de folie de notre pauvre humanité, dit le docteur Faust, une sanglante étape dans sa recherche du bonheur.

Achille ne saisissait point que la guerre fût une chose si compliquée : il estimait que c'était une autre partie de chasse, plus dangereuse peut-être, mais plus glorieuse à coup sûr, et tout aussi simple.

Candide remarqua :

— Si chacun se contentait de cultiver sa métairie...

— Il faut, remarqua pratiquement M. Pickwick, défendre ses récoltes contre les brigands et les pirates; je n'ai nulle envie de semer pour qu'un larron vienne moissonner mon champ. Ici mon intérêt et ma dignité britanniques sont en jeu.

Don Quichotte conclut :

— Dignité, avez-vous prononcé, mon cher Pickwik; devoir, déclare monsieur Vaissette, enseigne d'infanterie française; et moi je dis : honneur. Les trois mots ont la même signification. C'est pour l'honneur que j'entrepris les exploits de ma chevalerie. Et son haut idéal n'a pas conservé de plus éclatant symbole que ma charge contre les ailes de moulins à vent!

## CHAPITRE VI

### LA CASERNE ET LES ARMÉES

— Crime, sottise ou folie, je ne sors point de là, insista le bon abbé Coignard.

— Je vois bien, lui répondit Vaissette, que l'antimilitarisme va devenir de mode. Il ne sera plus élégant, après la guerre, de se prévaloir de ses hauts faits. Le Français a la fausse pudeur de ses vertus. Il n'est point comme le Grec, qui aime à chanter sa gloire : Achille et moi ne nous ressemblons pas beaucoup. On nous reniera et nous nous renierons nous-mêmes.

Don Quichotte dit gravement :

— On m'a rapporté ce mot amer. Comme passait un mutilé : « Voilà, dit une femme, un

de nos glorieux blessés. » — « Oui, madame, répondit avec un sourire résigné l'invalide : glorieux blessé aujourd'hui; mais demain infirme et cul-de-jatte! » Cet homme aurait-il raison même dans le domaine moral? Il y a déjà trois siècles, je me rappelle que des pamphlétaires se moquaient de mon ami Cervantès, parce qu'il était manchot : or, il avait perdu sa main dans l'assaut d'une galère turque.

— C'est pourquoi, reprit l'officier philosophe, nous devons réagir dès maintenant, s'il est vrai que l'âme des morts crée l'atmosphère spirituelle du monde.

Le chevalier de la Manche proclama noblement :

— Ce qu'il y aurait de plus terrible, c'est que votre génération ait passé dans la fleur de sa jeunesse uniquement pour assurer à l'Europe de plus équitables frontières. Il faut aussi espérer que les hommes retireront quelque enseignement du drame : si bien qu'une guerre aussi atroce n'aura point été totalement inutile dans leur vie et dans leur conscience.

C'est ce dont doutait, hélas, M. Coignard, dont le mépris pour l'humanité égalait celui

des cyniques, malgré la charité que son christianisme mettait en son cœur. Il déclara, en toute candeur :

— Je n'aperçois pas le bien qu'amène un tremblement de terre ou quelque cataclysme de ce genre : en revanche, je vois les ruines qu'il cause.

— Quel rapport y a-t-il entre son tremblement de terre et ce que nous disons? fit Achille.

— Pour quelques âmes nobles que la guerre exalte, dit le docteur Faust, et dont elle fait étinceler toute la vertu, pour des milliers d'humbles et de passifs qu'elle éveille à la conscience du devoir et du sacrifice, quelle morne leçon de violence, de laideur et de crime elle aura donnée, je ne dis pas seulement à l'avant, mais surtout à l'arrière! Sortirons-nous meilleurs de cette épreuve? Je n'ose répondre.

— Peut-être, tout de même, grâce à la souffrance, concéda l'abbé.

— Qu'importe! dit violemment Don Quichotte. La lumière de quelques âmes aura été projetée en pleine clarté. Qu'importe qu'elle brille sur un siècle pire? Les justes ont tou-

jours été peu nombreux, au temps du Galiléen comme au nôtre : qu'est-ce que cela prouve contre la justice?

— Espérons donc, dit Vaissette, qu'on n'oubliera point de sitôt notre pitié. Quand il deviendra de bon ton d'en rire ou de la traiter de folie, il faudra que certains en conservent le douloureux orgueil.

— Je redoute, dit M. Coignard, cette tournure de votre esprit : un patriote devient vite un chauvin. Vous aimez votre patrie, et les sacrifices qu'elle impose; c'est fort beau. Mais vous approuvez aussi certainement la guerre et vous tolérez la caserne; c'est moins louable.

Ainsi, l'abbé faisait preuve d'une irréfutable logique, et d'une audace philosophique qu'il poussait jusqu'à ses limites. Mais Vaissette avait l'intelligence assez subtile pour accorder des postulats en apparence contradictoires, pour montrer qu'il ne se déjugeait point en se montrant à la fois patriote et ennemi de la guerre, en étant d'un même coup désireux de sauvegarder l'esprit militaire et contempteur des casernes.

— Aimez-vous, monsieur l'abbé, demanda-

t-il, la peste, la tuberculose ou le choléra?

— A Dieu ne plaise! répondit l'abbé. Il me souvient à ce propos...

Vaissette ne le laissa point poursuivre.

— Je n'aime pas davantage la guerre, reprit-il. Je constate qu'elle existe, tout comme ces maladies, voilà tout. Vous m'accordez qu'elle est aussi vieille que l'humanité et qu'elle lui est naturelle, par suite de l'extrême malignité de celle-ci.

— Je vous accorde même, dit l'abbé, qu'elle durera autant que l'homme, qui sera toujours aussi méchant.

Il ajouta, entrant en lui-même, et devinant, par delà la tristesse de nos temps, l'aube des jours nouveaux :

— Il est vrai que, tout en restant méchant, il suffira à l'homme, pour ne plus se battre, d'être un peu moins bête...

Il n'avait pas cru exprimer à haute voix cette pensée, qui était plutôt une méditation. Néanmoins on l'entendit et elle fut accueillie par un murmure d'approbation.

Vaissette reprit :

— Je fais peu de cas des médecins, qui

sont souvent des charlatans, et dont la science est presque aussi incertaine qu'à l'époque du docteur Tant-pis et de Diafoirus. Les médecins sont comme vous, monsieur l'abbé : ils adorent un Dieu en lequel ils ne croient pas.

— Je ne veux pas, dit M. Coignard, entamer ici une discussion théologique. Mais je suis irréprochable, sachez-le, quant à la doctrine et quant à la foi.

— Eh bien, dit Vaissette, sceptiques ou crédules, ignorants ou farceurs, quelle que soit leur impuissance, je les juge utiles à notre humanité, tant qu'existeront la peste et les autres misères dont je vous parlais. De même, tant qu'il y aura des peuples pillards, mal policés, amis du vice, de la rapine, du brigandage, oublieux de la foi jurée et méprisant les faibles, tant que les guerres seront susceptibles d'éclater, comme d'autres épidémies, je resterai partisan des casernes et des armées; car je ne connais pas de meilleur moyen pour nous défendre : j'en sais pourtant les tares aussi bien que vous.

L'abbé reprit :

— Docteur en théologie et professeur d'élo-

quence, secrétaire tour à tour d'un gentilhomme huguenot, d'un évêque et d'une danseuse d'opéra, par moments aussi comédien, laquais, écrivain public, j'entrepris bien des métiers et j'éprouvai bien des traverses; mais, moins naïf que Candide, je ne m'enrôlai pas. Je ne fus jamais soldat.

— Je le fus, dit Vaissette, et je vous parle par expérience. Je partis même vers ma ville de garnison avec les intentions les meilleures; car, socialiste et déjà antimilitariste, je n'en croyais pas moins à la nécessité d'armer toute la nation. C'est la nation armée, mal équipée et en sabots, qui avait battu à Valmy les troupes de Brunswick, dont les soldats connaissaient dès cette époque les mystères du pas de l'oie. C'est la nation armée qui triompha, par un étrange retour des choses, de Napoléon en 1813 : les bourgeois allemands, plus habitués à boire leur bière et à fumer leur pipe qu'à manier les armes, se dressèrent contre les armées de métier de l'Empereur, comme nos héros de l'an II s'étaient levés contre les militaires professionnels du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche; vêtus de

la même redingote bleu-ciel qu'ils portaient, le dimanche, pour se rendre au temple, dans les villages de la Saxe, ou à l'église, dans les bourgs bavarois, ils triomphèrent des soldats de Napoléon.

« Je croyais donc à l'irrésistible force d'un peuple qui défend son sol et sa liberté ; tel était pour moi l'enseignement de nos victoires révolutionnaires, telle la triste leçon de 1813. Depuis, le miracle de la Marne a confirmé cette doctrine. C'est pourquoi je partis au régiment tout plein de bonne volonté : au bout de huit jours, je songeais à déserter !

« Je n'étais point sorti, après un mois, de la caserne ; ce privilège est interdit aux recrues, qui ne sauraient porter militairement leur capote, leur képi et leur baïonnette. J'étouffais, comme en prison. Je fus ému le jour où, désigné pour une corvée, je sortis en ville et je vis dans les rues des ménagères, des hommes vêtus autrement qu'en treillis et en bourgeron. A la cantine, je m'aperçus dans un miroir : la tête rasée, j'avais une figure de bandit et l'air d'un condamné à mort. Je n'étais plus que le matricule 777. Le sergent me

méprisait parce que je balayais mal la chambrée. Pas un être avec qui parler. Autour de moi, des hommes simples jusqu'à l'imbécillité, rendus plus stupides encore par leur réclusion et les travaux de leur nouvelle existence. On ne voyait pour ainsi dire point les officiers. Lorsque je cirais le parquet des couloirs avec des pommes de terre, lorsque je faisais reluire au pétrole les escaliers en fer du bâtiment, je ne pouvais comprendre que ce fût pour le salut de la patrie. On nous envoyait ramasser le fumier derrière les chevaux et les mulets, et cela avec nos mains, afin de nous dresser; l'écurie s'ornait pourtant de pelles et de fourches, fournies par le gouvernement de la République, mais auxquelles il nous était interdit de toucher : ce qui a toujours désespéré ma raison. Mon caporal, qui me haïssait, me commandait de toutes les corvées. La vie était intenable. A la période d'abrutissement succédait la période de révolte : bref, je résolus un jour de fausser compagnie à ma compagnie, et de m'en aller sans tapage. Et c'est je ne sais quelle impuissance à réagir, quelle accoutumance à la servitude, quelle absorption de

mon individu par l'immense machine, quelle mollesse de mon vouloir et de ma pensée qui m'empêchèrent de déserter.

— Vous avez eu du courage, dit l'abbé.

— Je me suis résigné, dit Vaissette. Là est le grand secret, à la caserne en temps de paix, et aux armées en temps de guerre. Je me suis résigné, sans chercher à comprendre. Je me suis ingénié, dès lors, par mille ruses à éviter les punitions. J'ai dérobé, afin d'avoir mon équipement complet, les brosses, vis d'assemblage, caleçons, cravates que mes camarades m'avaient dérobés. J'ai vécu dans la crainte des responsabilités et la terreur de mes supérieurs. Si bien que le régiment, sa façade de droiture, de loyauté et de courage effondrée, m'apparaissait comme une école de mensonge, de vol et de lâcheté.

— Je ne crois pas, dit l'abbé, avoir jamais fait aussi violemment son procès. Vous êtes pour l'armée un ami dangereux.

— Ensuite j'ai saisi, poursuivit Vaissette, que cet état provenait d'une équivoque permanente : j'étais à l'armée en temps de paix, et l'armée, faite pour la guerre, ne manifeste ses

vertus qu'à la guerre. J'ai saisi également quelle était la grandeur de cette soumission, de cette acceptation de la servitude. Un événement fâcheux vient toujours s'opposer au petit plaisir, avancement ou permission, qu'on se croyait en droit d'attendre; il faut s'incliner. C'est l'école du renoncement : je la suivis. Bientôt, devenu caporal à mon tour, j'éprouvai le sentiment d'être utile à la patrie en veillant à la propreté de ma chambrée et à l'instruction de mon escouade! La patrie vit de l'effort obscur de tous les caporaux et tous les brigadiers : sans eux, Miltiade et Annibal n'auraient pas vaincu. Et sans leur victoire que seraient la patrie hellène ou la patrie punique?

— Athènes n'a survécu, dit l'abbé Coignard, que par les artistes qui écrivaient *Antigone* et construisaient les Propylées, tandis que Carthage devait sa renommée aux navigateurs et aux commerçants qui fondaient des comptoirs par toute la Méditerranée, et même sur les côtes du glauque Océan. Les chefs militaires ne font rien pour leur peuple, si ce n'est de lui acquérir une certaine gloire de mauvais aloi, et de le saigner de temps en temps, en

conduisant ses fils vers le triomphe ou vers un désastre.

— Vous savez aussi bien que moi, répondit Vaissette, que c'est à l'abri des poitrines de soldats que les artistes peuvent, de leur stylet ou de leur ciseau, faire surgir des œuvres éternelles, et les négociants entasser l'or dans leur comptoir. Miltiade battu à Marathon, l'Acropole restait une colline couverte, non de temples de marbre. mais, comme l'Hymette, de thym, de romarin et de fleurs des champs. Annibal battu par Scipion, ce fut la fin à brève échéance de la riche cité des marchands africains.

« C'est pourquoi je m'incline devant la nécessité de construire des casernes, comme, hélas, des hôpitaux et des prisons, et devant le devoir d'entretenir des armées. Sinon, avant un siècle notre pays connaîtrait l'asservissement; et, bientôt, cette langue, qui est celle de Racine et de Voltaire, ne ferait plus les délices que de quelques érudits, comme fait actuellement votre joie, monsieur l'abbé, et un peu la mienne, le langage oublié d'Homère et de Platon.

## CHAPITRE VII

### LE DOCTEUR FAUST CONFESSE SON ANGOISSE

— J'ai ressenti comme vous tous, messieurs, déclara le docteur Faust, un amour immense pour l'humanité : c'est, je crois, ce trait par lequel nous nous ressemblons. Je vous laisse à penser la meurtrissure que laisse en mon cœur la guerre, qui est un attentat contre la justice et contre la douceur du monde; et ma tristesse s'augmente de ce fait que je représente un peu, au royaume des Lettres, le peuple qui porte la responsabilité du crime.

Faust parlait lentement, perdu dans ses rêveries métaphysiques, et vraiment doulou reux. Il inspirait de la pitié au cercle des phi-

losophes qui l'entouraient. Il portait une longue robe noire, sur laquelle descendait sa barbe blanche ; il était aussi sec que Don Quichotte, et personne n'aurait reconnu en lui le fougueux amant de Marguerite. Le chagrin l'avait labouré. Seul d'entre ses compagnons il paraissait centenaire, et l'on pouvait se demander s'il était vraiment immortel : quelle différence entre ce vieillard, déçu de tous ses rêves, trompé dans tous ses efforts, et le beau chevalier, rajeuni par le breuvage que lui avait donné la sorcière, et partant à la conquête de l'univers !

Faust poursuivit :

— J'ai aimé les hommes : c'est pourquoi, m'évadant des livres et de la science, qui sont stériles, j'ai voulu me plonger dans la vie, pour atteindre ses réalités fécondes. J'ai cherché la justice. J'ai cherché la vérité !

— Je n'ai pas toujours compris vos actes, dit Don Quichotte. Tant de choses, en votre existence singulière, restaient obscures pour moi... Mais ma province espagnole de la Manche est si éloignée de vos bords du Rhin ! Cette distance explique bien des différences

entre nos esprits. Vous aussi n'avez point, à coup sûr, saisi le sens de mes pires folies. Quoi qu'il en soit, vous avez été un ami véritable de l'humanité.

— Nous l'avons aimée chacun à notre manière, répondit Faust, et selon notre tempérament. Il y avait en votre façon plus de noblesse, de panache et de lumière; il y avait plus de réalisme, d'entêtement et de bonne humeur chez monsieur Pickwick, plus de grâce inimitable, d'élégance et de chrétienne bonté chez l'abbé Coignard. J'avoue que la mienne, toute voilée de brouillards septentrionaux, demeurait obscure et rébarbative. Il m'a souvent semblé que la vérité résidait dans l'inquiétude d'un esprit tourmenté de métaphysique; j'ai confondu la profondeur d'une idée avec son obscurité; et cette vérité j'ai tenté parfois de l'atteindre dans les ténèbres!

Il ajouta :

— Nous n'avons guère, monsieur l'abbé Coignard et moi, la même philosophie, ni la même théologie...

— Sans doute, s'écria vivement l'abbé Coignard : mais n'en croyez pas moins à toute

mon estime et à toute mon admiration. En ce qui concerne la théologie, nous n'avons, je le proclame, rien de commun; seule notre bonne volonté nous unit. Car je suis catholique, et, en fin de compte, tous les arguments de la raison, qui m'est aussi chère qu'à M. Descartes, cèdent brusquement devant la foi et devant les dogmes; je m'incline devant le « *Credo quia absurdum* », que n'a du reste jamais proclamé saint Augustin. Vous, monsieur, hérétique autant que Luther, athée aussi à vos moments, n'aviez aucune règle, aucune doctrine, aucun rempart.

« Vous êtes allé, en votre inquiétude, jusqu'à chercher la vérité dans l'alchimie; vous voilà à la découverte de la pierre philosophale! Notez bien que tout ceci est de nature à m'intéresser; car j'ai fort connu jadis un alchimiste à moitié fou, qui ne trouva, lui non plus, ni la pierre philosophale, ni la fabrication des vrais diamants, ni la vérité. Vous avez lu Paracelse, Basilius Valentinus, et l'*Opus maggo-cabbalisticum et theosophicum*, au temps où, dans la bibliothèque astaracienne, entouré des manuscrits de Synésius et d'Olym-

piodore, je traduisais celui de Zozime le Panopolitain. Mais, tandis que ma curiosité ne demandait à la magie et à la cabbale qu'un divertissement de l'esprit, la vôtre leur réclamait la vérité. Vous ne l'avez point trouvée, et c'est ce qui vous fit faire votre pacte avec le diable : voilà un péché que je n'ai point commis.

— Ce pacte que je signais avec Méphistophélès, dit le docteur Faust, prouve quelle était la soif d'idéal, d'absolu, d'infini, que je portais en moi. Or, tous les moyens en mon pouvoir étant épuisés, Satan m'offrit de la satisfaire. Ah! comme je résumais en moi, à cette heure, l'angoisse de l'humanité! J'avais maudit tout ce dont j'avais vu le vide : notre science misérable, les illusions de nos rêves, les richesses, le jus de la treille, les baisers des femmes, l'espérance et la foi, la patience.

— La patience et la résignation sont les premières lueurs qui mènent vers la vérité, dit Vaissette.

— Et j'en arrivais, dit Faust, à crier à Méphistophélès : « Montre-moi un fruit qui ne tombe pas avant d'être mûr, et des arbres qui

reverdissent tous les jours![1] » C'est alors que nous avons conclu notre accord. Satan devait me conduire parmi les hommes; mon cœur élargi connaîtrait toutes les joies et toutes les douleurs; je descendrais à tous les abîmes, je monterais tous les sommets, je confondrais mon existence avec celle du genre humain. En revanche, si, dans ce voyage, je rencontrais enfin l'absolu que je cherchais, si je disais à la minute fugitive : « Suspends ton vol! » le Démon avait la victoire et pouvait m'emporter... Hélas! j'ai vaincu. Hélas! je n'ai point demandé à l'instant qui passe de s'arrêter. Hélas! dans les bras mêmes de Marguerite j'ai réalisé que mes joies étaient incomplètes : le désir me rendait malheureux, car je voulais la volupté, la volupté me rendait triste, car je regrettais le désir. Hélas! je n'ai jamais rassasié mon âme, hélas! je n'ai jamais éteint ma soif d'infini! Triste victoire que ma victoire sur Méphistophélès, pauvre triomphe que ce triomphe de l'humanité... Mais où sont les sources vives intarissables?...

1. *Faust*, scène du Cabinet d'études.

— Elles sont dans mon petit jardin, dit simplement Candide.

Le docteur Faust s'absorba dans sa méditation. Les philosophes l'imitèrent, et chacun repassait sa vie. Mais Achille trouvait le temps long.

Faust reprit :

— Vous vous imaginez mon angoisse en présence de cette tempête. L'humanité ne se sentait-elle donc point assez malheureuse? Qu'est-ce que la folie du sabbat auquel j'ai assisté dans les montagnes du Hartz, qu'est-ce que le délire de la nuit de Walpurgis, fête de toutes les sorcières et de tous les démons, auprès du déchaînement de cet orage?

« La guerre, je l'ai saluée jadis avec joie ; je la sentais alors nécessaire à la marche du progrès humain : c'était quand éclata la Révolution française. Et, avec Gœthe, j'ai frémi d'espérance au soir de Valmy. J'espérais que dans la tourmente s'abîmeraient les dernières erreurs du moyen âge, dont la Renaissance n'avait point triomphé; au delà des nuages et des tourbillons, je pressentais le lever du soleil. Et Wagner, dont la grande silhouette se dresse

aux côtés de Gœthe, a proclamé, dans le *Crépuscule des Dieux* et dans *Parsifal*, la déchéance des vieilles divinités de la Germanie, l'écroulement de leur Walhalla, la défaite d'Odin, des Walkyries, des géants et des ases, des sombres cultes du Nord, devant la lumière évangélique qui monta de Judée, apportant avec elle la douceur de jours meilleurs...

« Tout est à recommencer! Ce n'est pas ma voix, ce n'est point celle de Gœthe, de Wagner et de Kant, qui s'est répandue dans nos âpres vallons de la Thuringe et dans les tristes plaines grises et plates de la Poméranie et du Brandebourg. Ce n'est point notre parole qui a retenti dans les chaires de nos universités studieuses. Au cours de l'éternelle lutte entre la nuit et la clarté, toutes les forces de ténèbres se concentraient dans l'Allemagne rêveuse. Les étudiants, qui se perdent dans les brouillards de leur pipe et de leurs conceptions métaphysiques; les bourgeois, qui se réunissent pour vider des tonnes de bière et chanter des chœurs; les ménagères, qui font sans arrêt des enfants et des gâteaux, ont été touchés par un vent de démence. Méphistophélès a pris sa revanche

sur moi : il a triomphé sous la figure de Hegel et de Bismarck !

— Mais il est battu sous la figure de l'empereur Guillaume II, dit Don Quichotte.

— Il fallait à l'Allemagne, reprit Faust, un nouveau Iéna.

— Le malheur, remarqua Vaissette, est que les innocents payent pour les coupables.

— C'est la vie, affirma l'abbé avec douceur.

Candide ajouta :

— Et il n'y a plus de cédrats ni de roses dans mon jardin !

## CHAPITRE VIII

### LE PATRIOTISME ET LA PEUR DU GENDARME

— Monsieur l'abbé, demande Vaissette, comment expliquez-vous que la France, celle de Valmy et de Verdun, ait manifesté si peu de patriotisme en 1870?

— Je ne vous entends point, mon ami, répondit M. Jérôme Coignard. La défaite ne prouve point que le vaincu ait eu un patriotisme moins ardent que le vainqueur.

— C'est ce que je ne discuterai pas avec vous, répondit le jeune philosophe : cela nous conduirait trop loin. Je crois, au contraire, que la victoire est non point à celui qui aura su souffrir un quart d'heure de plus, comme l'a dit un général nippon, mais à celui qui l'aura

désirée avec la volonté la plus implacable et le patriotisme le plus têtu. Mais passons. Je voulais dire qu'en 1870, une génération magnifique d'hommes de dix-huit à quarante ans se lamenta sur les malheurs de la France sans courir aux armes.

— La conscription n'existait qu'en Prusse, interrompit l'abbé. En France, nous ne possédions qu'une armée de métier.

— Mais, poursuivit Vaissette, comment nos intellectuels et nos paysans, qui, en 1914, se sont rués à la défense de la patrie, l'ont-ils laissé amputer, quarante-quatre ans avant, sans s'engager, jusqu'au dernier d'entre eux? Je ne dis pas cela pour moi, qui n'étais pas né, ni pour vous, qui étiez mort depuis un siècle, mais le patriotisme a d'étranges sursauts.

— Sans doute, répondit l'abbé, mes petits-neveux et vos pères sentaient-ils l'inutilité de toute résistance. Ils n'auraient fait qu'ajouter des tombeaux à des tombes. Leur lutte et leur mort eussent été vaines.

— Il n'est jamais vain de lutter et de mourir pour la justice! déclara Don Quichotte, qui avait entendu ces derniers mots.

— Oui, mais qu'est-ce que la justice? demanda l'abbé, dont le scepticisme était universel et souriant. Vous savez bien qu'elle varie d'un simple versant à l'autre des Pyrénées! La France et la justice confondaient-elles leur cause en 1870?

Vaissette intervint, et, comme toujours, parla de tout son cœur et en toute conscience.

— J'aurais adopté votre doute général avant la guerre, dit-il; mais au cours de cette longue servitude, j'ai appris à posséder quelques certitudes. Je vous accorde que la justice est incertaine et trouble : mais on doit se donner à elle, quand on croit l'avoir découverte pour soi. En outre — j'en reviens à mes moutons — nos parents n'avaient pas à se perdre dans ce galimatias : la patrie allait succomber, ils auraient dû tous s'enrôler. Le devoir est simple.

— Leur sacrifice n'eût pas servi la France, répondit l'abbé Jérôme Coignard. Il était préférable d'attendre à plus tard...

Il ajouta, en regardant Vaissette par-dessus ses lunettes :

— Ils réservaient cette épreuve et cette gloire à votre génération !

— Parbleu, murmura Vaissette, il est toujours plus facile, quoi qu'on dise, de sacrifier ses fils que de se sacrifier soi-même.

Il ajouta :

— Bien sûr, je ne parle pas des mères et des amantes, qui sont de toutes façons, elles aussi, les sacrifiées. Je parle des hommes. Abraham et Agamemnon n'y ont pas fait plus de façons. Nous donnons à nos pères une rude leçon de patriotisme.

L'abbé Coignard, dépassant peut-être sa propre pensée, mais heureux de lancer une boutade, déclara :

— Le patriotisme n'est sans doute, comme l'honnêteté, que la peur du gendarme !

— Que voulez-vous dire? demanda Vaissette.

— Laissez-moi vous exposer ma théorie, dit l'abbé.

Il s'installa confortablement dans son fauteuil de jonc, but une citronnade sucrée, déclarant à part lui : « Je préfère le petit vin blanc des vignes du Seigneur », et poursuivit :

— Si la justice et son appareil sont, par leur iniquité, une des hontes de la société, si les lois et les magistrats sont également épouvantables, c'est que la justice est le fait de l'homme; et il n'y a jamais eu que ce naïf Jean-Jacques et les rêveurs de son espèce pour douter de l'extrême méchanceté de ce dernier. Pourtant j'estime nécessaires ces lois, même boiteuses, et ces magistrats, même véreux : sans eux, les vols, les crimes et les viols seraient par trop nombreux, étant donnée la malignité de notre nature. Sans la peur du gendarme, il n'y aurait, de par le monde, que des fripons. Or, c'est cette même crainte de la maréchaussée qui fait les patriotes. La loi, en 1870, n'établissait pas la conscription générale : la masse des citoyens ne s'est pas engagée. En 1914, les citoyens ont obéi à la mobilisation sous peine d'être arrêtés comme déserteurs. Mais ceux qui avaient dépassé quarante-six ans et qui cependant pouvaient partir ne partirent pas, et ne s'en estimèrent pas moins bons Français.

« Je vais vous citer un exemple. Je connais un homme sérieux, lequel a pris pour profession, comme vous Vaissette, d'enseigner la

philosophie. Vous m'avouerez que sa présence à l'intérieur n'est pas indispensable à l'existence de la nation. Il n'a pas de fils; la guerre ne l'a atteint ni dans sa fortune, ni dans sa personne, ni dans ses enfants. Il a quarante-sept ans, et il est fort comme un Turc. Peu d'hommes, dans les tranchées, ont sa robustesse : il s'est contenté de faire des dissertations patriotiques à ses filles, et, l'automne, d'aller à la chasse au lapin, laquelle est plus pénible physiquement que la chasse au Prussien. Un an de moins, et il devait partir. Il n'est pas parti : Pandore ne l'y obligeait point!

« Voilà pourquoi je vous disais, mon ami, que la terreur des agents de la police est le commencement de la sagesse et de l'amour de la nation. Le cas de mon professeur est celui de milliers de citoyens de son âge, encore aptes à porter les armes, et qui ne s'engagent pas. C'est celui de bien des petits jeunes gens, réformés par un heureux hasard, pas très solides sans doute, aussi solides pourtant que la plupart de nos soldats, et qui dépensent leur activité, non point à s'enrôler et à se battre, mais en travaux singulièrement plus épuisants : à

gagner de l'argent, à prendre la place de ceux qui luttent, à jouer la comédie, à faire des conférences et des matinées en l'honneur des écrivains blessés ou tués à l'ennemi.

— Vous êtes sévère pour cette canaille, monsieur l'abbé! dit Vaissette. Mais, je le déclare, nous nous sommes bien souvent dit cela au cours de nos rêveries dans les tranchées; et j'aurais éprouvé un sentiment de révolte, si la guerre ne nous avait appris à tout accepter avec résignation, et à ne pas croire plus que vous à la justice des choses de ce monde. Il y a des hommes qui s'offrent en victimes et se font tuer; il y en a d'autres qui restent dans les dépôts ou échappent à toutes les visites médicales; c'est fatal, comme il est inévitable qu'il y ait des pauvres et des riches, des malingres et des bien portants, des génies et des imbéciles, ce qui est injuste également.

Le maître de Jacques Tournebroche, bienveillant et subtil, affranchi des erreurs de son siècle et de bien des siècles qui précédèrent ou qui suivront le sien, poursuivit en ces termes :

— Je ne doute point que, suivant ses instincts naturels, l'homme n'ait un grand plaisir à être

soldat. Il y est porté par son penchant pour la maraude, le meurtre, la fausse gloire, et cet abrutissement qui est le propre des casernes ; je l'ai défini jadis un animal à mousquet. Mais s'il aime à être soldat c'est pour parader, pendant la paix. Le métier ne lui agrée plus en temps de guerre : il est décidément trop dangereux! Je ne saurais, quant à moi, blâmer ceux qui ne sont point touchés par un patriotisme farouche et ne s'engagent pas. Mon horreur des armées est telle que j'aurais fait comme eux.

— Blâmez-les, monsieur l'abbé, s'écria Vaissette. Blâmez-les! Si chacun avait raisonné comme vous, c'en était fait de la France : ce qui eût été un irréparable désastre pour l'humanité. Je veux en finir avec vos paradoxes. Certains jeunes gens ont, en effet, échappé à la levée populaire : mais que compte leur opprobre devant cette génération qui s'est tout entière sacrifiée? Certains hommes, robustes malgré la cinquantaine, sont restés chez eux : mais qu'est-ce que cette défaillance, en présence du dévoûment des vieillards qui sont partis de leur plein gré et ont tout donné, jusqu'à leur vie?

A côté de ceux-ci et de ceux-là, plus jeunes que leur âge, il y a ceux qui portent leur âge : aurions-nous eu besoin de cette armée cacochyme de valétudinaires? Leur place n'était vraiment pas sur la ligne de feu; et c'est pourquoi ils ont eu la sagesse de n'y point venir. Monsieur l'abbé, vous avez stigmatisé quelques cas particuliers, qui sont en effet honteux; mais vous ne sauriez généraliser sans injustice. La loi, en imposant le sacrifice du sang à trente classes, ne faisait que constater la volonté de ces classes et de toute la nation. Nous nous forgions nous-mêmes cette servitude, dans notre volonté de défendre notre sol. Le gendarme n'a fait qu'assurer le jeu de notre libre décision. Quand l'agresseur est venu, nous nous sommes dressés.

Ayant rêvé quelques instants, Vaissette poursuivit :

— Sans doute je sais mieux que quiconque quelle fut notre misère, et la tristesse de ces agneaux qu'on menait à la boucherie. Je me sers, vous le voyez, d'une figure évangélique. L'uniforme, jadis bleu d'horizon, que je porte, à présent jauni, me rappelle l'ennui des tran-

chées, les mornes jours qui passaient, la pluie, l'angoisse et la sueur des veilles d'attaque.... Je me rappelle tout cela. Mais je me rappelle aussi l'élan irrésistible des vagues courant à la mort. C'était si beau que j'ai pleuré de commander à de tels hommes. Il faut n'avoir point été un vrai soldat pour ne pas garder le souvenir de l'assaut. Honte à qui le renie. J'ignore quel mouvement ou quel miracle nous transformaient : nous portions en nous l'âme d'un Christ courant vers Golgotha. Ah! je ne sais si ce qui nous poussait c'était le patriotisme ou la peur du gendarme; mais je sais que, sourds, aveugles, dans la tempête déchaînée, tandis que le ciel éclatait sur nos têtes et que la terre se déchirait sous nos pas, nous avons éprouvé l'horreur d'un frisson sacré!

## CHAPITRE IX

### « LA GUERRE EST DIVINE » PROCLAME ACHILLE

— J'entends enfin, fit Achille, les paroles que j'attendais. Je me perdais en vos discours, aussi subtils que ceux d'Ulysse. La guerre est d'essence divine, comme la justice et comme la religion!

— Certes, un Grec est qualifié pour soutenir cette thèse, déclara l'abbé : il y a toujours en lui un peu de ce soldat fanfaron qu'a si bien décrit Plaute. S'il n'ose mordre, du moins sait-il aboyer.

— Mon nom est resté dans toutes les langues la personnification de la bravoure, poursuivit le héros du vieil aède : tout enfant, vous le

savez, un centaure me nourrit de la moelle des lions. Oseriez-vous me comparer Ulysse, dont tout le courage résidait dans les conseils et les paroles, ou Ajax, fils de Télamon, qui calma ses fureurs en égorgeant des troupeaux qu'il avait pris pour des guerriers?

— Ce sont là des aventures qui peuvent arriver! remarqua sans insister Don Quichotte.

— Oseriez-vous me comparer ce malheureux Agamemnon, ou cet autre Ajax, fils d'Oïlée, le plus fier des Grecs, qui, rebelle aux destins, menaçait vainement le ciel? Moi seul, héros chéri d'Homère, demeure immortel. Je suis le symbole de la vaillance dans les batailles et l'âme même des combats. Joseph de Maistre a glorifié la guerre, en la déclarant une expiation et comme une épuration de l'humanité. Il eut tort : on doit la glorifier en la proclamant la grandeur et la beauté du monde. Elle est une vertu, et non pas un châtiment. La guerre a tout enseigné aux hommes; elle a rendu subtil leur esprit grossier; elle est la mère de la famille, de la cité, du gouvernement, et des arts; elle est la fille de la religion et de la justice!

— Le pauvre garçon est plus dément que vous ne le fûtes jamais, chuchota M. Pickwick à Don Quichotte.

Achille poursuivit :

— On s'est d'abord battu pour défendre son foyer et l'autel de ses dieux domestiques, et la première épopée naquit de la bataille; nierez-vous après cela que l'origine de la guerre soit divine et que la poésie même ait sa source en elle? La guerre est le creuset où se purifient les nations, la fontaine sanglante de Jouvence où elles se rajeunissent, la pierre de touche qui met à l'épreuve les races. Par elle sont détruits les peuples malingres et faibles. Par elle dominent les États les plus dignes et les plus puissants. Quels que soient vos paradoxes et vos sophismes, auxquels je ne comprends goutte, reconnaissez que le droit de la force est le plus antique, le plus solide, le plus durable.

— On croirait entendre Hegel, Fichte ou le général von Bernhardi! s'écria Faust épouvanté.

Mais on ne pouvait plus arrêter Achille déchaîné. Il dit encore :

— La guerre est à la genèse du monde,

depuis le meurtre d'Abel par Caïn. Et même avant, n'y a-t-il pas eu la lutte des Titans et des Dieux? Il a suffi aux Anciens d'une déesse pour incarner la sagesse, Minerve; d'une aussi pour incarner l'amour, Vénus; il leur fallut deux divinités, qu'ils fussent Grecs ou Latins, pour incarner la guerre : ce furent Arès et Pallas, ce furent Bellone et Mars.

Candide l'interrompit :

— Tel est donc le souvenir que vous conservez de la guerre, dit-il, alors que je n'y vois que pillage, vol, meurtre et brigandage, et, en définitive, crime et folie! D'où provient donc cette différence?

— Ne proviendrait-elle pas, lui répondit l'abbé Coignard, de ce que vous avez fait la guerre, ainsi que Vaissette, tandis qu'Achille, malgré sa renommée, ne l'a jamais faite? Il n'est plus grand stratège et plus valeureux guerrier que celui qui reste tranquillement dans son fauteuil, en robe de chambre, et chaussé des pantoufles « où brille le printemps en fleurs ».

— Je n'ai pas fait la guerre? répéta avec ahurissement le fils de Thétis et de Pélée.

— Ou si peu, conviens-en, Achille aux pieds légers! poursuivit l'abbé. Si j'en crois Homère en son *Iliade*, si j'en crois mon cher Stace en son *Achilléïde*, ton rôle, au début de la guerre de Troie, fut surtout, déguisé en femme sous le nom de Pyrrha, de t'amuser à la cour de Lycamède avec les filles du roi; tu t'étais embusqué dans l'île de Skyros! L'ingénieux Ulysse ne put te découvrir, parmi ce chœur de nymphes, qu'en étalant, travesti en marchand, des bijoux et des armes : celles-ci admiraient les joyaux; pour toi, ton sang bouillant ayant parlé, tu saisis la lance et l'épée.

— C'est alors, dit Achille honteux, que l'ennemi sut ma colère : demande-le aux Troyens morts, aux campagnes ravagées, aux villes fumantes, aux...

— Ton accès fut bien court! poursuivit implacablement l'abbé. Car Agamemnon t'ayant enlevé une captive, tu te retiras sous la tente; et pendant dix ans tu consentis à rester tranquille, tandis que le siège déroulait ses péripéties : avoue que c'est là une étrange façon de faire campagne!

Achille se tut, accablé.

— Ce qui te distingue, Achille, déclara naïvement Candide, de César, de Napoléon et des autres grands capitaines, c'est que ceux-là sont célèbres par leurs exploits, tandis que tu n'es connu que par le poème d'Homère.

— Tu fais bon marché de mon intrépidité légendaire, répondit le vainqueur d'Hector.

Candide poursuivit imperturbablement :

— César, dont les légions suivaient le cheval trapu, a conquis les Gaules et soumis l'Empire. Le monde fut son domaine. Il périt à la veille de réaliser un rêve grandiose, que ne pouvaient concevoir qu'un poète et un rhéteur comme lui : partir contre les Parthes afin de conquérir l'Orient, puis, remontant vers le Nord, vaincre le Dace, le Suève et le Germain, étonnés de le voir arriver par le côté où se lève l'aurore, revenir ainsi dans sa province des Gaules, pour terminer sa carrière là où il l'avait commencée ! Quant à Napoléon, d'Arcole aux Pyramides, et d'Austerlitz à la Moskowa, l'Europe et l'Afrique voyaient passer, dans un nuage de gloire, sa redingote légendaire. Faut-il te parler des autres guerriers dont l'histoire nous a rapporté les

victoires? Et, pour couronner ces sanglantes batailles, tu vois le sergent Vaissette, inconnu dans la littérature, humble héros au milieu de millions d'autres dont le nom ne restera point, qui fut un des soldats obscurs de la Marne, de l'Yser, de Verdun et mourut sur la Somme, l'an 1916, au cours de la plus implacable des guerres qui aient ravagé le monde. César, Napoléon, Vaissette, chercheurs de gloire, conquérants ou défenseurs de la terre sacrée, qui fut votre patrie, vos actes ont tracé des sillons aux champs de l'histoire! Tu n'as rien fait, Achille, et les annales savantes t'ignorent. Tes exploits sont de l'ordre des folies de Don Quichotte. Tu n'existes point par toi-même, mais seulement par l'*Iliade*.

Le bouillant Achille n'éclatait point de fureur parce qu'il ne voyait pas au juste si Candide le flattait ou se moquait de lui : il prouvait en cela qu'il était bien de la race de ces fier-à-bras et de ces professionnels de la bataille, forts en gueule mais bornés dans leurs propos, et prudents quant à leurs actes.

L'élève de Martin poursuivit :

— Rien, du reste, n'est ennuyeux comme

Homère. Je me souviens à ce sujet de la théorie que me soutint jadis à Venise le seigneur Pococurante : pour lui, ni pour aucune personne sincère, l'œuvre du poète n'avait aucun intérêt. « Cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, déclarait froidement le sénateur vénitien, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre et qui à peine est une actrice de la pièce, cette Troie qu'on assiège et qu'on ne prend point, tout cela me causait le plus mortel ennui... » Je fus d'abord scandalisé d'une pareille impertinence; puis, devenu sage, et cependant que je binais mes aubergines, je me dis que Pococurante avait raison : c'est ainsi, Achille, que le récit de tes exploits imaginaires n'est conservé, parmi nos livres, que par tradition. Mais qui donc possède, comme moi, le courage de son opinion?

L'abbé Coignard riait, riait comme un héros d'Homère ; sous sa soutane son ventre heureux dansait.

— Je vous accorde, dit-i , encore que le génie de ce vieil auteur soit éternel, qu'il est

des œuvres malhabiles et endormantes qu'on ne place que par habitude à côté de Sophocle ou d'Horace, parfumés des plus rares odeurs de l'antiquité. Et que dire des modernes : on met Descartes et Bossuet à côté de Fénelon et de Racine; mais qui les lit?

— Personne, s'écria Vaissette, à moins qu'ils ne soient au programme de la licence ou de l'agrégation! Je conçois qu'on étudie ces auteurs, dont l'influence fut considérable, à condition qu'on professe la théologie, comme l'abbé Coignard, ou la philosophie, comme moi : mais que font-ils dans la cité des Lettres? Mon cher maître, monsieur Lanson, malgré son indépendant et clair esprit, ne les y laisse que parce que monsieur La Harpe les y a trouvés. Il serait temps d'en chasser ceux qui n'eurent d'autre souci que de cultiver les arts, comme Candide son jardin; or, tel était bien le dernier soin de Calvin ou de Pascal! Mais nous voici loin de la guerre, proclamée divine par Achille.

— Je n'insiste plus, dit courageusement le Grec, puisque je me vois seul de mon opinion!

— Tout cela est bel et bon, conclut l'abbé en

prisant dans une tabatière d'or, que lui tendit Candide, une pincée de tabac fin, parfumé à l'eau de rose. Je veux vous rapporter un souvenir personnel qui jadis me frappa vivement. Achille pourra démentir ou confirmer ce qu'a de vrai le propos que je vais vous rapporter. Il s'agit de l'étrange aveu que me fit un capitaine, qui avait fait la guerre de Succession et servi le roi pendant dix-huit ans, sous monsieur le maréchal de Villars. Je confesse que la nuit était fort avancée, que de nombreuses bouteilles vides justifiaient son éloquence en excusant sa franchise, tout comme les nuages d'une épaisse fumée de pipe et la présence de sa maîtresse, laquelle, ayant trop chaud, n'avait gardé que sa chemise, courte à vrai dire et transparente. « Monsieur l'abbé, me confia ce capitaine, la guerre consiste uniquement à voler des poules et des cochons aux vilains : les soldats en campagne ne sont occupés que de ce soin »[1].

« Cette confidence, poursuivit M. Coignard, ne laissa pas de me fournir matière à réflexion.

1. *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 207.

Mais redonnez-moi, Candide, mon fils, de ce tabac oriental : jamais n'en prisèrent de semblable nos plus grands évêques. Il est digne du nez d'un philosophe et même d'un théologien.

— C'est que, répondit Candide, ses feuilles, objet de mes soins diligents, croissaient au bout de ma métairie, près d'un ruisseau qui enveloppait les hautes plantes d'une humidité propice. Hélas, que sont-elles devenues, monsieur l'abbé? Ah! voici que, pour la première fois depuis cent cinquante ans, je regrette mon établissement en ces parages. Nos disputes et les méfaits de l'ouragan me font réfléchir... Je me rappelle le pays de Dorado, où il n'y avait ni palais de justice, ni parlement, et où les seuls soldats étaient vingt belles filles! Il ne ressemblait guère, je vous l'assure, à la Westphalie, ni même à la France, ni même à ce coin heureux de l'Orient, terre de la contemplation, du rêve et de la prière, où j'ai su trouver la paix, soudain troublée, et disposer mon potager que détruit à présent la tempête.

# CHAPITRE X

## OU CHACUN RIVALISE D'ÉRUDITION

— Les armées, répondit M. Jérôme Coignard, pour lesquelles j'éprouve une si grande haine, ne sont évidemment point aussi aimables que le bataillon de vierges dont vous nous parlez. Or, le malheur est que, si vous conservez les armées à cause des guerres que vous redoutez, c'est précisément l'existence de ces armées qui rendra possibles de nouveaux conflits!

Il poursuivit :

— Je déteste la guerre et son appareil, non seulement pour sa férocité et pour son cortège de deuils, mais encore pour l'ignorance des hommes d'armes, leur sottise, leur haine de l'indépendance, leur routine.

Achille, le bouillant Achille, voulut une dernière fois protester : mais il sentit que personne ne le soutenait, pas même Don Quichotte. Il garda donc le silence.

— C'est vrai qu'ils ne savent pas grand'-chose, concéda Vaissette. Ils ignoraient, au début de cette guerre, l'emploi des canons lourds et des tranchées. Et quant aux reîtres allemands, destructeurs de Louvain et de Reims, n'insistons pas sur leur rancune et leur mépris pour les lettres et pour les arts.

Le docteur Faust intervint.

— J'ai prononcé solennellement et textuellement, dit-il, dans la taverne d'Auerbach, il y a cent cinquante ans, les paroles suivantes : « L'Allemand est un animal de proie, qui dort quand il ne chasse pas ou ne mange pas comme une bête. *Der German ist ein Raubtier, das schlaeft wenn es nicht jaegt oder frisst* »[1].

Cette condamnation prononcée, l'ami de Gœthe se tut.

— Le fait est, déclara Candide, que je n'ai pas gardé un excellent souvenir de mon séjour

1. *Faust*, scène de la taverne d'Auerbach.

parmi les armées prussiennes. D'abord, je reçus certain jour quatre mille coups de baguette : punition dont j'ignore encore la cause mais dont, de la nuque au cul, je conserve encore le souvenir; et je ne me laisse plus prendre aux sottises du docteur Pangloss, qui n'aurait manqué de m'affirmer que la raison en était suffisante et que tout était pour le mieux. Quant à la bataille qui se livra entre notre armée et celle du roi de France, je n'en ai guère le souvenir, m'étant caché pendant toute sa durée.

— Mon cher Horace nous a avoué n'avoir point agi autrement à la bataille de Philippes, où il commandait une légion, dit l'abbé. Le courage militaire n'est pas le propre des philosophes épicuriens.

— Tout ce que je sais, poursuivit Candide, c'est que les villages brûlaient et que tout était au massacre, pendant que les princes faisaient, chacun dans son camp, chanter un *Te Deum*. Et cependant que nul des soldats n'avait connu le motif de la lutte, il n'en restait guère qui ne fût pour le moins blessé. Et mademoiselle Cunégonde, devenue depuis mon épouse,

fut violée par un grand Bulgare, à qui jamais je ne pardonnerai un pareil empiétement, si je puis dire, sur mes droits; et, comme elle se débattait, ne sachant pas que tel est l'usage de la guerre, il l'éventra et la laissa pour morte; et le baron de Thunder-ten-Tronckh, le plus grand des barons d'Allemagne, fut égorgé, et madame la baronne coupée par morceaux; et le château de ma jeunesse, témoin de mes premières amours, lesquelles furent de ramasser le mouchoir de mademoiselle Cunégonde derrière un paravent, le château, qui était le plus beau et le plus agréable des châteaux de Westphalie et du monde, fut si bien démoli qu'il n'en resta pas une pierre, ni un arbre du parc, ni un canard de la basse-cour. Jugez à cela ce que je pense de la guerre et des soldats!

— Je vais vous citer, dit l'abbé Coignard, un passage de votre ami monsieur de Voltaire, qui conclut comme vous. Il l'a écrit dans sa première lettre philosophique sur les Anglais, et c'est un Quaker qui parle : « Nous n'allons jamais à la guerre, dit le Quaker; ce n'est pas que nous craignions la mort... Mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues,

mais hommes, mais Chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis et de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers, vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue ; et lorsque après des batailles gagnées tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse... »

L'abbé Coignard se dit qu'en son cœur de douceur et d'équité il était de l'avis de cet hérétique Quaker. Il termina par ces mots :

— Jésus a dit : *Diligite inimicos vestros*.

— Il me semble, fit une voix, que l'on vient directement d'incriminer par une allusion l'attitude en cette guerre du Royaume-Uni et du gouvernement de Sa Majesté britannique.

C'était M. Pickwick qui venait de se lever.

Mais l'abbé n'eut pas de peine à lui prouver

qu'il n'en était rien, cette lettre étant antérieure de près de deux siècles à l'intervention de la Grande-Bretagne dans le conflit de 1914.

Un silence ayant marqué un temps d'arrêt, l'abbé déclara :

— Je vais conclure et vous résumer le fond de ma pensée.

Il toussa et dit, essuyant les verres de ses lunettes :

— Je vous répéterai ce que j'ai déclaré jadis à mon disciple Jacques Tournebroche, qui a rapporté dans deux volumes immortels mes enseignements modestes ou plutôt mes opinions : « Je ne vous cache pas, mon fils, lui disais-je, que le service militaire me paraît la plus effroyable peste des nations policées... Il est admirable que la guerre et la chasse, dont la seule pensée nous devrait accabler de honte et de remords en nous rappelant les misérables nécessités de notre nature et notre méchanceté invétérée, puissent au contraire servir de matière à la superbe des hommes, que les peuples chrétiens continuent d'honorer le métier de boucher et de bourreau quand il est ancien dans les familles, et qu'enfin on mesure chez

les peuples polis l'illustration des citoyens sur la quantité de meurtres et de carnages qu'ils portent pour ainsi dire dans leurs veines[1]. »

Candide intervint. La mémoire était sa principale qualité : elle est celle de tous les esprits sérieux.

— Vous vous êtes cité, monsieur l'abbé, dit-il. Je vais à mon tour vous citer ce que me déclara, sur ce même sujet du service et de la gentilhommerie militaires, le philosophe Martin. J'ai retenu mot pour mot ses propos, comme Tournebroche les vôtres. « Partout, me dit-il, les puissants traitent les faibles comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête[2]. »

« Du reste, poursuivit Candide, vous me rappelez en toute discussion mon cher philo-

1. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, chap. x et xi, L'Armée
2. *Candide*, chap. xx. « Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin. »

sophe Martin : de sorte que je croirais que vous ne fûtes tous deux qu'un seul et même personnage, si je ne connaissais vos existences totalement différentes, et si je ne voyais chaque jour le buisson de myrtes sous lequel repose son corps. Ce qui m'étonne pourtant c'est que vos conclusions soient identiques et également opposées à l'optimisme du docteur Pangloss, lequel faillit me faire croire, malgré mes disgrâces, que tout était toujours pour le mieux. On a donc raison de dire que les extrêmes se rencontrent. Car Martin était un hérésiarque, un peu socinien et beaucoup manichéen, tandis que vous êtes, monsieur l'abbé, un catholique excellent, un prêtre à l'orthodoxie sans tache, condamnant toutes les hérésies, aussi bien celles de Lélio Socin ou de Manichée, que celles des Jansénistes ou de ces dangereux huguenots.

— Nous voici en pleine théologie! déclara avec ravissement l'abbé. Mais c'est un terrain dangereux : restons plutôt sur celui de la guerre et de la paix.

— Laissez, laissez, dit Don Quichotte, car moi aussi j'ai toujours été vaguement théolo-

gien, connaissant le latin comme un bachelier, et discourant comme un licencié; si bien que Sancho me disait souvent que je ressemblais à un homme d'église comme un œuf à un œuf et que j'étais plus fait pour être prédicateur que chevalier errant! Or j'ai prononcé, au temps de mes aventures, devant une assemblée choisie, un grand discours sur les Lettres et les Armes. *Cedant arma togæ*, avait dit Cicéron. Je m'élevai contre cette sotte maxime; j'affirmai la prééminence des armes : et cela uniquement parce que celles-ci servent à faire régner la paix! J'étais donc un pacifique au temps de ma folie. Jugez ce que je suis à présent! Et, me citant à mon tour, je vous redirai la péroraison de mon discours : « La fin et le but des Lettres, c'est de faire observer de bonnes lois. Cette fin, assurément, est grande, et généreuse, et digne d'éloges; mais non pas toutefois autant que celle des Armes, lesquelles ont pour objet et pour but la paix, c'est-à-dire le plus grand bien que puissent désirer les hommes en cette vie... Le meilleur salut qu'enseigna à ses disciples bien-aimés le plus grand maître de la terre et du ciel, ce fut de dire lorsqu'ils entre-

raient chez quelqu'un : *Que la paix soit en cette maison.* Et maintes fois encore il leur a dit : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, que ma paix soit avec vous*, comme le plus précieux bijou que pût donner et laisser une telle main. Or, cette paix est le véritable but de la guerre, et la guerre est la même chose que les armes[1]. » Vous voyez, monsieur l'abbé, que je suis moi aussi un pacifique théologien.

Et l'abbé, pour conclure, murmura un verset de l'Ecclésiaste :

— *Melior est sapientia quam arma bellica!*

Cependant la nuit s'avançait et l'on pressentait déjà l'aurore ; les Immortels n'ont pas besoin de sommeil. L'orage commençait à se calmer.

— Il va falloir reprendre notre voyage, dit M. Pickwick à Don Quichotte.

— Que ne restez-vous ici? s'écria hospitalièrement Candide. Les voyages ne sont bons que pour la jeunesse ; pour nous, ils ne sont plus qu'une vanité.

— Ne connaissez-vous donc pas, monsieur Pickwick, demanda l'abbé, cette lettre où le

1. *Don Quichotte*, première partie, chap. XXXVII.

philosophe Sénèque explique à Lucilius que les voyages n'ont jamais guéri l'inquiétude qu'on porte dans son cœur? Et ne connaissez-vous pas ce passage de l'*Imitation* : « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes? Vous avez devant vous le ciel, la terre et les éléments; toutes les choses du monde n'en sont-elles point composées? »

— Nous ne nous sommes pas fait faute, dit Vaissette, d'érudition et de citations. Citer est fort agréable, car on trouve toutes forgées, pour exprimer sa pensée, des formules plus habiles que celles qu'on pourrait inventer au hasard de la conversation. En outre, l'autorité de qui l'on cite ajoute à la vérité de la phrase. C'est ainsi que, joignant mes supplications à celles de Candide et de l'abbé, et pour ne pas être en reste de savoir, je vous dirai à mon tour, monsieur Pickwick, une parole de Pascal. Et représentez-vous le solitaire, errant sous les tonnelles de Port-Royal, et donnant ce conseil à l'impétueux petit Racine : « Tout le malheur des hommes, a-t-il écrit dans ses *Pensées*, vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre! »

## CHAPITRE XI

### LES PHILOSOPHES ANNONCENT UN ORDRE NOUVEAU

Cependant l'orage semblait diminuer et la pluie décroître d'intensité sur le jardin de Candide; au sein même de l'ondée on pressentait le retour du soleil.

Deux jeunes femmes entrèrent dans le salon où se tenaient les philosophes. Elles venaient de Constantinople et apportaient diverses gazettes : l'orage avait duré plusieurs années, mais les Immortels n'ont point conscience du temps et ne s'en doutaient guère. Candide demanda aux messagères quelques explications. Elles se montraient rudes et peu obligeantes. On les employait comme facteurs,

faute d'hommes, ceux-ci étant tous réquisitionnés pour lutter contre l'ouragan. On avait ainsi dépeuplé des brunes Arabes et des blanches Circassiennes tous les harems de Turquie.

— On s'aperçoit, déclara l'abbé, aux plus minces détails que la grâce et la beauté du monde ont péri dans la tourmente.

Ils se mirent à parcourir les feuilles.

— Elles sont stupides, assura Vaissette; on les lit pourtant. Le style et la pensée des pauvres gens qui font le métier de journaliste n'ont rien gagné au contact de si grands événements.

Les philosophes, de déduction en déduction, comprirent que l'orage s'apaisait parce qu'il n'y avait plus de coin de terre à dévaster.

Né dans le Balkan, aux bords du Danube bleu chéri des valseurs, descendant sous la poussée du vent les sauvages plaines d'Allemagne, l'ouragan s'était déchaîné sur toute l'Europe, gagnant de proche en proche la France, ses malheureux vergers d'Artois et de Picardie, ses vignes champenoises, ses champs des Flandres, ses bois de l'Argonne, toutes ces

terres classiques d'invasion, puis l'Angleterre des grises cités enfumées, des grasses campagnes, des paquebots errants...

— On a bombardé, dit avec mélancolie M. Pickwick, ces jolies côtes britanniques qu'aimaient Dickens et David Copperfield !

L'orage avait dévasté la plantureuse Belgique, couché les cyprès des lacs italiens, ravagé les Balkans, grondé par tous les vilayets du Commandeur des croyants, s'était perdu dans les steppes infinies du pays russe. Il avait soufflé sur l'Afrique ensanglantée du nord au sud, sur les îles de corail de l'archipel océanien, sur les cerisiers fleuris du Japon. Il ébranlait les murs de la vieille Chine et ses palais aux toits de porcelaine violette, étonnait les sages mandarins indignés de sa fureur. Il s'abattait enfin, par delà les océans, sur l'Amérique, asile de la paix, refuge de la liberté, terre de la justice ; et ses vagues éclaboussaient les républiques du Nouveau-Monde, déferlant contre les Montagnes rocheuses et contre les Andes.

— Il y a des mères qui pleurent leur fils dans les modernes et fabuleuses villes d'Aus-

tralie, dit l'abbé Coignard; elles lèvent les yeux au ciel où brillent, sous ces latitudes, des étoiles qui ne sont point celles qu'ont contemplées leurs enfants, en mourant sous nos climats... Il y a des amantes qui pleurent leurs époux ou leurs fiancés jusqu'en ces montagnes siciliennes et ces vallons que chantait Théocrite...

— A Bagdad, lut Candide, dans la capitale des Califes, à Bagdad aux palais ornés d'écuries de marbre, à Bagdad dont les minarets trouent les voûtes des palmiers, un poste de soldats anglais est installé, au pied du mausolée de briques de la sultane Zobéïde, la favorite d'Haroun-al-Raschid...

— Blâmeriez-vous ces courageux tommies? demanda M. Pickwick.

— Non certes, répondit Candide, je suis même heureux de les voir campés là. Mais Bagdad, et j'en souffre, évoquera désormais pour nous le souvenir de batailles et d'actes héroïques, alors qu'elle n'était que la capitale légendaire de cette Arabie indolente et parfumée, que traversaient les caravanes de chameaux et que baignait le Tigre encombré

de bateliers, qui chantaient dans leurs barques rondes comme des outres. Les Califes des Mille et une Nuits y recevaient les ambassadeurs dans un palais d'une splendeur prodigieuse : vingt-deux mille tapis en cachaient les dalles, vingt-huit mille tapisseries en cachaient les murs; des oiseaux artificiels d'un mécanisme ingénieux s'agitaient et sifflaient dans des volières, et l'on entendait rugir des lions que frappaient leurs gardiens...

— Je regrette, en effet, déclara M. Pickwick, de ne plus voir ces belles choses.

Une main gracieusement passée sous les basques de son habit bleu, il discourait, rubicond, plein d'aménité, souriant derrière ses larges lunettes, le ventre enflé de dignité et couvert de belles chaînes d'or, en pantalon de coutil collant et guêtres claires, tel qu'aux plus beaux soirs du Pickwick-Club.

Il s'expliqua :

— Suivi de quatre disciples, ou plutôt de quatre amis, je partis un beau jour de l'année 1831, comme Don Quichotte vers 1605, à la conquête du monde. Conquête pacifique s'il en fut : il s'agissait simplement de tout

voir, et de tout noter. Je ne m'éloignai guère des environs de Londres, et cela me permit pourtant de me faire une idée de l'univers! Plus tard, installé dans un cottage confortable qu'entourent des pelouses, servi par des domestiques dévoués qui soignaient ma table, battaient mes tapis, frottaient mes bahuts, je repassai en moi-même mes aventures. Que ne m'a-t-il pas été donné de contempler! Au cours de ces quelques semaines, j'avais plus appris que durant toute ma vie, passée derrière le comptoir de quincaillier où je m'étais enrichi. Tribunaux injustes me condamnant alors que j'étais innocent; amis fidèles m'accablant quand, malheureux, je comparaissais devant le juge; compagnons à la renommée surfaite et résistant néanmoins à tous les avatars; mœurs électorales à dégoûter les faiseurs de toutes les chartes et de toutes les constitutions; puritains débauchés, chrétiens ivrognes et hypocrites comme les pharisiens; sociétés savantes d'une science aussi dogmatique que solennelle, sans critique et stupide; femmes poètes et Allemands espions, rien ne m'a manqué! Aussi ai-je hésité à suivre Don Quichotte, quand il est

venu me quérir dans ma maison campagnarde.

« J'avais tout vu, même les manœuvres et la petite guerre, au cours de laquelle le canon tonnait, les charges d'uniformes rouges se succédaient, une mine sautait, des tranchées étaient prises d'assaut, cependant que le général en chef Budler, en uniforme rutilant, galopait, hurlait, éperonnait son cheval, rouge, congestionné, la voix enrouée, s'agitant comme un fou, sans qu'aucun sergent comprît ses ordres et sans que personne s'expliquât la raison de son délire, et cependant que les spectateurs s'évanouissaient, mangeaient des sandwiches ou acclamaient l'armée de Sa Majesté. Voilà le souvenir que j'ai gardé de la petite guerre! Il faut convenir que celle-ci est tout autre chose et qu'il n'y a pas beaucoup de rapport entre l'idée qu'on se faisait de la bataille et ce que nous en voyons.

— Espérons, dit Candide, que l'expérience nous servira.

— Espérons-le, affirma M. Pickwick. Je vais retourner à Dulwich, où tout, dans mon jardin et dans ma maison, était beau, propre et solide, où l'ordre régnait. L'orage risque

bien d'y avoir commis quelques dégâts; mais je me consolerai, étant d'un naturel pratique : on ne fait pas d'omelette au jambon sans tuer un porc et casser des œufs. Nul n'était plus pacifique que moi : mais il fallait cette avalanche pour créer un ordre des choses nouveau,

— Voilà le grand mot, affirma Vaissette, et voilà la philosophie de notre temps!

— Il se peut, consentit l'abbé. La clameur de l'humanité a affirmé, dans sa douleur, les droits de la liberté et de la justice.

— La liberté, la justice, l'honneur, la paix! clama Don Quichotte, grands mots vides de sens, dont ce monde avait appris à sourire, dont il vient de découvrir, dans le sang, les vertus. C'est pour ces mots que Vaissette et des millions de jeunes hommes sont morts : aussi, prennent-ils leur signification totale et leur puissance d'action. On m'a traité de fou, et il est exact que ma chevalerie fut une folie dérisoire et grotesque. Mais elle avait un sens malgré moi : et c'est pour ces grands mots que je me suis battu contre des moulins à vent, que l'on me rouait de coups dans les hôtelleries qui me semblaient des

châteaux enchantés, que je rendais la liberté aux forçats, que je faisais pénitence dans le désert de la Sierra-Morena, pleurant d'amour pour une Dulcinée que je n'avais jamais vue, que je livrai d'effroyables batailles à des outres de vin rouge, que je supportai l'emprisonnement dans une cage, à l'instar du bétail! Je ne regrette rien de tout cela. Je ne regrette pas même cet orage puisqu'il a donné raison au droit et à la liberté.

— Je ne regretterai rien non plus, dit l'abbé Coignard, si cet ordre nouveau s'établit, que vous annoncez. Je voudrais le croire. malgré mon scepticisme. Sinon, ce serait trop triste. Des siècles de lutte, Don Quichotte! et de souffrances pour en arriver à la plus grande douleur de l'humanité et au plus grand crime de l'histoire! Je souffre trop. Trop de sang a coulé : son torrent a tout noyé. Les guerres religieuses et civiles, les guerres sociales, toutes les révolutions sont utiles : leurs tristesses fécondes rendent ce monde un peu meilleur, un peu plus libre. Mais quel profit tireront les hommes de cette tuerie? Laissez-moi pleurer!

— Ne pleurez point, monsieur l'abbé, dit Vaissette ; l'esprit a triomphé en cet orage. Mourir pour notre cause, pour la France, c'était mourir pour laisser en héritage aux générations de demain ce que vous souhaitez : la conscience des grandes vertus nécessaires, le progrès de l'humanité, la douceur de la vie.

Vaissette et l'abbé Coignard se serrèrent silencieusement la main.

— C'est peut-être la fin de ce paradoxe insensé, dit M. Coignard : *Si vis pacem, para bellum*. Aurions-nous découvert la vérité, qui est simple, à savoir que si on veut la paix il faut préparer la paix?

— Je peux bien, consentit Don Quichotte, assister à la fin du militarisme comme j'ai assisté à la fin de la chevalerie.

— La guerre aurait donc crevé à force de grandir, se demanda l'abbé. Comme la grenouille de la fable, qui voulait s'enfler pour ressembler au bœuf, s'est-elle tant gorgée qu'elle en est morte?

Il ajouta :

— Ne désespérons point de l'avenir.

— Comme l'a dit monsieur Pickwick,

affirma Vaissette, nous avons assisté à l'écroulement d'un monde.

— Oui, oui, voici un ordre nouveau! répéta l'aimable Anglais.

— Puisse le prochain monde, déclara Candide, en dépit de ce que disait Pangloss, être meilleur que celui-ci!

On se tut. Après un silence, l'abbé Coignard murmura :

— A la grâce de Dieu!

## CHAPITRE XII

### LES FUTURES MOISSONS

M. Jérôme Coignard quitta la pièce, ouvrit la porte qui donnait, par un perron, sur le jardin. Il ne pleuvait plus. Une aurore nouvelle se décidait à naître. Elle se montrait confuse, hésitante, timide, et le jeune azur était balafré de traînées sanglantes. L'orage avait grondé pendant plusieurs années : mais à nos philosophes ces longs mois atroces avaient duré l'espace d'une nuit, dans l'enchantement d'une ingénieuse conversation.

— La tempête s'est apaisée, dit l'abbé.

Les philosophes vinrent l'entourer.

— Quel saccage ! murmura Candide.

Son parc, son potager, sa vigne et son

verger n'étaient plus qu'un désert. Pas un arbuste, pas une allée, pas un taillis, pas un arbre, plus de bordures, plus de ceps. La terre ravinée, les plates-bandes nivelées, un guéret aride, détrempé, où ne croissait même pas le moindre chiendent. Ici pousssaient à l'envi jadis les hauts platanes, les bosquets d'orangers et de citronniers, les quinconces de pêchers, les souches vertes et les treilles, là les troncs minces et tordus porteurs de l'amande et de l'olive, les plants d'aubergines, les semis de melons, les myrtes et les buis, les lauriers et les troënes, les arbousiers, les palmiers lourds de dattes, les tapis de violettes et d'anémones, les arbrisseaux d'où pendent les pistaches et la vanille, les cèdres amis des tourterelles, les massifs de bambous et les cyprès...

Les philosophes considéraient tristement le jardin saccagé.

— Si vous aviez connu autrefois ma métairie! dit simplement Candide.

Il soupira; il avait quelques larmes aux yeux.

— Restons tous ici, proposa généreusement Don Quichotte, pour réparer le désastre.

— Au travail! cria M. Pickwick.

Il descendait le perron, énergique et plein d'ardeur, en quête d'une bêche et d'un râteau.

— Le champ demeure, affirma Vaissette, bien que les moissons aient été fauchées : nous ferons naître d'autres moissons.

— Et nous chercherons à les protéger contre de nouvelles tempêtes, affirma le docteur Faust.

Achille, rempli de bonne volonté, remuait déjà le sol aux côtés de M. Pickwick.

— Je saurai planter et tailler les rosiers et les vignes, dit l'abbé Coignard.

Ils descendirent tous dans le jardin.

— Ah! les récoltes de demain! murmura Vaissette.

Candide ajouta, l'âme apaisée :

— Travaillons!

# II

# L'ILLUSION
## DU PRÉFET MUCIUS

*A M. René Doumic.*

# I

Quintus Mucius Scaurus éprouvait en son âme un trouble profond. Il en était toujours ainsi aux approches des calendes de janvier : l'anniversaire de la venue du Christ, de la naissance du Sauveur, l'amenait à faire un retour sur lui-même, sur l'inutilité de sa vie que ne

*Note.* Si nous voulions indiquer les sources de ce conte, il nous faudrait, ainsi que notre maître M. Joseph Bédier l'a écrit de son *Tristan*, placer autant de notes au bas des pages que Becq de Fouquières en a attachées aux poésies d'André Chénier.

Néanmoins il convient de dire au lecteur que rien n'est arbitrairement imaginé, ni en ce qui concerne la vie de la légion romaine, ni en ce qui a trait aux mœurs des Germains. Le présent a pu nous servir d'indice : mais nous avons retrouvé dans le passé des documents qui nous permettent d'affirmer l'exactitude des détails de cette reconstitution.

Il nous faut pourtant citer cette extraordinaire *Germanie* de Tacite, étude si précise et si vraie, d'un patriotisme-inquiet, et qui nous montre les Germains du Ier siècle sem

semblait point parfumer la doctrine nouvelle, sur l'ignorance et la misère de l'humanité qui l'entourait. Mucius possédait l'âme d'un apôtre ; mais il avait encore dû garder le silence sur sa religion, et nulle occasion ne s'était offerte de la proclamer utilement. Il était préfet militaire et l'un des principaux lieutenants de Cn. Pinarius Cornelius Clemens, légat consulaire, qui commandait l'armée de Germanie supérieure : che excellent, bien que la gloire militaire lui fut assez indifférente ; car, s'il enviait secrètement une couronne, c'était la couronne idéale et mystique des martyrs, et non point cette couronne de métal et de feuillages qu'on décernait à titre de récompense aux soldats vainqueurs.

Mucius songeait. On était en l'année 833 de

blables à ceux du xx$^e$, Ammien Marcellin, Jules César et bien d'autres, dont la liste serait interminable. Nous ne cèlerons point ce que cet ouvrage doit à la lecture des *Martyrs* et de *Komm l'Atrébate*. Ce que nous disons sur saint Luc et les *Évangiles* représente l'état actuel de l'exégèse biblique et les reproches faits aux chrétiens par notre tribun sont ceux que leur faisaient les païens lettrés de cette époque : témoin ce charmant *Octavius* de Minucius Félix, dialogue cicéronien, déclare Gaston Boissier, perle de l'apologétique chrétienne, affirme Renan, plus charmant encore dans la rare traduction de Perrot d'Ablancourt.

Nous n'infligerons pas au lecteur une bibliographie plus minutieuse, plus pédante — plus germanique.

la fondation de la Ville : cet anniversaire allait être le quatre-vingtième de la naissance du fils de Dieu. Près d'un siècle s'était donc écoulé depuis cet événement et l'univers restait encore plongé dans les ténèbres de la superstition païenne et frémissait dans l'attente d'un ordre des choses nouveau. La majesté de l'empire romain et le culte des Césars et des faux dieux ne suffisaient plus à satisfaire un monde qui attendait, en sa piété confuse, une révélation.

Mucius croyait au Christ depuis plus de vingt ans. A cette époque, sous le troisième consulat de Néron, Antonius Félix, qui avait épousé la petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre, étant procurateur de Judée, les Juifs supportaient en silence ses débauches, son avarice et ses cruautés, à cause de la terreur que leur inspirait le nom de Rome depuis Pompée. Mucius avait alors le grade de centurion; sa cohorte occupait pacifiquement diverses bourgades de Palestine.

Il évoquait, par cette rude journée des rives du Rhin, se promenant en dehors du camp par la campagne gelée et sans feuilles, les couchers de soleil de la Terre promise, la

lumière chaude qui volait le soir autour des palmiers, les femmes brunes aux gestes lents qui venaient emplir leurs amphores aux puits antiques, et le sourire dont leurs yeux saluaient les officiers des légions impériales.

Précisément, par une femme juive qu'il aimait et qui, pure, ne se donnait point à lui, Mucius connut les mystères de la religion nouvelle. Il vit l'apôtre Pierre à Jérusalem. C'était alors un grand vieillard voûté, au teint de brique, dont le regard brillait d'une flamme continue pour avoir supporté jadis le regard de Jésus. Mucius rencontra Paul plus tard à Rome, où le soldat fréquentait avec assiduité les assemblées et passait justement pour un homme pieux. La nouvelle de la mort du disciple lui parvint en Bretagne. Il en avait éprouvé un chagrin profond; mais la guerre occupait toutes ses pensées et toutes ses minutes; récemment nommé tribun, les soucis de la campagne, des attaques presque quotidiennes, des marches forcées, des massacres de vétérans, des incendies de colonies, suffisaient pour l'absorber. Brusquement sa légion, la troisième, avait été envoyée en Judée sous les

ordres du César Titus. Il retrouva cette province, où s'était passée sa jeunesse, en pleine révolte et toute rougie de sang. Il était rentré à Rome aux côtés du général triomphateur, qui ramenait, avec les trésors du temple de Salomon et parmi ses prisonniers et ses captives, la reine Bérénice. Depuis cinq ans la légion de Quintus Mucius cantonnait en Germanie.

Mucius la commandait. Son rôle ne consistait point à combattre, mais, installé sur la rive droite du Rhin, au pied des montagnes du Taunus, à maintenir les tribus germaines et à garder les trois voies qui, du nord, du sud et de l'occident, aboutissaient, sur l'autre rive, à la petite ville de Bingium. Il s'agissait simplement de former un mur vivant contre les Barbares, en attendant qu'on construisît des tranchées et des murailles faciles à défendre avec des troupes peu nombreuses, afin de contenir les peuples sauvages, belliqueux et pillards de la Germanie, et de protéger l'épanouissement de la paix romaine.

## II

Les derniers reflets de la lune s'éteignirent sur les flots du Rhin. La chaste déesse avait accompli son voyage nocturne ; en son honneur, brusquement éclata le bruit d'une trompette qui sonnait, afin d'annoncer son coucher, l'air de Diane. La musique stridente, qui partait de la porte principale, se propagea par tout le camp : chaque musicien réveillait sa cohorte endormie.

Les légionnaires sortaient des tentes, à peine vêtus, les yeux lourds encore de sommeil, et tremblaient à l'air froid de l'aube. Ils cherchaient leurs armes pour les fourbir. C'était là le premier devoir matinal. Ils y voyaient à peine, confondaient leurs javelots et leurs cas-

ques, s'insultaient en riant. Les centurions parcouraient l'emplacement de leur manipule, pénétraient dans les pavillons pour voir s'il n'y restait point quelque paresseux endormi, hâtaient les soldats, en les frappant parfois d'un coup du cep de vigne qui leur servait de canne et qui marquait leur rang.

Quintus Mucius Scaurus, préfet de la légion, était déjà debout. Il n'avait point dormi, du reste, de la nuit, et le tribun Caïus Publius venait de le surprendre au réveil, l'air ému et lisant des tablettes. Ce dernier rendait compte des événements de la nuit et demandait des ordres pour la journée; ils étaient depuis des mois invariablement les mêmes : quelques exercices afin d'assurer la discipline de la troupe, des revues, quelques patrouilles de fantassins et de cavaliers aux environs du camp et jusqu'aux lisières de la futaie impénétrable où s'étaient retirés les Barbares. Telle était la monotone existence de la légion, qui avait pris ses quartiers d'hiver, qui ne devait ni rechercher l'ennemi, ni combattre, qui ne pouvait néanmoins, tant le pays était hostile et l'adversaire aux aguets, établir des jardins et

des huttes de colons en dehors du camp : il n'y avait de tranquillité qu'à l'abri des fossés et des palissades. Point de semaine où ne disparussent des éclaireurs et où les sentinelles de certains postes avancés ne fussent trouvées mortes et la gorge ouverte. Les tribus cattes et tenctères avaient appris sans doute de quelques transfuges comment, à Rome, on s'ouvrait les veines, genre de mort plus en honneur que jamais depuis les récents suicides de Pétrone et de Thraséas; si bien que les Germains coupaient les veines de leur victime au poignet ou au cou, et qu'on les trouvait exsangues.

Mucius et Publius s'avancèrent à travers le camp. Le soleil émergeait de la forêt hercynienne et empourprait les tentes de peaux bien alignées, qui formaient des rues parallèles et régulières. Les étoffes éclatantes, qui pendaient aux guidons des cohortes, s'éclairèrent, comme les feuillages, les globes, les croissants, les mains de cuivre, qui en étaient l'ornement mystique et dont les vétérans imploraient la protection. L'enseigne étincela : son aigle d'argent, entourée de la couronne, étendait ses ailes dans la lumière. Elle tenait entre ses

serres les foudres d'or. Au-dessus du cartouche, où étaient gravées les glorieuses et terribles initiales du peuple et du Sénat, S. P. Q. R., au-dessus du médaillon de l'empereur qui avait conduit à la victoire ces mêmes cohortes en Bretagne comme en Judée, Mucius relut gravé le nom de sa légion, « La Tutélaire ». La Tutélaire! Rome pouvait dormir paisiblement sous sa protection. Elle veillait sur le Rhin. On pouvait à loisir discuter de procédure sur le forum et de politique dans les assemblées, aller aux jeux du cirque et lire les poètes, entasser de l'or dans les comptoirs et parcourir les mers jusqu'en Égypte et par delà les colonnes d'Hercule : la Tutélaire saurait mériter de la patrie et de son surnom. Et Mucius considérait son enseigne, que faisaient flamboyer les rayons de l'aurore, et sentait en un frisson la majesté du peuple-roi.

Marcus Aemilius vint à lui. Il était préfet du camp et chargé à ce titre de l'intendance et du génie. Mucius l'aimait pour son exactitude dans ses fonctions : il connaissait les règles de la mécanique et de la géométrie; les machines de guerre qu'il construisait, les remparts qu'il

élevait, les routes qu'il établissait avaient épargné les vies de bien des légionnaires et assuré de nombreux succès. Il veillait aussi à ce que les approvisionnements ne fissent jamais défaut, et par lui, les distributions de blé, de sel, de biscuits et de fromages s'opéraient avec une grande régularité; et c'était là une des raisons du devoûment des soldats à leurs chefs et de la renommée de la troisième légion. Mais Mucius chérissait aussi son préfet du camp pour des raisons moins militaires et plus intellectuelles : ce dernier avait été nourri dans le culte de la philosophie et des Muses, et nul charme n'était comparable à celui de ses entretiens.

— Je te vois avec plaisir, très cher Marcus, déclara le préfet de la légion. Le tribun Caïus Publius me faisait part de certaines craintes qu'il éprouve, par suite de l'activité que manifeste depuis quelque temps l'ennemi. J'aurais partagé cette inquiétude si la seule vue de son casque et de son angusticlave comprimant un ventre auguste ne me confirmait dans mon assurance de l'invincibilité de ma légion et de nos armes.

— Que peut une légion contre tout un peuple? répondit en riant le gros Publius.

La plaisanterie ne lui déplaisait point, mais elle ne lui faisait pas oublier de traiter pratiquement les questions.

— Regarde, Caïus! reprit son chef, comme le soleil baigne de sa gloire l'aigle romaine.

— Apollon est notre allié, répondit celui-ci, je n'en doute point. Mais je ne doute point non plus de la puissance des dieux germains, que je ne connais pas.

— Et toi, Marcus? interrogea le général.

— Moi je doute, repartit le philosophe avec un sourire, et de l'un, et des autres.

Les officiers firent quelques pas. Auprès du tribunal de gazon, où siégeait chaque jour Mucius, deux aruspices couronnés de lauriers préparaient sur un autel le couteau, l'eau et les gâteaux du sacrifice. A leur vue le préfet haussa les épaules et son mouvement amena un sourire sur le visage sceptique et fin de Marcus Aemilius.

Les trompettes d'airain venaient de sonner l'heure du repas. Les hommes d'une même chambrée mangeaient ensemble, allongés ou

accroupis sur l'herbe qui entourait leur pavillon, une soupe rustique où il y avait plus de farine que de légumes et plus de légumes que de lard; ils buvaient l'eau du fleuve additionnée d'un peu de vinaigre. La journée était belle; les corps robustes n'étaient pas éprouvés par la fraîcheur de cette matinée de décembre. Mucius aimait à se promener ainsi familièrement parmi ses hommes, vieux soldats au milieu desquels il vivait depuis un quart de siècle, et qui l'avaient suivi sous tous les climats. Il en connaissait plusieurs par leur nom et leur disait un mot au passage : il entretenait mieux de cette façon la discipline que par les verges de ses licteurs.

— Tu engraisses, Appius, dit-il à un homme qui montrait sous sa tunique un torse magnifique et dont une longue cicatrice balafrait le visage rasé. On voit bien que tu n'as plus à poursuivre les courtisanes d'Alexandrie, ni ces montagnards bretons qui fuyaient si vite devant ton épée.

Appius se contenta de sourire sans oser répondre. C'était un des plus anciens parmi les vétérans de la première cohorte, la cohorte

milliaire, que commandait le tribun Caïus Publius, et à qui revenait la garde du préfet et de l'aigle. Les hommes qui la composaient étaient exemptés des travaux du camp et de toutes les corvées : à eux revenaient de droit les missions dangereuses. On n'y admettait que des soldats vieillis sous la cuirasse ou de jeunes citoyens nouvellement engagés, mais que leur culture et leur connaissance des lettres désignaient pour être un exemple à leurs camarades et signalaient pour un rapide avancement.

Après l'emplacement de la cohorte milliaire, sur laquelle régnait Publius, les officiers traversèrent celui des magasins et des réserves du camp : c'était là le domaine de Marcus Aemilius. Ses pavillons s'alignaient, contenant les vivres de réserve, les fourrages, les armes et les vêtements ; l'ordre florissait par le soin des soldats, frumentaires et libraires, chargés de la manutention et de la comptabilité. Les machines de guerre étaient alignées, protégées des intempéries par des bâches immenses. Le vétérinaire pansait des chevaux dont le dos était emporté par la selle, faisait courir ceux qui boitaient, s'inquiétait des bêtes atteintes

de la gourme. Devant une vaste tente, des hommes attendaient, les uns derrière les autres : ils s'efforçaient de tousser et de paraître malades aux yeux des infirmiers, qui les faisaient pénétrer un à un dans le pavillon, où le médecin de leur cohorte passait une visite sévère. Ils avaient honte d'être aperçus par le préfet de la légion et se cachaient afin de n'être pas reconnus.

— L'ordre de ton domaine est superbe, déclara Mucius à Marcus Aemilius. Je t'en félicite. Je souhaite seulement que tu l'obtiennes sans user en écritures trop de tablettes et de rouleaux!

Publius était satisfait. Comme ses deux camarades, il était toujours impressionné par la méthode qui présidait à l'administration de la troupe, par l'alignement de ces tentes innombrables qui abritaient, dans l'enceinte carrée du camp, six mille légionnaires, par les cantonnements, tout autour, des auxiliaires, par la propreté des rues, par le calme et l'animation tout à la fois de cette ruche immense, par toute l'organisation et toute la vie d'une légion. Il y voyait une image synthétique et comme un symbole de l'économie de l'empire et de la grandeur de Rome.

## III

— Je te répète, Mucius, déclara Caïus-Publius, que tu dois te méfier de ces Germains. Nous vivons dans un état d'alertes quotidiennes. D'ordinaire ils se retirent quand vient l'hiver, et tu ne vois apparaître qu'avec le printemps ces bandits turbulents. Cette année, en pleine saison rigoureuse, ils nous harcèlent, et poussent l'audace jusqu'à égorger nos vedettes aux alentours du camp.

— Il faudrait renforcer les garnisons qui occupent les forteresses de la montagne, répondit Quintus Mucius.

En effet, sur la rive droite du Rhin, de Bingium à Coblence, le préfet de la légion avait fait construire des redoutes : des forts

aux murs épais, rudimentaires et carrés, entourés de pieux et de ces fossés profonds dont les terrassiers romains possédaient le secret. Ces tours s'élevaient sur les collines qui, du Taunus aux Sept-Monts, forment les gorges du fleuve. Elles n'étaient gardées que par de faibles garnisons, avec, à leur tête, un centurion; mais elles pouvaient résister à un coup de main des Barbares, et elles commandaient les ravins et les routes qui descendent au Rhin. Ainsi les deux rives étaient-elles tranquilles, et notamment la rive gauche, que parcourait la grande voie romaine. En outre ces garnisons, en contact avec les tribus, surveillaient leurs mouvements et les rapportaient au général. Celui-ci pouvait, au besoin, distraire de sa légion quelque cohorte et la porter là où un danger menaçait. Quant à son camp, il l'avait établi à l'entrée même des gorges, au pied de ces montagnes d'ardoises du Niederwald couronnées de sapins et de chênes, là où s'ouvrent la vallée et la plaine vers les peuplades paisibles qui construisaient la ville de Mayence. La légion protégeait ainsi la tête du pont de Bingium, que les Germains

avaient détruit quelques années auparavant malgré Drusus, et que Mucius avait rétabli. On pouvait de cette façon librement passer d'un bord du Rhin à l'autre, monter ou descendre le fleuve; et l'agriculture et le commerce florissaient déjà, sous la protection de l'aigle, à Bingium, dans la vallée de la Nahe, et sur toute la rive latine du grand fleuve. Des négociants accouraient de Gaule et d'Italie pour faire des échanges avec les Germains de cette rive, devenus pacifiques et sédentaires, et dont les filles, depuis un siècle, avaient mis au monde plus d'un enfant né de quelque légionnaire, et dans les veines de qui coulait du sang romain.

— Renforcer les garnisons ne sera pas suffisant, déclara Publius. J'ai envoyé sur ton ordre des reconnaissances de cavalerie. Elles signalent toutes une agitation chez l'ennemi, des rassemblements de guerriers, des conférences, des voyages de messagers allant de tribu en tribu.

— C'est exact, avoua Mucius. Je vous dirais même que Flavius, qui commande mes cavaliers, a découvert dans la forêt, à une étape

d'ici, une véritable cité de Barbares en armes.

— Il faut aller les chercher chez eux et les anéantir, déclara résolument Publius. Commander, c'est prévoir.

— Mais ce n'est point mon rôle, répondit avec vivacité Quintus. J'ai pour mission de repousser les attaques, non de les prévenir.

— Il y a des conquêtes qui sont imposées par la nécessité, assura Marcus Aemilius en intervenant. Telles furent les conquêtes de César. Elles n'ont pas eu seulement pour résultat de reculer les limites de l'empire, d'offrir à l'activité de nos chevaliers des territoires nouveaux : elles ont fermé la route de Rome aux Barbares. Marius a écrasé les Cimbres; César a achevé son œuvre en portant la guerre jusqu'ici : son agression fut le seul moyen d'arrêter les invasions.

— Mucius, rappelle-toi, dit Publius, et les campagnes de Varus, et celles de Tibère, de Germanicus et de Drusus! Il n'est point de paix possible avec ces Germains. Ils n'ont ni l'amour des arts pacifiques, ni le respect de leurs engagements et de la foi jurée. Ils ne comprennent qu'un argument : la force de nos légions.

— Vous avez raison tous deux, répondit le préfet. C'est même ce qui me tourmente. Que peut une légion, que peuvent même toutes les légions impériales contre un peuple aux tribus innombrables, qui s'étend, par delà la Vistule, vers les confins de l'Asie? Jusqu'ici nous avons vaincu parce qu'elles étaient désunies; si elles s'entendaient, Rome serait perdue. C'est pourquoi je songe à une politique qui nous les concilierait, qui ferait librement de leurs citoyens des citoyens de l'empire, comme les Gaulois. Là seulement est le salut de la patrie.

— Les Gaulois sont des Gaulois! répondit Publius. Dès l'arrivée de César ils étaient mûrs pour la civilisation. Ils sont à nous depuis un siècle à peine et les voilà déjà qui ont adopté nos usages, qui s'engagent dans nos légions, qui parlent notre langue et cultivent nos lettres. Ils sont vraiment latins. Mais les Germains sont des barbares. Je te dis que les Germains sont des Germains, et c'est tout dire!

Les officiers étaient sortis du camp. La matinée était magnifique. Ils marchèrent silencieusement, suivant le cours de leurs pensées, le long de cette vallée qui s'encaissait à mesure

qu'ils avançaient. Un vent du midi soufflait, qui faisait chanter les sapins. Le fleuve bouillonnait à leur gauche, se heurtant contre les îlots, impétueux, tantôt vert et tantôt blanc d'écume. Les montagnes d'ardoise tombaient à pic sur le Rhin, comme des falaises; leurs reflets argentés et bleus miroitaient dans l'eau. Dans leurs pentes s'ouvraient des ravins abrupts, plantés de chênes dépouillés par l'hiver, et dont les branches ne supportaient qu'une couronne de brumes que n'arrivait point à dissiper le soleil.

Tous trois traversèrent le pont que gardait un poste de fantassins et escaladèrent, sur l'autre rive, la colline qui domine Bingium. Le contraste était saisissant. A droite, c'était la Germanie, ses nues, son âpre paysage, sa futaie, son ciel bas. A gauche, c'était un ciel doux et vert qui se prolongeait vers les coteaux de la Moselle et la terre des Gaules, comme un ciel latin; c'était une bourgade paisible avec des villas et non des huttes, qui se pressaient le long du Rhin violent et de la Nahe paresseuse et blonde. Au lieu du schiste noir des monts du Niederwald et du Johannisberg c'étaient de vertes collines où broutaient des troupeaux;

des paysans y taillaient des ceps de vigne, dont certains colons leur avaient appris la culture; des vanniers allaient, au bord de l'eau, cueillir les pousses des oseraies; la fumée montait des toits; des femmes, dont les tresses blondes brillaient à la lumière, lavaient leur linge dans la Nahe et l'étendaient sur les berges; des filles aux yeux bleus attendaient les garçons, qui se rendaient au travail, et se promenaient avec eux, le long des rives, sous les tilleuls; les pêcheurs de saumons raccommodaient leurs filets; et sur le fleuve on voyait descendre vers Coblence ou remonter vers Bingium de lourdes barques pontées, surmontées de la voile latine.

— Ces populations sont pourtant pacifiques! murmura Mucius.

— Sans doute, répondit le préfet du camp; mais tu sais bien qu'elles sont encore plus gauloises que germaines, et aussi romaines que gauloises : et, du reste, pour t'en convaincre considère leur pays. Songe d'autre part à la véritable Germanie, celle des Saxons, des Vandales et des Suèves : et regarde-la, sur la rive droite de ce fleuve, lequel délimite, par une sorte de miracle, leur ciel et leur climat.

Mucius ne répondit pas. Il voyait en effet les courbes rudes du Taunus, les donjons romains, qui les flanquaient, entourés de sapins et de bouleaux sans feuillages, les rochers de basalte, les nuages où se perdait le vol de corbeaux et d'oiseaux de proie. Le préfet s'était assis sur un tronc d'arbre, en plein soleil; ses compagnons l'avaient imité; il restait silencieux; il songeait.

— A quoi réfléchis-tu? lui demanda après un long espace de temps Marcus Aemilius. Fais-nous part de tes pensées.

Comme Mucius ne parlait pas, le tribun Publius intervint :

— Je t'ai vu ce matin, en pénétrant dans ta tente, qui lisais des tablettes. Tu te trouvais plongé dans le même rêve qu'en ce moment. Que portaient ces tablettes, ami? As-tu des ordres du légat?

— Non, répondit lentement le préfet de la légion. Ces tablettes venaient de Rome; c'est l'œuvre d'un ami, qui me les envoie.

— Est-ce l'ouvrage d'un poète? interrogea vivement Marcus, curieux avant tout des choses de l'esprit, et qui se réjouissait déjà à l'idée de lire des vers nouveaux.

Les souvenirs de la Ville les hantaient tous; et, pendant que coulait le temps de leur long exil, ce n'était qu'elle au fond, elle et son éternité, qui alimentaient les conversations. Un livre récent, l'annonce d'un scandale au Palatin ou dans une maison des Carènes étaient pour eux un événement qui fournissait matière à des entretiens animés et nombreux.

— C'est le traité d'un philosophe, comme un dialogue de Platon ou un entretien de Xénophon, répondit Mucius. Ou plutôt c'est le récit de la vie et des enseignements de ce Jésus-Christ, dont vous avez entendu parler.

Mucius possédait depuis longtemps une histoire de la vie du Maître qu'avait rédigée l'apôtre Matthieu. Employé à percevoir les impôts dans la ville de Capharnaüm, sur la route de Ptolémaïs à Damas, Matthieu avait un jour suivi Jésus, et ne l'avait plus quitté. Comme il avait l'habitude de tenir la plume, tandis que les autres disciples n'étaient que des gens du peuple ou des pêcheurs du lac de Tibériade, le publicain avait rédigé ses souvenirs sur le fils Dieu. Ces souvenirs circulaient parmi les chrétiens, qui se les pas-

saient en les lisant pieusement. Ce n'était point de ceux-là qu'il s'agissait aujourd'hui : c'était d'un récit nouveau, plus complet, plus troublant et tout parfumé par les miracles et par la parole divine.

— Il vient d'être composé, expliqua Mucius, par un de mes amis originaire de la Lucanie, surnommé, par abréviation, Lucas, un médecin ami de la science et de la philosophie, Italien connaissant les lettres grecques et latines.

Ce Luc en effet, qui était un compagnon de l'apôtre Paul, avait suivi ce dernier dans ses voyages et jusqu'à Rome. Mucius l'avait connu, vingt années auparavant, en même temps que Paul, à Jérusalem. Car Luc y attendait que l'apôtre, emprisonné par le gouverneur Félix, sortît de son cachot de Césarée. Tous deux s'étaient liés d'amitié, n'avaient cessé de correspondre : et Luc expédiait à Mucius sa relation de l'existence et des enseignements de Jésus, qu'il appelait un évangile.

Ainsi, l'émotion qui s'emparait du préfet chaque année à la fin du mois de décembre, devenait-elle plus profonde encore, par suite de la réception de cet opuscule. Une voix inté-

rieure lui disait que l'heure de l'action sonnait. En même temps les soucis militaires le tourmentaient, la crainte d'une attaque des Barbares, et une inquiétude sur les destins de l'empire. Comme tout serait plus simple si les Germains connaissaient la bonne nouvelle du salut, si le monde entier, acceptant pour seul roi le Roi des rois, vivait dans la concorde et l'amour prêchés par le Christ!

« Eh quoi! songea Mucius, le moment ne serait-il pas venu pour moi de confesser ma foi, de la proclamer devant ma légion païenne, et d'aller l'annoncer aux Barbares? Les uns et les autres peut-être m'entendront; c'est un miracle qui n'est point impossible, si Dieu le permet. Et nos soldats et les Germains réconciliés, communiant dans la même espérance, ma religion révélée et les menaces des ennemis pour toujours écartées, je pourrai retrouver la paix de ma conscience, ou du moins mourir en martyr! »

C'est ainsi que Quintus Mucius Scaurus, préfet de la troisième légion, fidèle soldat de Rome mais soldat du Christ, esprit philosophique mais pénétré de foi, sentait se préciser

son devoir à la veille de cette fête de Noël de l'an 80.

Mucius était trop prudent pour exposer ses projets, vagues encore du reste, à ses lieutenants. Il se contenta de leur parler de Luc et des chrétiens.

— Je soupçonnais, très excellent Quintus, lui déclara le tribun, que tu te montrais favorable à cette secte : on me l'avait dit. Je n'aurais jamais cru, pourtant, que tu pratiquasses réellement un culte dont la luxure est le fondement!

— Tu parles de choses que tu ne connais pas, répondit en riant le préfet, qui prenait un ton plaisant afin de pousser Publius aux confidences : il s'agirait, par la suite, de le convaincre.

— Je les connais parfaitement, déclara Publius avec assurance.

D'ailleurs, il était de ceux qui connaissent toutes choses. Il avait déposé sur le sol son casque doré et son épée; et, comme le soleil donnait, il épongeait son crâne chauve et rouge. Il poursuivit :

— Ce qui est sacré pour nous est infâme

pour les chrétiens. La licence de leurs mœurs est effrénée, et ils ont des rites abominables.

— J'espère, Caïus, interrompit Marcus Aemilius, que, pour les accuser ainsi, tu possèdes les mœurs d'une Vestale, et que ce sont des légendes, toutes ces histoires qui ont circulé sur tes débauches dans les tavernes de Suburre et dans les bouges des villes qu'a occupées tour à tour ta cohorte.

Publius, dont le torse puissant, les lèvres épaisses et le cou lourd n'évoquaient nullement l'idée de la chasteté, continua sans répondre directement à cette question :

— Ils se réunissent, hommes, femmes, enfants, frères et sœurs, pour des agapes nocturnes. Quand la chaleur du vin et des viandes a fait son effet, ils jettent en pâture quelque aliment à un chien, lequel, attaché au chandelier, renverse le flambeau pour atteindre la proie qu'on lui lance, et provoque ainsi l'obscurité. L'adultère et l'inceste sont les moindres crimes qui s'accomplissent alors... Cela n'étonne point de la part de gens qui adorent la tête d'un âne — la chose m'a été racontée par un prêtre juif, à Jérusalem — parce que c'est cet

animal qui fit découvrir à un de leurs prophètes une source, alors que les Israélites mouraient de soif dans le désert. Et c'est bien là la religion qui convient à une secte qui prie un homme crucifié pour ses crimes, après l'instruction d'un procès régulier!

— En voilà assez, Publius, déclara tranquillement le préfet. Seul un esprit assez sot pour écouter de tels contes peut y croire et les rapporter. Je te croyais plus méfiant et plus lettré.

— C'est bien à toi de prononcer ces derniers mots, s'écria Publius. Les chrétiens sont justement la lie de la population, esclaves et prostituées, va-nu-pieds imbéciles et femmes crédules! C'est parce que je suis cultivé que je méprise cette plèbe, et aussi parce que je suis sceptique et méfiant, ainsi qu'il convient à un Romain, tout en étant dévot et superstitieux, comme c'est le devoir d'un soldat.

Marcus Aemilius était, lui aussi, méfiant et sceptique. Mais son scepticisme d'épicurien, disciple d'Horace et de Lucrèce, ne se tempérait d'aucune dévotion. Il releva les paroles du tribun :

— Pourquoi prétends-tu, cher Caïus, que la piété et la superstition conviennent à un soldat?

— Rappelle-toi, Marcus, répondit aussitôt le tribun, entre mille exemples celui du consul Claudius, qui nous fit battre à Drepanum par les Carthaginois, pour avoir engagé le combat quoique les augures fussent défavorables!

— Notre défaite a coïncidé avec l'impiété de Claudius, répondit Marcus; elle n'en a pas été la conséquence. Moi-même, tout à l'heure, ai souri, comme notre cher Quintus, lorsqu'en sortant du camp j'ai aperçu les victimaires qui préparaient les poulets et les couteaux du sacrifice.

— Tu as tort, Marcus! assura le tribun.

Il s'était mis à crier et s'agitait, dans le feu de la discussion, tant il la considérait comme importante. Il continua :

— Il y a des superstitions qu'il faut respecter. Ce sont celles qui font partie de la religion nationale. J'ai lu dans la *Nature des dieux* de Cicéron que le pontife Aurelius Cotta avait pour coutume d'affirmer : « Un bon citoyen

accepte la religion des anciens et la pratique, parce qu'elle est le fondement de la Cité. » Voilà toute ma doctrine.

Mucius laissait parler les deux Romains, se demandant par quel miracle le christianisme finirait par les concilier.

— Je me méfie, répondit Marcus, des prêtres et des dieux. C'est leur fourberie et leur imposture, Lucrèce me l'a enseigné, qui font l'ignorance de l'homme et sa misère... Si je suis hostile au culte des chrétiens c'est qu'il apporte de nouvelles superstitions : les dieux me gardent de cette folie qui consisterait à ajouter celles-là à toutes nos anciennes !

— Moi, je combats les chrétiens, affirma Publius, parce qu'ils sont impies, partisans de leur seul dieu, et destructeurs d'une religion salutaire, qui est une partie de la grandeur de Rome !

Le tribun était presque beau en prononçant cette phrase, tant sa sincérité était profonde, tant il manifestait de passion pour sa patrie, tant il unissait à son culte cette patrie. Et Quintus Mucius eut la vision des obstacles qui l'attendaient, des luttes qu'aurait à subir le

christianisme avant de l'emporter, de la puissance d'une religion qui était une des formes du patriotisme.

Caïus Publius ajouta :

— Les Romains ont adopté tous les dieux, afin de ne point se tromper. Seuls, les chrétiens n'ont pas voulu nous donner le leur. Quand les Germains seront soumis, nous élèverons des temples à leur Tuiston. C'est ainsi que nous sommes devenus les maîtres du monde. Voilà pourquoi j'accepte les rites et les superstitions d'une religion qui a donné à l'empire tant de puissance et tant de gloire.

Ainsi parla le tribun Caïus Publius, Romain sceptique mais dévot. Le préfet du camp Marcus Aemilius, épicurien tout à la fois et adepte des philosophies de Pyrrhon et de l'Académie, répliqua non sans sourire :

— Tu as peut-être raison. Toutes les choses de ce monde sont incertaines. Nous pouvons avoir des opinions; mais quelle prétention que de vouloir posséder une connaissance réelle...

— Il y a des connaissances, et il existe une vérité! affirma solennellement le gros Publius,

en posant avec autorité sur sa tête son casque orné de l'aigle, qui étincela au soleil.

— Qu'est-ce que la vérité? demanda doucement Marcus.

Publius se tut brusquement, la bouche ouverte. Il ne savait que répondre.

— Un propréteur romain a déjà posé cette question avant toi, fit Mucius en intervenant. Il s'appelait Pontius Pilatus et il était procurateur de Judée. Je te raconterai cette histoire plus longuement.

— Mais à qui, cher Quintus, demanda le préfet du camp, ce Pontius Pilatus posa-t-il cette question?

— C'est au Christ, qu'il interrogeait dans son prétoire, répondit Mucius. Le Christ avait ceci de commun avec notre Publius qu'il croyait, lui aussi, à une vérité transcendante, pour le témoignage de laquelle il s'apprêtait à mourir.

Caïus, fatigué par la discussion et ne saisissant pas le ton d'idéalisme que prenait le débat, s'était tu.

— Publius, poursuivit le préfet de la légion, a obligeamment concédé que cette religion

n'était qu'à l'usage de barbares. En réalité ce fut celle de Platon, d'Aristote et de Sénèque, de tous ceux précisément dont il admire la science et l'esprit.

— Ta religion, affirma avec entêtement le tribun, est tout au plus bonne pour des Germains. Va la leur annoncer!

Mucius se tut, car il voyait dans cette boutade comme un message secret du Christ. Son lieutenant lui donnait involontairement le conseil que dans son cœur il demandait. Pourtant, il insista :

— Je vous dis que les philosophes ont été, sans le savoir, des chrétiens. Voici qu'approche l'anniversaire de la naissance de Jésus, de cette naissance qu'annonçait le tendre Virgile dans son églogue à Pollion.

Marcus Aemilius se mit à citer les *Bucoliques :*

« Sois favorable, chaste Lucine, à l'enfant nouveau-né. Il va mettre fin aux siècles de fer et faire surgir pour l'univers les âges d'or : voici le règne d'Apollon!... »

Le préfet du camp ajouta :

— C'est la rêverie d'un poète! Tu ne peux

pourtant pas compter Épicure parmi les partisans de tes maximes... Crois-moi, laissons dormir ces grands problèmes : d'autres cerveaux que nous n'en ont pas trouvé la solution.

— Jésus-Christ, dit simplement Mucius, les a résolus.

— Eh bien! déclara Publius, que la conversation irritait davantage à mesure qu'il la comprenait moins, va donc, te dis-je, apporter ces explications aux Barbares, mais ne fais point de propagande parmi nous. Tu t'exposes pour tout profit, ô général! à être brûlé vif ou cloué en croix.

Ce n'était point certes la perspective de ces supplices qui était de nature à calmer la fièvre de Mucius.

— T'est-il pénible, demanda-t-il à Publius sur un ton grave, de t'exposer aux coups des Germains?

Publius répondit :

— Ce sont les ennemis de Rome et, par conséquent, du genre humain.

Il ajouta avec assurance, sans mysticisme, avec la certitude d'un vieux soldat blanchi par vingt campagnes :

— Il est facile de mourir pour sa patrie !

Mucius, qu'illuminait la foi des témoins de l'Évangile, répondit sur un ton d'extase :

— Ne comprends-tu pas alors que je consente à mourir pour ma patrie céleste? Mon pays n'est point de ce monde.

— Tu parles de patrie céleste, affirma le tribun qui commençait à éprouver plus d'étonnement et d'inquiétude que de colère, et tu m'as déclaré toi-même qu'il n'y a pas de patrie quand on est mort. Tu insultes les dieux et te contredis.

Mucius semblait avoir adopté une résolution importante. Il s'était levé; et Publius était étonné du tour qu'avait pris cet entretien familier, et Marcus s'amusait à considérer en amateur les deux adversaires.

— J'irai donc, déclara sourdement Mucius, annoncer la naissance du Christ aux Germains !

Publius s'arrêta, interdit. Le sang avait afflué à son visage mafflu. Il en croyait à peine ses oreilles. C'était son chef, c'était le commandant de la troisième légion, la Tutélaire, c'était le soldat vainqueur des Bretons

et des Juifs, c'était son compagnon de vingt années de guerres, qui avait prononcé un pareil blasphème! Il se contenta de dire, en consultant du regard son camarade Marcus :

— Eh quoi, préfet! tu trahirais le nom romain?

Et il y avait dans la voix du vieux soldat non pas des reproches ni de l'indignation, mais de l'angoisse.

Mucius ne répondit point. Il fit quelques pas sur la colline, qui dominait le Rhin; alors, appelant auprès de lui Publius, il lui montra simplement l'anneau d'or, insigne de son grade. Puis, étendant le bras vers le camp dont on distinguait, dans la vallée, tous les détails :

— D'ici tu peux apercevoir, Caïus, dominant mon pavillon, l'aigle de ma légion! Tu en as la garde, comme chef de la première cohorte. Mais c'est ma troupe qu'elle représente; elle m'appartient; et c'est à moi qu'il revient de la mener vers la victoire... Je choisirai donc les moyens qui me paraîtront propices. Tranquillise-toi, tribun : mon souci est de trouver le meilleur chemin où la conduire, ses larges ailes éployées!

Et le général romain se mit à descendre la pente, suivi de ses lieutenants. Une fois de plus il s'était senti pénétré par la grandeur de Rome : sous ses yeux s'étalait son camp imprenable, avec la foule des vétérans et les cantonnements des auxiliaires. Il portait son regard sur le fleuve, dont une rive était déjà latine et que couronnait, sur l'autre bord, le système de ses donjons. Il songeait aux innombrables légions disséminées comme la sienne tout le long des frontières de l'univers civilisé, et, derrière leur rempart, à la paix féconde imposée par le Sénat et par le Peuple. Il revoyait la cité aux sept collines, le Tibre, son ciel à l'azur immuable, son forum, ses arcs de triomphe et ses basiliques, ses artistes héritiers d'Athènes et ses négociants héritiers de Carthage, toute la majesté de la Ville éternelle.

Mais il sentait aussi la force de la semence jetée un jour dans quelques cœurs au bord du lac de Tibériade, force irrésistible quoique impalpable, ayant ses fondements non pas sur le monde entier mais dans une pauvre conscience humaine, et portant en elle toute l'invincible puissance de l'idée.

## IV

Cette nuit-là Quintus Mucius ne dormit point.

Il repassa d'abord dans son cœur la scène de la journée. Tantôt ses dernières paroles à ses compagnons, en revenant de la promenade, lui semblaient résumer la situation et lui dicter sa conduite :

« Les Barbares sont attirés par nos ciels et nos paysages, comme le papillon par la lumière de la lampe. Nos ancêtres les ont rejetés au delà du Rhin, et c'est notre mission de les y maintenir. Mais nous nous userons à lutter contre ces peuplades dont les familles ont douze fils, et pour qui la guerre est non seulement un commerce, mais même l'état

d'existence normal : la Germanie est un gouffre où s'engloutiront toutes nos armées. L'empire n'aura de sécurité et le monde d'équilibre que lorsqu'on aura transformé les Germains. Il s'agit de leur apporter et la civilisation latine et le culte du nouveau dieu d'amour. »

Tantôt au contraire les paroles du tribun lui revenaient à l'esprit comme un avertissement :

« Tu aurais raison s'il s'agissait d'un autre peuple. Tu pacifierais ainsi non seulement des Gaulois, mais ces Numides du désert ou ces Parthes, voisins de l'Indus, que je connais pour les avoir combattus. Mais tu n'obtiendras aucun résultat avec les Germains; car ils sont naturellement turbulents et sanguinaires, entêtés et tenaces dans leurs haines, pillards et menteurs, ivrognes et grossiers, et, plus que les Carthaginois eux-mêmes, célèbres pour leur mauvaise foi, contempteurs des traités qu'ils ont signés et de toutes les lois naturelles des hommes et des dieux. »

Tout le camp dormait. On n'entendait, de loin en loin, que les cris des sentinelles qui se répondaient, l'appel des buccins qui

annonçaient les veilles, les pas d'un centurion accomplissant quelque ronde, le roulement majestueux et continu du fleuve.

Mucius se promenait dans sa tente ornée d'armures et de trophées; ses sandales foulaient le sol recouvert des peaux de bêtes tuées par les légionnaires dans les forêts voisines, ours bruns et sangliers. L'huile baissait dans un chandelier à sept branches, qu'il avait pris pendant le pillage du temple de Jérusalem : on était à la sixième heure de la nuit. La faible lueur du flambeau éclairait l'évangile de Luc que le préfet avait encore relu : il était ouvert aux premières pages des tablettes d'ivoire, celles qui narraient la naissance du Sauveur. Luc lui avait déjà donné de vive voix tous ces détails; Mucius venait de les relire et se les répétait.

« Il y avait dans la même contrée des bergers qui vivaient aux champs et gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit. Un ange du Seigneur se présenta à eux, la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte. Alors l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je

vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. »

Mucius enjamba son ordonnance qui dormait, fidèlement couché en travers de la porte du pavillon. Une paix immense montait de la terre. La lune, en ces derniers jours du mois, ne s'était point encore levée, de sorte que le ciel fourmillait d'astres. Leur lumière scintillait, semblait vivre et respirer et battre régulièrement comme un cœur humain. Le préfet, sur le tertre de gazon où se dressaient son tribunal et l'autel des faux dieux, regardait la nuit.

A l'Orient, très bas sur l'horizon, une étoile lui parut briller d'une clarté particulière.

Voilà quatre-vingts ans, par une nuit pareille, une étoile s'était révélée de la même façon aux Mages et les avait conduits, solennels et royaux, l'âme pleine de piété et les coffres remplis de présents, jusqu'à l'étable de Bethléhem : c'est cette même étoile, Mucius le savait bien, qu'il distinguait parmi les autres étoiles.

Or, soudain, il se sentit tout étonné, et l'âme bouleversée. Car c'était la seconde fois de son existence qu'il remarquait ainsi cette étoile, qu'elle resplendissait pour lui!

Ah! oui, il l'avait vue déjà dans sa jeunesse, il y avait une vingtaine d'années, lorsqu'il était centurion en Judée. A Béthanie cantonnait le manipule qu'il commandait. Lazare, que Jésus avait ressuscité des morts, constant témoin de la divinité du Maître, y était chef de la communauté chrétienne; ses deux sœurs, belles jadis au temps du Christ, étaient deux vieilles femmes aux cheveux blancs, pieuses toutes deux, l'une indulgente, Marie, et l'autre dure dans sa foi ombrageuse. Elles avaient recueilli à leur foyer une fille qui, après avoir fait à Jérusalem, dans les maisons publiques, les délices des fonctionnaires romains, s'était brusquement convertie. Elle se nommait Suzanne, et l'on expliqua au centurion que ce mot signifiait en hébreu à la fois le lys et la rose. Suzanne avait été la rose : elle fut le lys. Le Romain l'aima : elle lui rendit son amour. Mais elle ne voulut point se donner à lui; et même, par pénitence de sa vie passée, elle ne

consentit pas à l'épouser; mais elle l'amena au Christ.

Quand Mucius revint en Judée, Suzanne, comme Marthe et comme Marie, était entrée dans la paix du Sauveur. C'était son seul souvenir d'amour, et, depuis lors, ce rude soldat avait vécu avec cette mémoire, chaste, juste, pieux.

Il se rappelait... Un soir, l'ombre commençait à descendre sur Béthanie : les derniers feux du jour illuminaient les terrasses du temple de Jérusalem, mais le Cédron, les rives de la mer Morte et du Jourdain se noyaient dans la brume. Il avait supplié Suzanne de consentir à leur mariage, et celle-ci lui avait dit : « Je te répondrai à Bethléhem. » Ils s'y rendirent donc. La nuit montait. Les pasteurs rentraient les chèvres et les brebis dans les bergeries, et les animaux s'attardaient, le long des chemins, à brouter une herbe maigre, ou, sautant les petits murs, à cueillir aux vignes rampantes les dernières feuilles. Ils marchaient par les collines pierreuses et les broussailles. Pas un arbre; la solitude était complète; on se serait cru au désert. Toutes les

choses avaient une couleur terne et violette. Par endroits, autour d'une citerne où commençaient à chanter des grenouilles, le sol était tapissé d'anémones et d'asphodèles; il y avait un bouquet d'oliviers et de figuiers. On ne voyait plus, à mesure que l'on avançait, Jérusalem ni les collines de Béthanie, mais les montagnes de Moab, au delà de la mer Morte, conservaient les suprêmes rayons du jour et profilaient, sur l'Orient obscur, le dessin de leur ligne pure.

Mucius et Suzanne cheminèrent une partie de la nuit. Ils arrivèrent enfin à Bethléhem. Ils s'arrêtèrent dans un enclos parfumé de menthes et s'assirent au pied d'un cèdre dont les branches servaient d'abri à tout un peuple de colombes. La jeune femme avait conduit le centurion jusqu'en ce verger, parce qu'il faisait partie de l'hôtellerie où était né Jésus : la communauté chrétienne l'avait acheté, et il était un lieu de pèlerinage. Là elle expliqua longuement, doucement, au Romain pourquoi, vouée au Sauveur, elle ne pouvait pas devenir son épouse. Elle trouvait des mots si doux qu'ils pansaient les blessures à mesure qu'ils

les ouvraient. Elle lui donna son front à baiser. Et, comme il se montra humble et soumis, elle lui révéla tout ce qu'elle savait de Jésus : cette même nuit marquait le soixantième anniversaire de sa naissance en ce même lieu.

C'est alors que les deux amants découvrirent au ciel une étoile plus brillante : ils reconnurent en leur cœur que c'était l'étoile des rois Mages et que le Seigneur la faisait lever pour eux, comme un signe qu'il acceptait le sacrifice de leur amour, et comme une consolation.

Mucius pleura ; mais ses larmes n'étaient point amères. Ils rentrèrent tous deux en se tenant par la main. Et l'astre, qui s'était éteint au ciel, le miracle accompli, étincelait en leur âme...

C'est cette même étoile que le préfet Mucius venait de reconnaître au fond du firmament germain.

## V

Depuis des mois, de toutes les parties de la Germanie déferlaient des peuplades vers le Taunus. Elles s'établissaient dans les ravins protégés des souffles du nord, ou en pleine forêt sur les bords de quelque marais, de quelque clairière. C'étaient les Cattes, habitants du pays, les plus durs et les plus belliqueux des Germains, et les Tenctères, dont les cavaliers célèbres dévalaient les falaises du Rhin et traversaient parfois le fleuve à la nage. C'étaient aussi des Frisons voisins de l'Océan, des Suèves, qui retroussent leurs cheveux et les attachent au sommet de leur tête par un nœud, des Marcomans farouches, qui noircissent leur peau et leur bouclier avec de la fumée et ne

combattent que par les nuits obscures, des Chérusques habiles à dresser les embûches et à vaincre par la ruse et la trahison, des Vandales chez qui les guerriers les plus honorés sont ceux qui ont exercé le plus de rapines, de brigandages et de crimes.

Les uns étaient venus sur des chars, traînant avec eux leur femme, leurs enfants et leurs vieillards; les autres, sous les ordres d'un chef, arrivaient seuls, avec leurs chevaux et leurs armes, formant une armée terrible. Ils obéissaient à l'appel de Dietrich, roi des Cattes.

Dietrich connaissait les Romains. Quand le chef des Bataves Civilis, allié aux Gaulois et aux Germains établis vers l'embouchure du Rhin, s'était soulevé à la mort de Néron, Dietrich avait combattu sous ses ordres avec quelques compagnons d'armes contre les légionnaires latins. Civilis avait été vaincu. Les Bataves se trouvaient désormais soumis au proconsul, à qui ils payaient un tribut et fournissaient des contingents de cavaliers. Le chef avait dû accepter l'alliance romaine : il portait la toge et demeurait dans une villa.

Pendant les négociations qui préludèrent à cet accord, Civilis avait cédé des otages, et Dietrich parmi leur nombre. Il était jeune, brave et rusé; il plut aux officiers romains, qui l'appelaient Théodoric. Il feignait une amitié profonde pour eux et une admiration sans bornes pour leur armée, leur organisation, leur langue et la puissance de l'Empire. En réalité, il s'instruisait des raisons de leur force et surtout de leur faiblesse, et il haïssait ces hommes, dont la civilisation lui semblait mystérieuse, d'une haine jalouse de Barbare. Patient, il attendait l'heure de la revanche.

L'entente établie entre le proconsul Cérialis et le roi Civilis, on le relâcha. Il rentra dans son pays des Tenctères et des Cattes, ces collines et ces montagnes qui dominent le Rhin de Mayence à Cologne, cités que construisait alors l'ennemi. Il paraissait l'allié des légions impériales; il en connaissait les préfets et les tribuns; il leur envoyait le produit de ses chasses et venait parfois les visiter : il s'était lié avec Quintus Mucius Scaurus. En réalité, il ne jouait cette comédie que pour connaître les effectifs romains entretenus sur les fron-

tières, pour visiter lui-même les routes et les camps, vérifier les rapports de ses espions innombrables qui, sous prétexte de négoce, parcouraient les contrées soumises à l'empereur. Il endormait ainsi ses adversaires dans une sécurité trompeuse ; mais il escomptait l'heure du soulèvement et la préparait. Il la préparait depuis dix ans.

Les Cattes et les Tenctères occupent toute cette région qui, du fleuve, s'enfonce vers l'Orient, recouverte par la forêt sémane et la forêt hercynienne, et s'étend, par delà les montagnes de la Thuringe, jusqu'à l'Elbe : âpre région qui n'est qu'une impénétrable futaie, humide en été, glacée en hiver; où souffle un vent qui déracine les chênes et chasse des nuages si bas qu'ils s'accrochent au faîte des sapins ; où se succèdent des collines sauvages, avec des taillis et des fourrés présentant à l'avance des Romains une barrière infranchissable. Point de maisons construites avec la pierre, l'ardoise ou les tuiles; mais, de loin en loin, au hasard d'une source ou d'une rivière, un village : des demeures éparses de bois et de chaume, sans nul ornement, parfois un simple

souterrain où vit, comme en un terrier, toute une famille. C'est là qu'on cache le grain, le butin pris à la guerre, et où l'on se réfugie à l'approche des pillards d'un village voisin, qui passent, sans la découvrir, devant l'entrée de la tanière. Dans les clairières et sur les pentes battues par la tempête, où ne poussent que des herbages, paissent des troupeaux de bœufs petits et sans cornes et surtout des porcs à demi sauvages.

C'est la seule richesse des Germains. C'est aussi la seule qu'ils désirent, car leur plus grand plaisir est celui de manger. Vienne une guerre où le conquérant s'empare du bétail, la tribu pillée ne tarde pas à se rendre ; car le Germain observe avant toute chose le culte de son ventre, et il ne sait endurer ni la faim, ni la soif. C'est, du reste, la quantité qui lui plaît plus que la délicatesse des mets : des viandes rôties sans apprêt et sans sauces, des fruits sauvages et du lait caillé. Il est goinfre, et même les rois et les gens illustres engloutissent grossièrement leurs repas. Boire est une vertu à ses yeux, et les fils des grandes familles doivent se distinguer des autres par le

nombre de coupes qu'ils sont susceptibles d'absorber dans la même soirée. Leur boisson est un breuvage fait d'orge et de houblon. Ceux qui connaissent le vin qu'ils vont chercher en Gaule se livrent, quand ils le peuvent, à une ivresse si profonde qu'elle confine parfois à la mort; si bien que le salut de l'empire serait assuré le jour où ses vignes produiraient assez de cuves pour tuer cette nation en favorisant son vice. Le plaisir du Grec est de discuter de philosophie, celui du Gaulois de s'adapter à la civilisation méditerranéenne, celui du Syrien d'avoir un trafic florissant, celui du Romain de gouverner le monde : la suprême satisfaction du Germain distingué est de rouler ivre-mort et malade d'indigestion sous la table où il a pris son repas.

Le roi des Cattes touchait alors à sa trente-deuxième année. Depuis dix ans, il semait dans l'ombre; l'heure approchait de la moisson : il était décidé à la révolte générale. Il se disait qu'à son âge était mort Alexandre, maître du monde ancien. Son orgueil lui faisait placer en lui-même et dans ses Germains une confiance illimitée, et je ne sais quel défaut de son esprit

lui avait permis de deviner les faiblesses de l'empire romain sans lui en laisser percevoir la grandeur : de telles erreurs ne sont pas rares chez un Germain. Il avait en outre la certitude que les dieux, Odin, Teutch et Mann (que les Romains dénommaient Tuiston et Mannus) avaient élu son peuple comme le plus courageux, le plus pieux et le plus pur, pour les représenter sur la terre, détruire les temples et les basiliques des dieux moins forts des autres peuples, arracher le monde aux délices du génie latin, lui imposer, pour son bonheur, la puissance redoutable des nations germaniques.

Par sa naissance Dietrich devait naturellement commander aux Cattes et aux Tenctères : son courage, sa cruauté, son amour de la guerre et ses ambitions lui assurèrent le dévoûment de ses sujets; il n'est pas de peuple, du reste, qui soit plus docile, qui obéisse plus facilement, et subisse plus humblement les coups. La discipline qu'il avait établie parmi les guerriers de sa nation, quelques campagnes heureuses et sanglantes contre les tribus voisines, Sicambres et Chérusques, le nombre des compagnons qui formaient autour de lui

une cour, à la mode romaine, en temps de paix, et un rempart en temps de guerre, sa captivité même, après la rébellion de Civilis, chez l'ennemi, tout cela assura la renommée de Dietrich parmi les plus lointains Barbares. Ceux-ci lui envoyèrent des présents, des ambassades; sur un mot de lui une innombrable armée venait se concentrer dans son pays.

Chez ces peuples l'état de paix n'est qu'une situation précaire, et la guerre paraît l'état naturel et normal : il faut des guerres aux princes pour que leur autorité demeure sans limites, et pour que le pillage entretienne leur table et augmente leur trésor; il faut des guerres à la foule, qui les considère comme la seule industrie à sa portée, qui préfère tenir une épée qu'un soc de charrue, aime mieux arroser le sol de sang que de sueur, et trouve sa volupté, non dans les choses de l'esprit ou les plaisirs délicats de l'amour, mais dans l'ivresse des banquets de soldats, dans le bruit des armes et l'odeur des camps, dans les villes incendiées, dans les colonnes de fumée montant des monuments, dans le nombre des cada-

vres jonchant la plaine, dans le lourd sommeil voisin de la mort qui suit un jour de bataille, de viol et d'enivrement.

Le préfet du camp de la troisième légion, Marcus Aemilius, était lié d'une amitié particulière avec Publius Cornelius Tacitus, orateur célèbre à Rome, questeur en passe d'obtenir la puissance tribunitienne, qui recueillait des documents en vue de composer plusieurs discours et d'écrire l'histoire des Romains. Ce Tacite était vraiment un homme de génie, qui ne voyait point les faits sous le jour naïf dont les avait éclairés Tite-Live; il connaissait la politique et le cœur humain, peintre puissant et philosophe, patriote inquiet mais clairvoyant, cherchant dans le passé des enseignements pour l'avenir et le secret de la grandeur romaine. Il avait épousé depuis deux ans la fille d'Agricola, qui commandait les légions en Bretagne. Cela lui permettait d'être au courant des mœurs des Bretons; il tenait aussi à connaître les coutumes et le caractère des Germains : les uns et les autres l'inquiétaient, car il voyait dans leur développement une menace contre la Ville. « Puissent ces nations, avait-il

écrit à Marcus Aemilius, ah! puissent ces nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer dans leurs haines des unes contre les autres, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi! »

Le préfet du camp avait donc envoyé à Tacite la relation de toutes les choses qui lui paraissaient dignes d'être notées sur les Germains en général, et en particulier sur les Cattes et les Tenctères, avec lesquels il se trouvait en contact : aussi bien, ces dernières peuplades étaient-elles les plus dangereuses et les plus intéressantes; et la légion de Marcus, cantonnée au coude du Rhin, pierre angulaire du rempart humain opposé aux hordes barbares, devrait-elle, au jour de la tempête, en supporter le premier choc.

« Les Cattes, avait-il écrit à son ami, ont plus que d'autres le corps robuste et le visage féroce. C'est du reste une race pure et sans mélange que la race germanique, qui ignore les mariages avec les étrangers; de là cet air de famille que possèdent tous les hommes, de nos frontières aux frontières sarmates, grands

hommes blonds et roux, au poil rude, aux yeux bleu d'acier, aux traits lourds et brutaux dans un visage écrasé, préférant au travail la boisson et le jeu, féroces et stupides dans leurs entêtements. Les Cattes cependant possèdent une finesse qui étonne chez les Germains. Ils sont disciplinés, obéissent à leur général, savent profiter des hasards de la guerre et se retrancher; leur infanterie a ceci de terrible qu'elle a appris, grâce à leur roi Théodoric, qu'une bataille se gagne moins par les armes des fantassins que par les outils qu'ils portent. Leurs voisins les Tenctères, instruits par le même chef, ont au contraire une cavalerie incomparable; monter à cheval est l'amusement de l'enfance, le seul labeur des jeunes gens et l'exercice des vieillards. »

Ainsi parlait Marcus Aemilius des ennemis qui l'entouraient et de leur chef Théodoric. Ce qu'il ignorait, c'était le fruit des efforts opiniâtres de ce jeune prince, son ambition et sa fureur contre le nom romain, la concentration d'armées barbares à quelques milles de la tente d'où il écrivait à Tacite. Ce qu'il ne savait point, c'était la raison pour laquelle Cattes et

Tenctères gardaient un poil dru et hideux; telle était la loi qu'à l'exemple de leur roi ils s'étaient donnée : laisser croître leurs cheveux et leur barbe; ils ne s'en dépouilleraient et ne quitteraient leur aspect sauvage qu'au soir de la victoire, devant le cadavre d'un ennemi. Dietrich et ses compagnons ornaient en outre d'un anneau de fer leur doigt; les Romains l'avaient remarqué et croyaient qu'ils avaient adopté l'insigne des légionnaires. En réalité, cet anneau est chez eux une marque de servitude et d'ignominie; mais ils avaient fait le vœu de le porter, ainsi qu'une chaîne, jusqu'au jour où ils le briseraient sur les dépouilles des derniers Romains se noyant dans le Rhin.

Tel était le prince et telles étaient les peuplades que le préfet Quintus Mucius Scaurus rêvait d'amener par la persuasion à reconnaître le règne de la paix latine, de convertir au culte du tendre Fils de l'Homme, de gagner pour toujours à la vertu de l'espérance, de la foi et de la charité.

# VI

Toute la nuit, Mucius fut en proie à une grande agitation intérieure : une seule fois encore, avant Noël, le soleil se lèverait et accomplirait sa course, puis sa nouvelle lumière annoncerait la fête chrétienne...

Debout depuis des heures, le dos appuyé contre l'autel des sacrifices, le front levé vers le ciel, ne participant point aux choses de la terre, le préfet romain contemplait l'étoile, l'étoile qui n'avait lui que pour guider les rois Mages et pour apaiser son propre cœur dans le jardin de Bethléhem.

Soudain, sa résolution le domina. Il murmura : « Nous ne sommes qu'à la neuvième heure de la nuit; j ai donc encore trois longues

heures avant l'aurore. » Il entra dans son pavillon, revêtit un manteau par-dessus son angusticlave, se couvrit le chef de son casque, réveilla son ordonnance et lui dit simplement :

— Va seller deux chevaux.

L'homme obéit muettement. Il fallait peu de temps pour ajuster la bride autour du cou de la bête et pour poser la selle sans étriers, que maintenaient une sangle et un poitrail. Le général sauta sur le coursier numide en disant au légionnaire :

— Suis-moi.

Il sortit du camp par la porte décumane, qui, d'ordinaire, ne livre passage qu'aux corvées et aux marchands et dont l'unique sentinelle, à qui il donna le mot de passe, ne le reconnut point. Il fit quelques pas lentement, par crainte du bruit; ayant remonté pendant trois milles le cours du fleuve, il obliqua brusquement à gauche et partit au galop.

Le chemin, construit par des auxiliaires, s'enfonçait dans la forêt et montait, d'une pente rapide, sur les hauteurs du Niederwald; c'était par là qu'on amenait le bois nécessaire au chauffage et aux travaux de la légion et

qu'on se rendait vers les collines et les clairières où s'étaient installées les tribus germaines les plus proches. Sur le sol gelé les petits sabots ferrés des deux chevaux sonnaient, comme l'argent sur des coupes; l'air froid engourdissait les mains, amenait des larmes aux yeux; la longue crinière des alezans fouettait le visage quand ils redressaient l'encolure pour s'ébrouer. La lune s'était levée, un mince croissant juste assez lumineux pour rendre fantastiques les ombres des cavaliers et celles des arbres. Des corbeaux, réveillés par la chevauchée, sortirent de leurs nids et traversèrent la route avec des croassements sinistres et des battements d'ailes. Ils s'envolèrent vers la gauche; le légionnaire Tullius ne manqua pas d'observer que ce présage était détestable et que, même se dirigeant vers la droite, un vol de corbeaux n'augure rien de favorable. Mais il n'osait interroger le préfet, attentif à maintenir son équilibre sur le dos du cheval et à observer les fourrés que ses camarades prétendaient peuplés de sangliers, d'ours et de loups. Bientôt le chemin s'arrêta; un sentier, où pouvaient facilement passer des cavaliers et

même des chars, le prolongeait; Mucius, qui ne connaissait point ce détail, au lieu de s'en étonner, s'en réjouit; aux arbres allongés le long de ce layon, on pouvait voir qu'il avait été récemment tracé. Le Romain put ainsi continuer sa route sans hésitation; à l'horizon, qui devenait moins sombre, l'étoile mystérieuse le guidait.

Brusquement il s'arrêta : on était parmi les Barbares.

Point de vedettes ni de veilleurs : ils comptaient sur la futaie et sur leurs espions pour les garder. Le préfet reconnut là un indice de leur esprit pacifique. Des huttes de terre et de bois s'adossaient aux chênes; d'autres demeures n'étaient que des branchages recouverts de peaux de bêtes. D'innombrables chariots sous les sapins servaient aussi d'habitations, et des fourrures formaient leurs toitures; des bœufs trapus et fauves étaient attachés aux roues. Ces chars et ces maisons s'étendaient en nombre infini, alentour de chaque arbre de la forêt, au sein de tous les halliers et sur la pente de coteaux déboisés, dont Mucius embrassait du regard l'étendue : une véritable cité couvrait

les monts. Le jour se levait ; un brouillard léger attristait les contours des choses. On ne voyait point d'hommes, car les guerriers germains dorment, lorsqu'ils ne luttent ou ne mangent pas. En revanche les enfants pullulaient, plus nombreux encore que les dogues sauvages, plus nombreux même que les porcs, rôdant partout et se vautrant dans les mares. Ils sortaient, nus et sales, insensibles au froid, criant d'une voix gutturale, des portes de leurs tentes, comme des essaims de frelons. Ils gardaient la couleur de la terre sur laquelle ils avaient dormi et des troupeaux avec lesquels ils jouaient. Des femmes aussi circulaient, allaient chercher de l'eau et du bois, ou traire les vaches ; elles étaient vêtues d'un court vêtement de lin, assez semblable au sayon de leurs époux, ce qui leur donnait un air viril et rude. Les plus jeunes teignaient de pourpre voyante leur tunique, qui dessinait un corps sans grâce et une taille lourde ; leurs bras étaient nus et le sein découvert ; plusieurs allaitaient des enfants : et la maternité semblait vraiment être la seule fonction de ces lourdes femmes.

Mucius eut le sentiment d'avoir pénétré dans

un monde inconnu. Il avait mis pied à terre, de sorte que, grâce à la brume et à l'animation du camp, on ne l'avait point remarqué. Il dut s'adresser à une femme et lui dit :

— Où est ton roi?

Il avait appris en effet, pour se distraire pendant les longues heures inoccupées du camp, à comprendre et à prononcer quelques phrases du langage que parlaient toutes les tribus germaniques. La femme se fit répéter cette demande, puis, suivie d'une troupe de marmots qui se bousculaient, pleuraient, riaient, criaient, entourée d'une meute de chiens qui aboyaient, hurlaient, jappaient et se mordaient, elle amena l'étranger jusqu'au seuil d'une habitation plus vaste que les autres.

— Voilà! dit-elle.

Elle s'enfuit. Le préfet restait seul, environné de la nuée d'enfants, de molosses et de porcs; son ordonnance Tullius était resté avec les chevaux à l'entrée du village. Il hésita un instant, puis souleva une couverture épaisse, qui tenait lieu de porte. « Était-ce vraiment là la demeure de Théodoric, roi des Cattes, prince conquis à la civilisation latine? » Point de

fenêtres; l'air sentait la sueur, la venaison, et cette odeur fade et fauve que dégagent autour d'eux les Germains : tous les légionnaires ont remarqué que leurs cadavres mêmes pourrissent plus vite et dégagent une odeur plus infecte que le cadavre d'un Samnite ou d'un Breton. Autour du foyer, dont quelques bûches jetaient une dernière lueur dans la vaste pièce, des hommes ronflaient. Ils étaient allongés, tout armés, sur des peaux d'aurochs et d'ours. Ils avaient devant eux les reliefs de leur festin. Une femme, jeune encore, aux yeux d'un bleu déteint, aux joues rouges, aux bras blancs mais lourds, à la gorge robuste mais épaisse, aux cheveux blonds comme le chanvre, s'approcha de Mucius avec étonnement.

— N'es-tu point Hilda, lui demanda le préfet, la reine des Cattes?

Elle répondit :

— Je suis l'épouse de Dietrich.

Il admirait qu'après avoir vécu au milieu des Romains, après avoir porté la toge, habité leurs palais pavés de mosaïques, connu leurs courtisanes parfumées, entendu les poètes dans les bains publics, Théodoric pût vivre ainsi au

milieu de ses Barbares, vêtu de la dépouille des bêtes, dans une maison au sol de terre battue, obscure et puante, avec une matrone aussi chaste et aussi grossière : il voyait là un trait de la simplicité des mœurs du Germain, mais il pressentait vaguement qu'un abîme le séparait de la mentalité de cet homme.

Un des dormeurs se leva; c'était le roi des Cattes; il reconnut immédiatement le préfet de la légion.

— Je te salue, Théodoric, dit celui-ci. La paix soit sur ta maison!

Le Barbare remarqua cette formule inusitée de salutation. Il était méfiant : que signifiait la brusque présence du Romain? Il agrafa son sayon sur l'épaule, prit sa framée, pique au fer étroit et court, qui lui servait de bâton, et sortit suivi de son hôte.

— Je suis venu te voir en secret, lui déclara le général. Je suis seul et je n'ai point d'armes.

C'est ce qu'observait le Germain. Il éprouvait l'envie d'appeler, de faire immédiatement attacher le préfet à un tronc d'arbre, de lui infliger les tortures de l'humiliation et de la

faim et finalement de l'égorger. Sa tête décapitée serait jetée, une nuit, comme une insulte, dans le camp ennemi ; et sa main, détachée du bras et portant l'anneau d'or des généraux romains, serait envoyée aux chefs des tribus voisines comme le signal de la ruée. La haine de Dietrich contre le peuple-roi était plus ardente que jamais, et sa colère grandissait contre Quintus, car il éprouvait une honte d'avoir été surpris dans son repaire, au milieu de ses barbares, avec sa femelle. Mais, fourbe, il cachait ses sentiments afin de laisser parler le préfet et de tirer de nombreux avantages de sa témérité.

Il le conduisit en dehors du campement, et s'arrêta au bord d'un ruisseau. Des chênes, les plus énormes de la forêt, se groupaient en cercle autour d'une grotte d'où l'eau jaillissait ; des troncs amoncelés entre les chênes fermaient le cirque ; les branches des arbres se croisaient, si bien qu'elles formaient un dôme et que la lumière du jour, le vent, ni les oiseaux, ne pénétraient dans cet asile. Le roi des Cattes s'assit sur un rocher, devant la grotte. Il y avait sur de larges pierres, comme sur un

autel, un feu qu'il alimenta de branchages. Il dit au général :

— Nous sommes ici dans le temple de mes dieux, qui ne souffrent point d'être enfermés dans des maisons de pierre. Tu es sous leur protection. Parle, que me veux-tu?

— Je suis sous la protection de mon dieu, rectifia Quintus. Il est chez lui dans les bois qu'il fait croître, et dans les demeures que construisent les hommes. Je ne te parle ni de Jupiter, ni de César, mais du Christ. Ce n'est pas le dieu des seuls Romains, et il est aussi bien ton seigneur que le mien. Je viens t'entretenir de lui.

Dietrich écoutait, se demandant quelle ruse ou quel enchantement cachaient ces paroles. Mucius exposa son plan : « Puisque les Romains ne désiraient point porter leurs frontières au delà du Rhin sur les territoires des populations germaniques; puisque, pour les Germains, toute révolte était inutile, vite noyée dans le sang et du reste sans objet, le mieux n'était-il pas de consacrer par un traité l'état de paix qui régnait depuis la défaite de Civilis? Les légionnaires latins, laboureurs du pays d'Albe,

vignerons de Campanie, paysans des Gaules, reprendraient la charrue et la serpe, enseigneraient aux guerriers cattes l'art de construire des routes, d'élever des maisons, de soigner le bétail, de voir mûrir les raisins et le blé. L'entente régnerait entre les ennemis réconciliés, pour leur bonheur et pour le plus grand bénéfice de Théodoric, qui se verrait comblé de richesses et d'honneurs et qui aurait fait la joie de son peuple! »

— Tout ce que tu proposes là, Mucius, répondit le Barbare, ne peut que convenir à un roi des Cattes et à un ami des Romains. Quant à ce que tu me dis de ton dieu, je ne t'ai point compris. Mais voici l'heure où nos prêtres viennent accomplir les sacrifices quotidiens; tu leur répéteras tes paroles.

Mucius fut consterné : il redoutait, par expérience, de s'adresser aux prêtres et préférait porter directement au peuple les lumières de la foi. Mais il avait entendu dire que les prêtres germains s'adonnaient à des pratiques pieuses et poétiques, et il pensa qu'il pourrait les convaincre, avec l'aide de Dieu, de même que les apôtres convertirent en masse des Juifs et des

Gentils. Lui-même avait contemplé de pareils miracles; et Luc ne racontait-il pas qu'après un simple discours de Pierre cinq mille Israélites embrassèrent la religion chrétienne, comme après un seul sermon de Paul des philosophes de Corinthe et d'Athènes et des membres de l'Aréopage crurent au Christ?

Au nord de la Germanie, dans une île de cet Océan sur lequel se prolongent pendant six mois la nuit et le crépuscule, croît une forêt consacrée de toute éternité par les Barbares à leurs dieux. C'est la demeure de Ertha, la Terre, la terre maternelle et féconde, la terre nourricière : et c'est aussi le berceau de la nation. Nul prêtre ne pénètre dans le bois sacré, qui ne soit attaché par un lien, symbole de son obéissance aux volontés d'En-Haut : et nul mortel n'a jamais contemplé les traits de la divinité. Elle possède, au centre de la futaie, un char couvert de fourrures et de voiles, auquel les devins attellent, aux époques marquées, des génisses blanches. L'immolation d'une victime humaine ayant ouvert les cérémonies de son culte sauvage, elle quitte l'île sacrée dans son sanctuaire, qui va de tribus en

tribus, suivi par plusieurs d'entre celles-ci et provoquant, de cette façon, les grandes migrations des peuplades; toutes les luttes sont suspendues afin que les guerriers consacrent à l'adoration le temps de son passage; quand le voyage est terminé la déesse revient en son asile; des esclaves baignent dans un lac solitaire son char, qui a roulé sur des terrains profanes, puis ils sont engloutis par les druides et les bardes, pour avoir contemplé face à face le temple errant.

Or, le char traîné par les génisses venait d'arriver au camp de Théodoric. Des nations entières le suivaient, réconciliées contre l'ennemi commun : et l'on disait que Ertha marchait contre les Romains pour les punir de leur avance sacrilège sur ses terres germaniques. Quel Suève ou quel Saxon ne frayerait un chemin, à travers les armées impériales, au tabernacle? Pour l'heure, celui-ci se trouvait dans la caverne au seuil de laquelle était assis le roi des Cattes et le préfet de la légion.

Un prêtre sortit de la grotte. Un grand vieillard aux cheveux rares et blancs, à la barbe qui tombait sur une robe sombre, aux

yeux clairs, mais durs. Il ne manifesta aucun étonnement lorsque le roi lui présenta le Romain, en déclarant :

— Le préfet Mucius Scaurus m'entretenait de philosophie; je lui ai dit que ces questions concernaient les prêtres, très sage Otaker! Vous seuls possédez chez nous la connaissance des choses.

En effet, les Germains sont lourds et crédules; ils ne sauraient jamais apprendre quoi que se soit par eux-mêmes, et se bornent à répéter ce que les prêtres leur enseignent. Ceux-ci forment une classe nombreuse et puissante, qui, malgré leur sauvagerie, a le goût instinctif de la philosophie et de la musique. Les uns sont chargés de composer des hymnes en l'honneur des dieux et de les chanter sur des instruments à cordes : ce sont les bardes. Les autres cherchent à connaître les secrets de la nature et les découvrent dans le vol des oiseaux, le sang des victimes, le bruit des vents et le silence des bois : ce sont les devins. Enfin, les plus respectés, les druides, sont des philosophes et des théologiens; ils vivent en commun, à la manière des disciples de Pytha-

gore, s'occupent des choses divines, enseignent l'immortalité de l'âme, entrent en communication avec leurs dieux, et annoncent que ceux-ci ont désigné leur race barbare pour conquérir le monde et pour y régner.

Plusieurs de ces prêtres entourèrent Odoacre ; ils portaient la même robe de la couleur des troncs d'arbres et semblaient l'âme vivante de la forêt. Mucius sentit que l'heure était venue de rendre témoignage à Jésus-Christ. Il se leva, rempli du Saint-Esprit qui inspirait les apôtres, et se mit à parler.

Ce qu'il dit, c'est ce qu'on lui avait enseigné en Judée ou à Rome. Mais il ne pouvait lire l'effet de ses paroles sur le visage impénétrable et faux de ses interlocuteurs. Il proclama d'abord la puissance de Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et qui est le Père de toutes choses. Il annonça surtout la naissance de Jésus, son fils unique, qui était né de la Vierge Marie, et dont la journée du lendemain marquait l'anniversaire. Il prêcha l'oubli de nos fautes, la rémission des péchés, la résurrection des morts et la vie éternelle. Son discours était simple et il se servait, pour faire comprendre sa pensée,

de paraboles, à l'exemple du Maître, de paraboles à la portée de ses auditeurs : il leur raconta celle du Repas des Noces et celle du Grand Festin.

— La religion que tu nous enseignes, ô Romain! répondit le prêtre Odoacre, est celle de nos pères : nous pourrons arriver à nous entendre. Tu donnes à tes divinités les noms de Dieu, de Christ et de Marie : nous les appelons Odin, Teutch et Ertha. C'est Odin qui est le créateur de toutes choses, dieu puissant et terrible et guerrier invincible. Il habite un palais dans les nues, d'où il se réjouit du carnage de ses ennemis et où il reçoit les ombres des soldats courageux. C'est le dieu des armées et des batailles, le vieux dieu de la Germanie, qui nous suit dans les combats une lance à la main, un corbeau noir sur chacune de ses fortes épaules, et monté sur un coursier dont les huit pattes font jaillir des éclairs!

Mucius songeait qu'en effet les prêtres germains seraient susceptibles de se convertir grâce à sa parole et que leur religion primitive avait des ressemblances apparentes avec sa foi : mais il se demandait avec épouvante

s'ils ne se créeraient point alors un christianisme déformé, qui serait mystérieux et rude comme leur caractère et comme leurs futaies.

Odoacre continua :

— D'Odin et de Ertha est né Teutch, fils de la Terre et du Ciel, dont tu prétends nous annoncer la naissance. C'est ce dieu, fils de dieu, qui est lui aussi notre ancien dieu et le père de la race germanique. Nous l'appellerons dans ta langue Jésus, si tu préfères ce nom, à celui de Tuiston que lui ont donné jusqu'ici les Romains. Nos hommes sont dociles à nos enseignements; puissent tes vétérans faire preuve de la même obéissance! Rien ne s'oppose, quant à nous, à ce que nous célébrions ensemble les fêtes de cultes analogues, et à ce que nous nous mettions d'accord sur les rites et sur la foi. Puisque le roi Dietrich désire également un accord dans le domaine politique, par amour pour son peuple et par amitié pour le tien, réunissons-nous dès demain pour offrir des sacrifices aux dieux et des réjouissances aux guerriers. Notre réunion marquera le début d'une trêve qui durera jusqu'à la lune nou-

velle : d'ici là, nous aurons pu conclure les modalités de notre entente.

C'est ainsi que le préfet s'en retourna, l'âme pleine d'espérance.

Dietrich le reconduisit jusqu'aux dernières huttes du village. Et comme Mucius ne retrouvait plus son ordonnance, parti, lui expliqua-t-on, à la recherche de son cheval échappé, le Catte lui donna une escorte qui l'accompagna jusqu'à la lisière de la forêt; elle ne le quitta qu'au moment où, débouchant sur la plaine, on aperçut le fleuve et, sur ses rives, le camp romain. C'est là que, le lendemain, se rencontreraient fraternellement les guerriers germains et les légionnaires. Et le chrétien se représentait cette fête, joyeuse comme les noces de Cana, qui marquerait la fin des luttes inhumaines, assurerait sur des bases solides la tranquillité de l'empire, soulignerait les premiers progrès du christianisme parmi les Barbares et serait le signal, en ce jour de Noël, de la victoire lointaine mais sûre de l'Agneau divin.

Pendant que Mucius imaginait toutes ces choses en son cœur, son ordonnance Tullius

était amené dans le temple forestier par des prêtres, qui avaient reçu secrètement un ordre de leur chef. On l'étendit couvert de chaînes sur la pierre plate qui avait servi de siège au préfet sacrilège, et qui formait un autel. Et tandis que les bardes chantaient des hymnes sauvages, mais remplis de poésie, et que les druides discutaient entre eux sur la philosophie que leur avait exposée Mucius, sous leurs yeux impassibles et devant les chefs des guerriers frémissant de fureur sanguinaire, le grand prêtre Otaker ouvrait avec un glaive les veines du légionnaire, comme on sacrifie sur l'autel une colombe.

Et dans le sang, qui jaillissait par saccades des artères, il lisait l'avenir de son peuple, la réussite de ses projets et la joie de ses antiques dieux germains.

# VII

« Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance parmi les hommes! »

Ainsi chantait la multitude des anges, qui avait annoncé la naissance de Jésus aux bergers de Bethléhem. Ainsi chantait, quand le jour de Noël se leva, le préfet Quintus Mucius Scaurus. « Gloire à Dieu, paix sur la terre! » Il avait, la veille, donné ses instructions : la légion romaine sortirait du camp aux premiers rayons de l'aurore; elle se réunirait par centuries et par cohortes sous les ordres des tribuns, les soldats armés seulement de la cuirasse et de leur glaive; elle se porterait à la rencontre des Germains, qu'on trouverait à dix milles

du camp, dans la plaine, au bord du fleuve. Là seraient célébrés des sacrifices; le général parlerait aux vétérans, annoncerait la trêve et l'accord de l'ennemi, le partage des terres, la reprise du labeur pacifique, le règne de la justice, la naissance du Christ; le préfet du camp Marcus Aemilius aurait soin de faire parvenir en cet endroit de la farine et des pains, des bœufs égorgés et des cuves de vin.

Mucius avait engagé ce dernier à se joindre à lui. Mais il avait refusé avec obstination, prétextant la nécessité de rester dans le camp pour surveiller l'envoi des approvisionnements.

« Ces mathématiciens, pensa Quintus, redoutant toujours de s'exposer, n'aiment voir l'ennemi qu'à l'abri des palissades et tranchées. »

Quant au tribun Caïus Publius, il lui revenait de rester au cantonnement en l'absence du préfet, pour le garder et maintenir l'ordre parmi les auxiliaires : à cet effet il conservait avec lui deux cohortes.

« Gloire à Dieu, paix sur la terre ! » se répétait Quintus Mucius en avançant, en tête de son armée, le long du Rhin. Une angoisse

vague le pénétrait, sans qu'il en saisît la raison; son ordonnance n'était point rentré, et cela l'indisposait. Le soleil ne parvenait pas à colorer le paysage; il gelait; le fleuve roulait en grondant ses flots sauvages; des oiseaux de proie suivaient dans le ciel l'armée; on entendait le pas régulier des fantassins foulant la route et les commandements des centurions qui se répondaient et se perdaient dans le bruit.

Soudain, débouchant en haut d'une pente douce, il aperçut les Barbares. Leur ligne s'étendait sur toute la longueur de la plaine, entre le fleuve et les collines abruptes; leurs ailes même débordaient, comme pour entourer la troupe qui avançait. Et des ravins, des sentiers de la montagne, dévalaient d'autres hommes, cavaliers ou piétons, une nuée de guerriers qui voltigeait par toute l'étendue. Mucius sentit un frisson lui parcourir le corps; il comprit que la légion tout entière, derrière lui, hésitait, frémissait, s'arrêtait : il pressa le pas de sa bête, pour se donner de l'assurance et pour vaincre l'inquiétude des siens; ceux-ci, brisés par la discipline, se remirent en

marche, silencieux, regardant. l'innombrable essaim des ennemis. Du reste, le roi Dietrich, accompagné seulement de quelques chefs, arrivait au galop d'un puissant cheval, sans selle, sans épée, une simple tunique romaine autour du corps. Et Mucius fut rassuré.

— De nombreux guerriers, dit Théodoric, ont amené leurs femmes pour assister à la réconciliation de tes hommes et des miens.

En effet on apercevait ces dernières dans des chariots; leur vue calma tout à fait les appréhensions du Romain.

Devant le grand prêtre il descendit de cheval. Ses tribuns l'entourèrent : dix casques dorés jetaient des éclairs; les rois barbares portaient le chef nu, mais leurs cheveux blonds brillaient également au soleil. Les huit cohortes s'étaient arrêtées et les légionnaires, assis sur l'herbe et dans les joncs, attendaient le discours du général ; les uns allumaient déjà des feux sur lesquels cuiraient les viandes, d'autres, ayant sorti leurs dés, s'étaient mis à jouer. A mille pas de la ligne des cohortes, les Barbares s'allongeaient eux aussi sur le sol; la plupart d'entre eux chantaient.

Mucius se trouvait au bas d'un tertre; il attendait, les bras croisés, calme, pénétré de la grâce divine et tout rempli de bonne volonté, que le prêtre Otaker eût terminé un sacrifice. Celui-ci avait jeté dans une étoffe blanche, que tenaient des devins, des branches de pommiers et, à leur chute, lisait la volonté des dieux. Il s'arrêta, ayant reconnu le sort, et sourit au Romain. Celui-ci s'avança pour le saluer et afin d'accepter l'hommage du Barbare qui s'inclinait. A l'instant où, répondant à son geste, Mucius baissait la tête, l'air siffla, l'éclair d'un acier jaillit, et le préfet chancela en poussant un cri étouffé : la francisque de Dietrich venait de lui entailler le col.

Otaker cria :

— Puissent ainsi mourir tous les Romains!

Les tribuns tiraient leur glaive, se précipitaient autour du corps de leur lieutenant. Ils hurlèrent :

— Cæsar! Cæsar!

Les légionnaires n'avaient pas compris le drame qui se déroulait; les chefs germains et les prêtres s'enfuyaient vers leurs troupes, à quelques pas de là.

Le roi Dietrich clamait :

— Les dieux avec nous, les dieux avec nous!

C'était le signal.

Toute la plaine se hérissait des guerriers germains et des armes cachées dans l'herbe. L'espace retentissait d'un vacarme terrifiant : les Barbares frappaient leurs boucliers de leurs piques et entonnaient leur chant de guerre, le bardit; la clameur sauvage montait dans la vallée, dominant le grondement du fleuve.

Les tribuns, en courant, rejoignirent la légion; ils emmenaient le corps du préfet, qui perdait son sang par sa blessure. Instinctivement les cohortes s'étaient groupées en ordre de bataille. Mais que faire contre la multitude des ennemis? Il s'agissait seulement de mourir comme des citoyens...

Mucius rouvrit les yeux; on lui avait bandé la plaie; il vit la légion massée autour de lui; il murmura « Noël! » et demanda au Christ non pour lui, mais pour ses vétérans et pour Rome, un miracle. Il se sentit plus fort et tout lucide. Les Germains criaient, s'approchant

des cohortes, attendant pour les attaquer que le cercle fût fermé autour d'elles. Le vieux soldat eut une inspiration; il commanda :

— Aux chariots ennemis!

La légion s'ébranla pour s'emparer des lourdes voitures : il fallait percer les rangs des Barbares. Elle avançait comme un coin au cœur du chêne. Les framées et les francisques fauchaient les vétérans. Ceux-ci n'avaient que leur glaive; mais leur marche était irrésistible; ils tapaient sans fatigue autour d'eux de leurs bras robustes et, même blessés, tapaient encore. Les centurions frappaient les Germains avec leur cep de vigne, la seule arme qu'ils avaient emportée; les grands corps roux s'allongeaient, assommés ou égorgés : seul un sayon léger vêtait ces hommes, et, sans casque ni cuirasse, il s'offraient, en une sorte d'ivresse, aux coups des légionnaires. Ils attaquaient sans ordre et la cohorte, désarmée mais compacte, s'enfonçait dans leurs rangs. La mêlée était atroce. Les premiers vétérans atteignirent les chariots.

Alors ce fut plus épouvantable encore. Les femmes germaines emplissaient les véhicules.

Elles poussaient des clameurs furieuses et leurs enfants les imitaient; elles excitaient leurs mâles au combat. Leurs cheveux clairs dénoués, leurs robes déchirées, les yeux flamboyants, elles criaient ainsi que des hyènes; leur gorge était houleuse comme la mer; elles frappaient les soldats de leurs lourdes mains, se jetaient sur leurs armes, offraient leur sein découvert à leurs coups. Ceux-ci, frémissant de la trahison des Germains, se voyant entourés et se sachant perdus, n'épargnaient point les mégères farouches.

C'est ainsi que la légion parvint à s'emparer des chariots des Cattes. Immédiatement, tandis que les uns continuaient à combattre, les autres formaient un retranchement derrière lequel les cohortes s'abritèrent. Dans les chars et sur le terrain les soldats avaient ramassé des armes, piques, javelots, lances, épées : de sorte que le combat devenait moins inégal. Il s'agissait de résister jusqu'à la mort. Tout l'océan des Barbares déferlait contre le rempart. Mucius, impassible comme au cours de cent batailles, livide à cause du sang qu'il avait perdu donnait des ordres, priait le Seigneur

de sauver ses victimes et lui consacrait ces martyrs inconscients.

Le soleil se noyait dans une brume; un vent d'orage souffla. Or, une ligne de poussière apparut à l'horizon : c'était la cavalerie auxiliaire que le tribun Caïus Publius envoyait au secours des assiégés! Mucius murmura, parlant de ses hommes :

— Ils peuvent être encore sauvés.

A côté de lui, le tribun Antonius répondit, en souriant :

— Nous sommes quatre mille à peine; les Barbares sont peut-être plus de cinquante mille!

— Voici nos auxiliaires qui arrivent, fit le préfet; Publius va bientôt déboucher avec ses deux cohortes : douze mille Romains peuvent vaincre, avec l'aide de Dieu!

Ils ne parlèrent pas davantage. Étendu sur des fourrures, au milieu du retranchement, du haut d'un chariot renversé, Quintus suivait les mouvements des troupes de secours.

La plaine unie et nue était limitée par le fleuve et par les contreforts du Taunus. Or, les cavaliers de la légion galopant le long du

fleuve, avaient dépassé le champ de la lutte et revenaient, à présent, en rabattant vers la montagne les Germains dispersés. Les cavaliers tenctères sur des lourds chevaux, puissants mais inhabiles à la manœuvre, se trouvaient vite entourés par des groupes de Celtibères qui les perçaient de leurs courts javelots. Des Numides, sur leurs petits étalons, criblaient de flèches les groupes ennemis et visaient particulièrement les chefs : leur chef tué, les Germains se dispersaient et voyaient soudain tomber toute leur audace. Les Gaulois, plus terribles que tous, formaient un escadron commandé par le préfet de la cavalerie : il évoluait par toute la plaine, acculait les Germains vers les collines abruptes, chargeait des troupes qu'il écrasait, pénétrait dans les masses ennemies : dès lors des bandes isolées de Germains se formaient, se croisaient dans le plus grand désordre, s'abordaient entre elles, se laissaient achever. On les sentait perdues dès l'instant où elles n'étaient plus massées.

A l'autre extrémité de la plaine, les cohortes de Publius apparurent. Elles marchaient à pas

lents, sur deux rangs, prolongées par les fantassins auxiliaires, tous Gaulois, aussi redoutables que les légionnaires. En avant couraient les vélites, vêtus d'une simple tunique, un bouclier dans une main, protégés par un casque léger recouvert de peau. Ils portaient sept javelots : ils volaient à l'ennemi, lançaient un de leurs dards, revenaient avant la riposte, pour recommencer quelques instants plus tard. Derrière, les vétérans, hastats et triaires, avec leur lance ou leur épée, leur javeline, leur cuirasse et leur long bouclier : on eût dit une muraille vivante qui avançait. On sentait toute la discipline, toute la méthode, toute la puissance de Rome concentrée en eux; les vexillaires portaient les enseignes des cohortes qui claquaient au vent; et au-dessus du tribun Caïus, rutilant sur son cheval trapu, son bouclier et son casque étincelant d'or, l'aigle romaine étendait ses ailes et dressait son bec.

Un frisson courut parmi les prisonniers qui soutenaient sans arrêt l'assaut.

Les hordes barbares déferlaient toujours, innombrables comme le sable du désert soulevé par l'ouragan; elles s'abattaient en tourbillons

sur les Latins. C'étaient toutes les peuplades de la Germanie, obéissant à leur soif de meurtre et subissant l'appel de leurs dieux sanguinaires : les Vénèdes armés de massues; les Lygiens, colosses se battant nus mais le corps teint de pourpre sanglante; les Lombards qui se précipitaient au-devant des coups, afin de monter au séjour de leurs dieux; les Suèves lançant un hameçon dont toutes les blessures sont mortelles; les cavaliers tenctères dont les casques sont des mufles de fauves; les Cimbres protégés par des boucliers blancs, et rehaussant leur taille de panaches énormes; les Cattes manœuvrant comme des Romains, équipés comme eux, mais disparaissant sous les peaux d'ours, de buffles et de sangliers.

Contre eux donnaient les auxiliaires de toutes les nations : des Bretons de l'île brumeuse; des Numides du désert africain; les Gaulois de la Narbonnaise latine ou de la Belgique celte, unis enfin contre leurs éternels ennemis d'au delà du Rhin; des Celtibères et des Crétois, dont les regards gardaient la lumière de l'Espagne ou des archipels de l'Ionie; tous ces peuples groupés autour des

vétérans de la légion qui avait foulé le monde de son pas victorieux, pour assurer, sous l'égide de l'aigle, le salut de l'empire et de la paix romaine, le maintien de l'ordre et du droit latins, la tranquillité de leurs patries contre les invasions des Barbares.

Le soir tombait; des tourbillons de neige s'abattaient sur le champ de bataille; la tempête hurlait et le vent amoncelait des tas d'une blancheur immaculée dans les ravins et sur les sentiers. Si des renforts germains avaient été mandés, il leur serait impossible d'avancer dans la forêt et de parvenir à temps. Les huit cohortes de Mucius tenaient toujours dans leur redoute, les cavaliers auxiliaires fourrageaient par la plaine, enfin les légionnaires de Caïus avec les fantassins alliés formaient un triangle qui peu à peu acculait l'armée de Théodoric vers les falaises à pic du Taunus.

C'est à cet instant que d'étranges sifflements se firent entendre, qui dominaient les clameurs des armes et le vacarme de l'ouragan : dans le brouillard, dans les nuages de neige, les machines de guerre apparurent! Leurs projectiles puissants trouaient l'air, écrasaient les

rangs profonds des Germains. Marcus Aemilius arrivait lentement, avec ses chariots lourds traînés par des bœufs accouplés et par des chevaux, rejoignait la cohorte milliaire et, soutenu par elle, déchaînait la mort. Les soldats tordaient les cordes de nerfs des balistes dont l'arc immense se tendait, puis, libéré, projetait des poutres de trois cents livres, qui fauchaient des files de cavaliers et des rangs de fantassins. Des scorpions, plus mobiles, faisaient pleuvoir une nuée de flèches lourdes. Le préfet du camp surveillait lui-même l'emplacement de ses batteries, animait les pièces lourdes ou légères, qui mugissaient. Le gros levier des catapultes recevait des boulets de plomb et des pierres dans son extrémité en forme de cuillère; quatre hommes abaissaient le levier malgré les cordes; il se redressait soudain en lançant sa charge, par-dessus les rangs des légionnaires, sur l'ennemi. Toute cette artillerie, dont on ne se servait d'ordinaire que contre des villes ou des murailles, le préfet du camp l'employait contre les troupes.

Odoacre et Théodoric, qui voyaient plier leur armée, tombèrent soudain, écrasés par le même

trait lancé par une baliste. Ce fut le signal de la déroute. Les Germains croyaient à une colère du ciel qui faisait pleuvoir des pierres avec la neige. Ils se précipitaient, poursuivis par les Romains, vers les gorges de la montagne, et là les machines de guerre écrasaient leurs rangs profonds. Les cavaliers Gaulois poursuivaient les fuyards et les égorgeaient sans merci.

De son chariot, où on l'avait laissé seul avec un centurion blessé et quelques hommes, le préfet Mucius assistait au massacre des derniers Germains. Il voyait la campagne blanche, qu'enveloppait la nuit, couverte de dépouilles, de corps inertes, de cadavres amoncelés. Soldat romain, il remerciait Dieu de la victoire et sanglotait de joie; disciple de Jésus, il pleurait amèrement son rêve déçu et les ténèbres sanglantes dans lesquelles finissait cette journée.

## VIII

Mucius, qui avait perdu connaissance, rouvrit les yeux. La nuit était venue, la nuit claire et froide des pays du nord. La lumière des astres étincelait sur le linceul du champ de bataille ; toute rumeur s'était éteinte ; au loin, on percevait seulement le pas cadencé de la légion, qui regagnait le camp. Marcus Aemilius et Caïus Publius se tenaient aux côtés de leur général.

Celui-ci leur dit simplement, et d'une voix faible :

— Je vous dois la victoire.

Il ajouta :

— Nous avons écrasé l'ennemi et je meurs : je suis heureux !

Le préfet du camp protestait, mais sans conviction : il voyait bien son chef condamné; celui-ci était déjà presque exsangue. Quant au tribun, il sembla à Mucius que ce gros homme pleurait silencieusement. Il lui dit :

— Je te transmets le commandement de la Tutélaire : grâce à toi, elle a bien mérité de son nom... C'est toi qui, hier, avais raison.

Caïus Publius répondit :

— Les siècles passeront, mais ces Germains resteront les mêmes. S'ils adoptent ton Christ, ils lui donneront la fureur de leurs dieux. Il n'est à leur endroit qu'une politique : veiller!

— Il faudra veiller, murmura Mucius; et quand leurs vagues déferleront, alors comme aujourd'hui, par un miracle de la terre et du ciel, nous aurons la victoire. Car le génie de Rome et l'esprit du Christ sont éternels!

Il dit, puis il ferma les yeux; mais son visage s'éclaira d'un divin sourire : avant d'abaisser ses paupières son regard avait rencontré à l'horizon le regard de l'étoile de Bethléhem. Et, mourant, il conservait cette vision : le christianisme triomphant, l'esprit de la Ville éternelle dominant le monde, la paix

régnant sur la terre, avec la bonne volonté. Cette nuit de Noël, sous le ciel de la Germanie, précédait une aurore telle qu'on n'en voit qu'en Judée. Ce champ de bataille se transformait en une Cité de marbre, dont les sept collines étaient couvertes de basiliques. Il pénétrait dans la Cité, et voici que l'apôtre Pierre l'accueillait sous le portique d'un temple et qu'il voyait, à côté, Suzanne, qu'il avait aimée, assise au seuil de la maison de Béthanie, l'attendant!

C'est ainsi que le préfet Quintus Mucius Scaurus s'endormit dans le Seigneur.

# III

# CARNET DE CAMPAGNE
## D'UN SOLDAT
## DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE
## 1792-1795

*Patri meo, Doctori in utroque.*

# I

*4 août 1792.* — Je m'appelle Auguste Rousset. Je suis né le 4 août 1772, à Nyons, petite cité à la fois dauphinoise par les mœurs rudes de ses montagnards, et provençale par son soleil qui mûrit les olives et les raisins : inestimable félicité, qui me fit venir au monde non pas dans une ville mais au sein de la nature magnifique et bonne, dans un pays que les treilles disputent aux épis, où, courant parmi les collines pierreuses, tapissées de lavande et

*Note.* Nous avons retrouvé ce manuscrit dans une malle reléguée au grenier de notre vieille maison des Ruines, à Nyons, en Provence dauphinoise. Il émane de notre aïeul, qui se piquait de littérature : et cela justement; on en jugera. Car, vieux d'un siècle, ce grimoire semble avoir été rédigé depuis 1914. Il ne manque pas d'une certaine actualité.

de mélisse, tout jeune, j'ai grandi libre! Car j'avais dix ans quand parut l'*Émile* et mon père m'éleva suivant les principes du philosophe qui a forgé ce siècle : c'est là ce qui a créé mon âme fière, indépendante et sensible. Ma mère, qui est une paysanne pieuse mais patriote, ne cesse de remarquer depuis quelques années cette coïncidence, merveilleuse à ses yeux, par laquelle je naquis en cette fameuse nuit du 4 août, mais plus de trois lustres avant la date mémorable où, sur l'autel des privilèges abolis, l'Assemblée proclama l'Égalité. Tous les Français se souviendront éternellement du 4 août!

— Auguste, me dit mon père, travaille! Au siècle où nous vivons il n'est d'ambition que ne puisse concevoir un roturier. Jean-Jacques et Voltaire aidant, tu pourras être un jour maréchal de France ou, ce que je prise davantage, ministre du roi, tout au moins président de parlement ou encore fermier général! Il me suffira, du reste, que tu deviennes honnête homme, avec une situation médiocre mais honorable et tranquille, que tu craignes Dieu et que tu serves fidèlement ton pays.

Car mon père, qui était versé dans la philosophie, estimait déjà que la nation est une, et qu'il n'existe pas de différence de race entre le cultivateur de Nyons et le fermier de la Beauce ou le vigneron des plaines de l'Alsace. Il pressentait que l'âge d'or, promis par les écrivains du siècle, ne manquerait pas de s'établir parmi nous, mais que ce ne serait point sans des convulsions et des orages. Il disait toujours que la France était marquée par les destins. Simple paysan, taillant ses souches et labourant son champ, il se montrait d'une intelligence peu commune. Ma mère tenait un commerce d'épicerie; de sorte que nous ne manquions pas d'argent, ni mon bon père de loisirs. Il avait tout lu et se trouvait l'oracle de la commune : combien de pratiques ne sont-elles pas venues en notre humble boutique de la Place-aux-Herbes, sous prétexte d'acheter un peu de sel ou quelques anchois, en réalité pour écouter les beaux discours de mon père, qui réformait la morale et les lois!

Je fus nourri par mon père du lait de Montesquieu, de Diderot et de l'*Encyclopédie*; il possédait aussi des lumières sur les philosophes

anciens et me les révéla peu à peu, quand je fus à même de les percevoir. Un vieux prêtre, que l'on soupçonnait d'athéisme, m'apprit le latin; il préférait Horace et Lucrèce. Dès que je les compris je les trouvai l'un trop léger et l'autre sombre et trop chimérique : je préférai Virgile, l'ami des bœufs et des abeilles, le chantre de la grandeur romaine, et surtout les mâles discours de Cicéron, puis l'histoire de ce Tacite qui fut un républicain farouche et incorruptible. Je ne sais pas de plus belle gloire que celle de Brutus et de Caton.

Moi, Rousset Auguste, de Nyons, j'écris ces lignes au bivouac, ce 4 août 1792, jour de mon vingtième anniversaire. Je suis volontaire au 1er bataillon de la Drôme, l'un des premiers formé sous la menace de l'étranger, dès le 8 octobre 1791. J'ai l'âme d'un bon sans-culottes. Je n'en ai heureusement pas le costume, car le bataillon est convenablement équipé; je porte sur mes cheveux longs un tricorne, aussi galant que celui de la Tulipe et de Fanfan-Joli-Cœur, mes sergents, anciens sous-officiers dans les armées du roi, que nous avons élus, grâce à ce titre, pour nous com-

mander; j'ai des pantalons, que serrent des guêtres noires, et un bel habit bleu avec des basques et des parements rouges.

La nuit est d'une douceur infinie et telle qu'on n'en voit pas de plus chaude ni de plus claire en Provence; le Rhin roule ses eaux et j'entends descendre des clochers de Strasbourg le son des heures et l'appel des cigognes; aucun vent ne fait vaciller ma chandelle, qui brûle en plein air aussi droit que dans ma chambre. Je couvre de mon écriture ces feuillets; je les couvrirais de larmes au souvenir de mes parents si je n'étais ici pour le salut de la nation et pour le bonheur du monde.

Les jeunes Français de ma génération ne peuvent avoir dans le cœur que la victoire ou la mort. Combien de nous mourront qui auraient fourni une belle carrière et connu une heureuse vieillesse, en des époques moins tragiques. Qu'importe! Il faut se sacrifier pour l'avenir de la patrie, afin que, dans un siècle ou deux, les jeunes Français, qui seront nos fils, ne subissent pas les horreurs de l'esclavage et de la guerre, afin qu'ils s'épanouissent dans l'indépendance et dans la paix! Notre

immolation est nécessaire et nos successeurs connaîtront nos vertus. Ils se diront que nous fûmes plus grands qu'eux.

C'est pourquoi je crois utile, dès l'arrivée du bataillon à l'armée du Rhin, de rédiger mes mémoires. Puissent-ils ne pas être interrompus par un boulet prussien! Ils pourront dès à présent servir de distraction à ceux qui m'aiment et, plus tard, d'enseignement.

Nous vivons vraiment des temps tourmentés et terribles, et la période de la Révolution n'est point close : mais les hommes qui m'entourent ne s'en doutent pas; ce sont tous pourtant des patriotes, et des purs, volontaires comme moi. Pour eux rien n'est changé, parce que le soleil se lève comme d'ordinaire, parce qu'ils mangent et dorment chaque jour. Je sens bien pourtant, je sens bien qu'une ère nouvelle s'est ouverte. Ce n'est pas en vain que retentissent les voix de Roland, de Vergniaud, de Pétion, de notre terrible et doux ami Marat; ce n'est pas en vain que le Roi a dû se laisser coiffer, en ses Tuileries autrichiennes, du bonnet rouge; malgré la reine qui intrigue avec l'ennemi et lui envoie ses

émissaires, nous vaincrons. Et dans les temps futurs on nous admirera d'avoir assisté à la régénération de l'humanité. Ça ira, ça ira, ça ira !

Nous faisons partie de l'armée du Rhin. Le lieutenant général Lamorlière la commande. C'est un petit vieux, qui a quatre-vingt-cinq ans ; il possède du moins l'expérience de son métier et il est très porté sur la discipline ; cela n'est point fâcheux avec des volontaires, qui sont plus riches en enthousiasme qu'en servitude. Or il paraît que la patience est la qualité principale du soldat. Déjà l'on nous dit qu'il faudra prendre des quartiers d'hiver, que la campagne durera plus que les quelques mois prévus, que la victoire sur les troupes de Brunswick sera longue à gagner. Il se peut. On voit quand une guerre commence ; on ne peut prévoir quand elle finira. Le soldat doit armer son fusil de cartouches et son âme de résignation.

Je comprends qu'on garde pour nous encadrer les vieux officiers blanchis sous la routine militaire ; ils nous encadrent bien et nous profitons de leur science, si tant est qu'il existe vraiment une science militaire (ce dont

je doute) et que tout, en cette matière, ne soit inspiration, puis ténacité. Mais pourquoi l'Assemblée laisse-t-elle à notre tête de vieux soldats comme le général Lamorlière, comme le maréchal Lückner, et même comme Custine et Dumouriez? Les événements ne feront-ils pas naître quelque jeune jacobin indomptable et vertueux, pour conduire à la victoire nos cocardes nationales aux trois couleurs?

Ces réflexions m'éloignent de mon sujet; il me semble que je n'aurai jamais le temps ni l'occasion de les consigner toutes; la guerre est une bonne matière à philosopher. Mais je veux rapidement résumer les événements qui ont précédé mon arrivée, afin que, me connaissant mieux, ceux qui liront ce récit s'y intéressent davantage. Je ne veux plus rien dire cependant de mon enfance : mes souvenirs datent de l'avènement des temps nouveaux.

Une grande inquiétude, une grande angoisse pesaient sur les provinces, et la nôtre tremblait à la voix de tonnerre de Mirabeau. On parla de convoquer les états généraux et mon père fut élu parmi les 584 membre du tiers. Il partit pour Paris m'emmenant avec lui; il voulait,

disait-il, me faire assister aux plus grands événements du siècle, à l'élaboration d'une Constitution.

Le coche mit dix jours jusqu'à Paris; j'étais mort de fatigue, il pleuvait, la ville me parut basse, noire et triste. Mais quelle foule, à laquelle je me mêlais, le lendemain, à Versailles, pour voir, sur les boulevards aux ormes séculaires plantés par Louis le Grand, passer le cortège des députés! Je reconnus, dans son modeste habit noir, mon bon père. Un grand silence régnait. A côté de moi, un vieillard, qui avait l'air d'un magistrat, cria : « Vive la nation! » Ce cri nous étonna et nous charma. Je me précipitai en pleurant dans les bras du vieillard; un gros moine, de même, pleurait et embrassait tour à tour le vieillard, un dragon en tunique blanche, et une jeune fille émue et timide.

Que dire de la fermeté d'âme de mon père en ces jours tragiques? Inébranlable à l'Assemblée, éloquent dans les réunions, je l'entends encore dans le jardin du Palais-Royal, debout sur la table d'un traiteur, rivalisant d'ardeur avec Camille Desmoulins, et, pâle et magnifique

comme lui, entraînant tout un peuple pour prendre la Bastille-Saint-Antoine! O vous, aurore de la Fraternité! tandis que l'Assemblée instaurait en France toutes les libertés publiques et privées, je me rappelle au Champ-de-Mars la Fête de la Fédération; les Parisiens l'offraient aux députés de toutes les villes qui venaient fraterniser dans la joie de la nation unie. Sur l'immense esplanade cent mille citoyens, remuant la terre de leurs mains pour dresser, sur un tertre, l'autel de la patrie, se mêlaient joyeusement, gardes françaises, abbés, marchandes des Halles, nobles et artisans. Un rôtisseur dansait une ronde avec son épouse et une joyeuse commère qui était, sans nul doute, une créature repentie; un professeur de danse raclait son violon; les marronniers laissaient pleuvoir la neige rose ou blanche de leurs candélabres fleuris; les cheveux des dames et les chapeaux des hommes s'ornaient tous de la cocarde... La Constituante se sépara le 30 septembre 1791; elle avait appliqué dans les institutions ce principe de Mirabeau qu'on devrait graver à tous les frontons des temples comme une éternelle leçon pour les individus et sur-

tout pour les peuples encore esclaves : « *Le droit est le souverain du monde.* »

Mon bon père me quitta pour rentrer à Nyons : par un sublime désintéressement les députés à l'Assemblée avaient interdit leur réélection. Il me laissait un sac d'écus et l'amitié des principaux jacobins; je rêvais d'écrire dans le journal de Marat.

Or, le 20 avril 1792, la guerre fut déclarée à l'Empereur. Toute la France frémit; il ne s'agissait plus, comme autrefois, de la perte ou du gain momentané d'une province; il s'agissait, chacun le sentit, de l'avenir de la nation et de celui du monde; il fallait vaincre pour vivre. Aux carrefours les estrades d'enrôlement se dressèrent, voilées de drapeaux tricolores, couronnées de branches de chênes; les inscriptions criaient : « Plutôt la mort que l'esclavage », ou encore « La liberté ou la mort », ou aussi « La victoire ou la mort ». Le mot de mort s'étalait partout, car le sacrifice était dans toutes les consciences; un grand souffle patriotique passait et grandissait, tandis que les armées ennemies envahissaient les nobles Pays-Bas et pénétraient en France, nos colonnes

de l'armée du Nord fuyant, en une misérable panique, sur Lille et sur Valenciennes. Le tocsin sonnait. Les magistrats municipaux inscrivaient sur un registre le nom des engagés. L'Assemblée votait la levée de 50 nouveaux bataillons de volontaires. On lisait sur toutes les tribunes : « La patrie en danger! » Quel est le devoir d'un homme de seize à cinquante ans quand l'ennemi foule le sol national? Je pris le coche le même jour pour Nyons, y embrassai mes parents désolés et fiers, et, trois jours après, j'étais à Valence volontaire au 1er bataillon drômois.

Il n'y a que trois mois de cela et me voici déjà gardant les rives de notre Rhin français. Les Prussiens de Brunswick, en une foule innombrable, descendent du nord sur notre sol violé. Nous voulons vaincre. Nous vaincrons. Vive la nation. Ça ira!

## II

*1er septembre 1792.* — Il semble que nous vivions une des heures les plus tragiques de notre histoire; quelle époque a été plus fertile en événements et en douleurs? On nous annonce en même temps l'arrestation du roi, la victoire du peuple qui enferme au Temple le ci-devant tyran, et le manifeste de Brunswick qui déclare entrer en France au nom des princes, pour rétablir Louis Capet dans ses droits et pour écraser nos libertés.

Français, debout! Les aigles autrichiennes et prussiennes veulent étouffer la libre alouette nationale; les oiseaux de proie dévoreront-ils les oiseaux amants de la lumière? Cordeliers et Jacobins, Danton, Marat, Robespierre, votre

heure a sonné !... Les dangers du dehors doivent changer votre bonté en fureur. Par amour de la patrie et du monde faites régner la crainte, mais que la France soit victorieuse.

Les grands événements font naître les grands hommes : Rome a trouvé un Scipion, un Brutus, un Auguste; la France un Sully, un Villars; l'Angleterre un Cromwell aux époques troublées de ses annales. La Pucelle nous a délivrés de l'Anglais. Quels hommes vont se révéler pour nous faire triompher des despotes, du britannique Pitt, de l'autrichien Cobourg? Non, il ne saurait y avoir, en cette minute, que des esprits médiocres; ce sol de France est riche; il nous faut des génies : qu'ils naissent du sein des sections, de la commune, des comités, de l'Assemblée; nous espérons en vous, ô Danton, Robespierre et Marat!

Verdun et Longwy cèdent aux Prussiens; les Autrichiens menacent Lille; voici de nouveaux foulées par l'étranger ces pauvres terres du nord et de l'est; les paysans fuient, mêlés à nos colonnes en déroute, et les réfugiés vont émouvoir nos cités de leur misère.

Dumouriez et Kellermann remplacent La

Fayette et Custine aux armées du Nord et du Centre ; mais ce sont là des généraux de l'ancien régime, trop vieux, et qui n'ont point le cœur vertueux et pur. Nous ne vaincrons que lorsque tous les généraux sauront qu'ils sont personnellement responsables de la réussite de leurs plans et qu'ils payeront pour chaque défaite. Quand ils n'auront plus, comme la France elle-même et tous les patriotes, que l'alternative de vaincre ou de mourir, ils vaincront.

En attendant, les lourds régiments prussiens ont franchi la Meuse, traversent l'Argonne, insultent à nos premières falaises de Champagne. Jamais je n'ai autant senti frémir en moi l'unité de la nation. A Paris, on tremble. « Paris! Paris! a dit l'an dernier Camille Desmoulins, prends garde que ton incivisme ne détache de toi les départements... » L'anarchie règne avec la famine, et les prisons sont ensanglantées par les massacres. Les députés de la Gironde proposent à l'Assemblée de quitter Paris pour Bordeaux. Déserter en face de l'étranger, quitter le poste de péril pour une ville de cette région heureuse du midi qui

s'épanouit à l'abri des invasions! Barbaroux, Vergniaud, Guadet veulent convaincre Roland; madame Roland hésite. Les armées se retireraient sur la Loire, sur cette ligne que jadis Charles VII, sans argent et sans soldat, défendit contre les Anglais; car l'histoire se répète éternellement.

Mais quelle serait cette étrange manœuvre, de mieux fuir pour vaincre, d'abandonner le sol national à l'envahisseur pour mieux l'en chasser? J'ai lu dans Florus, historien romain, qui manque de patriotisme sinon d'intelligence, cette appréciation sur Fabius Cunctator, dont la tactique consistait à décamper devant Annibal : « *Novam victoriam invenit : non pugnare.* Il avait trouvé une nouvelle sorte de victoire : ne pas se battre. » Allons-nous adopter cette honteuse méthode?

« Non, crie Danton. Livrer Paris, c'est livrer la France! »

L'Assemblée lui donne raison. L'esprit de la révolution et de la patrie n'est pas avec la Gironde. Il est avec la Montagne. Danton sauvera la nation par l'audace et par la terreur.

## III

*2 septembre 1792.* — Un jeune officier du génie, nommé Rouget de Lisle, en garnison à Strasbourg, modeste et bon patriote, a composé les paroles et la musique d'un hymne qui a fait fureur parmi nous. Il l'a fait entendre pour la première fois en avril dernier chez le maire, le citoyen Dietrich. Quand les bataillons le chantent il est si farouche que les émigrés et les esclaves de Cobourg se metten[t] à trembler. Nous en avons fait le chant de guerre de l'Armée du Rhin. Les fédérés de la cité de Marseille, qui l'ont connu, l'ont adopté à leur tour et apporté à Paris, où il est répandu sous le nom d'*Hymne des Marseillais*. Il est si populaire qu'on le chante de préférence

à la *Carmagnole* et qu'il devient, en quelque sorte, un chant national.

Cet hymne fera le tour du monde et servira de symbole à tous les peuples affranchis.

Nous répétons également en chœur, d'une voix de tonnerre, une chanson nouvelle du même citoyen Rouget de Lisle, la *Chanson de Roland à Roncevaux*. En voici la fin, digne d'un sans-culotte sans peur et sans reproche :

Combien sont-ils, combien sont-ils?
Quel homme ennemi de sa gloire
Peut demander : « Combien sont-ils? »
Eh! demande où sont les périls :
C'est là qu'est aussi la victoire!

## IV

*19 septembre 1792.* — Toute la terre de France tremble sous le pas de l'envahisseur. Un miracle seul peut la sauver : le miracle de notre courage et de notre sacrifice, et peut-être aussi de la terre même et du ciel, de ce ciel où règne l'Être suprême que nous a appris à invoquer le Vicaire savoyard!

Nous voici à la veille de la bataille décisive. Chacun le sait; personne ne laisse voir son angoisse ni ces sueurs qui inondent les plus braves, Nous cantonnons dans un champ de blé; les paysans n'ont point eu le temps de faire la moisson, ce qui nous permet de prendre pour matelas des épis couchés. La plupart dorment; quelques-uns écrivent et font

leur testament; d'autres fourbissent leur fusil et se préparent de la charpie. Je préfère rédiger mes mémoires. Il commence à pleuvoir. Par delà les collines, on entend le chœur des bataillons parisiens qui chantent : « Les aristocrates à la lanterne! » A l'horizon, la nuit étincelle de faibles lumières : ce sont celles des avant-gardes prussiennes et impériales.

Le village dont on aperçoit les quelques feux se nomme Valmy. Son nom restera-t-il dans l'histoire?

Les Prussiens et les Impériaux sont au nombre de 200 000; nous ne sommes certainement pas la moitié, avec bien des officiers sans expérience et bien des généraux plus habitués aux plaisirs de Trianon qu'aux travaux de Mars. Le bruit a couru que nous étions trahis. Point de discipline dans nos bataillons; parfois la moitié des volontaires sont retournés chez eux. Quant aux autres, on a voulu en faire en trois mois des soldats : nous avons des durillons, tant nous avons tapé sur la crosse de nos fusils pour apprendre le maniement de l'arme et le croisement de la baïonnette; est-ce suffisant pour vaincre? Ah! nous possédons

en tout cas cette force morale mystérieuse qui donne le succès : chacun de nous est bien décidé à vaincre ou à mourir pour la nation une et libre. Les Impériaux ne pourront tout de même pas abattre ce mur, fait de toutes nos poitrines. Je me sens, cette nuit, attaché par des liens fraternels à tous les citoyens; il me serait doux de mourir pour eux, pour ce sol sur lequel je m'allonge; j'ai conscience d'être une partie de la nation.

C'est ici, à l'armée, qu'est toute la vertu. A l'intérieur, on se déchire; et sans doute il le faut : ici, seul le Prussien est notre ennemi. Le souffle de la Révolution nous grandit. Sans doute il reste à l'arrière des traîtres, des aristocrates, des soldats de parade, des bavards aux tribunes de clubs, de faux incorruptibles, des nouveaux riches, des fournisseurs de l'armée : cela doit-il nous empêcher de regarder devant nous les uniformes blancs des émigrés et des esclaves allemands?

Ceux-ci sont entrés le 22 août à Longwy. Verdun s'est rendu sans se battre, grâce à la trahison des officiers royalistes et des bourgeois timorés. Mais le chef du bataillon de

volontaires, le commandant Beaurepaire, ayant appris la nouvelle, s'est fait sauter la cervelle avec son pistolet dans la citadelle, en disant : « J'avais juré de défendre la place ou de périr. » Un patriote s'est jeté dans la Meuse, après avoir brûlé toutes ses cartouches, pour ne pas voir progresser l'ennemi. Un pays ne saurait être battu quand sa résolution est aussi implacable. Le général Dumouriez tient tous les défilés de l'Argonne; il a dit : « Ce sont les Thermopyles de la France. » Nous venons d'arriver ici, amenés par le général Kellermann, pour ne point manquer à la grande bataille.

Comme on possède de lucidité à la veille du combat! Sur la route passent déjà des cavaliers; ce sont des « gros talons » ou cuirassiers, avec leurs chapeaux à trois cornes, plaqués de croix de fer; montés sur des chevaux de paysans, il font trembler le sol. Il ne nous reste donc plus que quelques heures; je vais en profiter pour dormir.

O village des confins de l'Argonne et de la Champagne, Valmy! qui vas assister, si proche de Paris, à la lutte décisive, donneras-

tu ton nom à cette bataille, ou, l'histoire te trouvant trop humble, l'appellera-t-on du nom de ton district ou de ton département : sera-ce la victoire de Valmy ou celle de la Marne?

## V

*22 septembre 1792.* — La bataille est terminée. Nous sommes vainqueurs!

Le soleil se lève et tout le bataillon, qui a dormi sur la terre nue, se réveille. Je veux immédiatement rédiger mes souvenirs; car je n'ai pu le faire hier soir, le sommeil m'ayant terrassé.

A cinq heures du matin nous campions en colonnes serrées, par bataillons, sur les pentes de Valmy. Le combat s'est engagé à sept heures. Notre lieutenant-colonel circulait dans nos rangs; il disait : « Vous verrez que tout se passe sans qu'on s'en doute! » J'ai bu dans ma gourde une bonne goutte : ma mère me l'avait donnée et je la réservais pour les grands

jours. La belle armée prussienne semblait en mouvement; on distinguait un grand remue-ménage dans ses équipages et ses trains. Qui pensait sans frémir que, parmi ces soldats esclaves, ces pillards dont la guerre est l'industrie, ces despotes qui veulent la mort de la nation, il y avait des Français, ô honte! les émigrés?

Tout à coup, la terre tremble : c'est le canon.

Des milliers de boulets arrivent sur le mamelon. Nous ne bougeons pas. C'est dur. Nous ne savons même pas, à cause du brouillard, où sont les pièces. « Eh quoi, dit-on, que ne courons-nous à l'assaut, pour clouer les canonniers prussiens sur leurs pièces? » Mais rien. Certains se demandent si nos chefs ne nous ont pas trahis. Les heures passent : il s'agit seulement de recevoir des boulets sans broncher. Pourquoi ne tirons-nous pas de notre côté sur le camp des despotes?

A présent, des boulets tombent sur l'emplacement du bataillon. Nous restons couchés par terre, immobiles; nous ne tirons toujours pas un coup de feu. L'ordre est donné à la compa-

gnie de se porter sur le flanc du bataillon. A cet instant, un boulet siffle et mon camarade tombe éventré. Je m'arrête, en frissonnant. Le capitaine, qui est un vieux soldat de la guerre de Sept ans, me crie : « Avance, sacrébleu ! » Je réponds, toujours immobile : « En avant, coquin de sort ! » Mais je reste cloué sur place ! Enfin, je reprends la marche. A partir de cet instant je n'ai plus eu peur. Le capitaine a ri.

Voici que des obus éclatent à côté de nous, sur des caissons. Une forte explosion se produit; les conducteurs hurlent et s'enfuient comme des fous dans nos rangs. Le général Kellermann est jeté à terre, son cheval tué sous lui. Nous distinguons parfaitement ces faits, et la crainte nous assaille.

Au même instant les colonnes prussiennes se sont mises en mouvement. On voit trois masses qui avancent lourdement, de ce pas que prennent pour la parade ces mercenaires. Ils se croient à une revue, tant ils méprisent les sans-culottes. Ceci réveille notre ardeur. Le commandement court sur la ligne : « Ne tirez pas; on les recevra à la baïonnette ! »

Le vieux Kellermann parcourt le front, malgré les boulets. Il nous harangue avec son accent d'Alsace. Les Prussiens approchent. Soudain le général met son chapeau au bout de son épée, l'agite et crie : « Vive la nation! »

Heure inoubliable! C'est bien toute la nation qui vit en lui, qui vit en nous. Le même cri sort de toutes nos poitrines. On voudrait courir contre le mur qui avance; l'ordre est de rester; on reste, malgré les trous dans nos rangs. C'est étrange : une bataille consiste plus à subir stoïquement les coups qu'à en donner. Il faut tenir malgré le bombardement. Tout est là. Nous répétons encore : « Vive la nation! » et nos tricornes de s'agiter au sommet des piques et des baïonnettes!

Mais les Prussiens n'avancent plus. C'est que leurs colonnes sont labourées par nos obus. Elles sont prises de flanc par Dumouriez, qui est installé sur un plateau, à notre gauche, par delà des marais. Soixante pièces à feu, que ce bon général démasque subitement, et des canonniers expérimentés! On voit également ses troupes de ligne, troupes aguerries de l'ancienne armée, qui s'avancent, prêtes à

attaquer les Prussiens quand nous les chargerons. Les fameux hussards de Dumouriez sont là, eux aussi.

La docile infanterie prussienne, fauchée par nos obus, ne peut plus faire un pas. Les lourds soldats tombent par rangs, par files. Nous crions tous de joie : « Vive la nation! »

C'est à ce moment que nous entendons un bruit de fifres et de tambours : Brunswick fait sonner le rappel. Les trois colonnes ennemies battent en retraite, serrées de près par nos hussards. Notre capitaine rit beaucoup, mais nous sommes plus près de pleurer de joie que de rire.

Nous n'avons pas brûlé une cartouche; cette bataille n'a été qu'à coups de canon; mais nous n'avons pas bronché sous la mitraille; voilà quel a été notre rôle, plus difficile qu'on ne croit. Les Français savent donner l'exemple non seulement de la furie, mais aussi de la patience impassible.

Nous couchons sur le champ de bataille.

# VI

*23 septembre 1792.* — Nous cantonnons toujours sur le même terrain, autour du moulin, où les chirurgiens opèrent les blessés. Le bruit court que la Convention vient de décréter la République.

La République! Je prévois qu'une lumière nouvelle se lève sur l'humanité. Elle surgit de la victoire. Soldats! qui dormez sur ces crêtes de Valmy, dans les fosses que nous avons creusées hier, ce n'est point en vain que vous êtes morts : la Nation est sauvée, la République est née.

Une corvée du bataillon vient de relever un officier prussien blessé et de le transporter humainement au moulin, où on le panse. Il a

une barbe rousse sauvage et des yeux bleus très doux. Je l'ai entendu parler au chirurgien. Il paraît si étonné de sa défaite qu'il n'a pas eu le temps d'en être chagriné! « Nous pensions que ce serait une promenade », disait-il. Sa promenade a été interrompue par un boulet patriote du citoyen Dumouriez! Il dit pourtant que Brunswick se montrait fort sombre, répétant sans cesse au roi de Prusse : « Nous combattons une armée de fanatiques. » Au matin il avait déclaré : « Ce sera plus difficile qu'on ne croit. »

Le Prussien raconte encore que dans l'armée du duc de Weimar, l'un des coalisés contre la liberté, se trouve un jeune homme allemand, nommé Gœthe, aussi prisé en Allemagne pour ses romans que chez nous Jean-Jacques pour *La Nouvelle Héloïse*. Ce poète serait venu avec son ami le duc, dont il est l'historien, pour assister aux batailles contre la Révolution, méditant, paraît-il, d'écrire sur ce sujet un drame dont le principal personnage est Satan.

Je rapporte fidèlement ce qu'a dit le Prussien et qu'il a entendu tandis qu'il passait pour porter des ordres, peu avant sa blessure.

Comme au bivouac allemand on était démoralisé par le revers subi et que peut-être les princes sentaient le vide de leur pensée et leurs prochaines défaites, ils ont demandé au dit Gœthe de chasser, par ses poèmes ou ses récits, leur mélancolie. Mais le poète allemand n'a su proférer que ces mots, qui méritent à vrai dire d'être notés : « En ce lieu et en ce jour commence une nouvelle époque pour l'histoire du monde. »

Mots qui honorent ce tyran prussien!

## VII

*29 septembre 1792.* — Nous cantonnons toujours sur les mêmes positions. La nuit, nous voyons encore s'allumer les flammes des bivouacs prussiens. A chaque instant, alerte. On crie « Aux armes! » Nous nous attendons à être attaqués. Rien. On se recouche.

Pourquoi n'attaquons-nous point? Ce n'est pas la guerre pourtant que de se regarder ainsi des jours durant, face à face. Le roi de Prusse et Brunswick ont envoyé des parlementaires au général Dumouriez : nous les avons vus. Ils offraient la paix. Nous apprenons la réponse qui arrive du Conseil des ministres, inspirée par Danton :

« La République ne traite point avec un

ennemi qui n'a pas entièrement évacué le territoire français. »

Nobles et belles paroles, dignes d'être gravées au fronton de l'histoire! Vous n'êtes donc pas morts les Decius, qui vous vouèrent aux dieux infernaux pour assurer le triomphe des légions romaines, les Codrus, les Horatius Coclès, les Mucius Scævola! O réponse terrible qu'on croirait sortie du vieux sénat de Rome, de la bouche d'un rude amant de la liberté et de la patrie, de Brutus et de Caton!

*Le même jour, le soir.* — Le roi de Prusse a dû méditer la réponse de la Convention et comprendre que les despotes ne peuvent plus rien contre nous.

Depuis une heure, les larmes aux yeux, nous distinguons les colonnes prussiennes, qui battent en retraite vers le nord...

## VIII

*7 novembre 1792.* — Victoire ! Hier encore nous avons livré bataille, et hier encore les meilleures troupes d'Europe ont fui devant les sans-culottes. Le sort de la République se jouait une fois de plus. Il s'agissait vraiment de vaincre ou de mourir; nous avons vaincu. La Révolution triomphe à Jemmapes.

Cette bataille est tout le contraire de celle de Valmy. Peu d'artillerie, et constamment la manœuvre et le corps à corps.

Il pleut. Dumouriez nous a établis dans une plaine marécageuse : de l'eau jusqu'aux mollets, de l'eau qui tombe sur la tête et les épaules. La nuit s'écoule lentement, tandis que, l'arme au bras, nous pataugeons dans le

marais. Je n'ai plus de chapeau, plus de souliers. Où est notre bel équipement du début? Point d'habits et le ventre vide! Certains murmurent. Les heures passent; pourquoi restons-nous là?

L'ennemi est en face, sur une suite de collines qui protègent Mons. Il est au sec; il est nourri. Il dort dans ses trois lignes de tranchées. Il faudra demain prendre ces palissades, ces abattis, ces retranchements, nous emparer à droite et à gauche, vers Cuesmes et vers Jemmapes, de redoutes terribles; puis, ceux de nous qui passeront devront tomber sur les réserves impériales qui nous attendent.

Si l'on songeait aux difficultés de la bataille, on tremblerait. Mais qui y songe? La nuit est glaciale. Si j'avais encore mes bons souliers de Valmy! Ne nous plaignons pas : les volontaires du bataillon voisin sont en sarraux de toile transpercés par l'averse. Les grenadiers hongrois se chauffent. Leurs feux montent de leurs tranchées.

Le jour gris s'est levé. On dit à notre brigade : « Vous prendrez la redoute de Cuesmes. » Quelle joie! On va en finir soit

avec nos souffrances, soit avec la vie; tout est préférable à la pluie et à la faim.

La fusillade éclate au centre. Sur toute la ligne on bat la générale. Les brigades, à notre gauche, se sont ébranlées. L'artillerie ennemie nous envoie ses boulets.

Notre colonel s'est mis en tête de la compagnie d'attaque. Il est en avant de toute la colonne. Il faut faire un bond, sous les obus autrichiens, jusqu'aux tranchées. L'ordre court : « Ne tirez pas; courez et rampez; ne chargez pas vos armes. »

Je songe : « Donnerai-je dans toutes les batailles sans décharger mon fusil? »

Le brouillard se lève. On distingue les grands grenadiers de Hongrie dans des fourrures et des vestes rouges, et les dragons, dans leur manteau blanc, qui nous attendent pour nous sabrer. Nous avançons en rampant, et ce n'est pas drôle. Il y a des blessés que leurs camarades emportent; mais ceux-ci ne reviennent pas. Nos rangs sont éclaircis. Ce ne sont qu'obus qui éclatent. En répondant, nos canonniers nous tirent dessus.

— Voici que nos pièces nous bombardent,

mon sergent, me crie un volontaire. Fuyons!

Il y a un moment de trouble.

Je lui dis : « Je vais te fusiller. Avance. Vive la Nation! »

Je ne sais pourquoi j'ai prononcé ces mots. Ils m'ont été inspirés malgré moi; ils raffermissent les hommes.

Nous approchons des abattis. Nous tirons tellement que les fusils sont encrassés. Pour les décrasser, il faut pisser dans leurs canons. Bon! plusieurs volontaires, en se levant pour pisser, sont atteints par des balles. Heureusement que nous avions plus de munitions que de vivres! Je ne pourrai plus dire qu'on gagne les batailles sans brûler de cartouches.

Un escadron de dragons autrichiens galope vers nous. Le sol tremble; ces chevaux vont nous écraser. « Ne tirez pas », commande le colonel. Il n'ordonne le feu qu'à bout portant. C'est un massacre de cavaliers; les uns s'enfuient; les autres ont dégringolé; une centaine de chevaux nous font un rempart, d'où nous visons sur les fantassins de la tranchée.

— Coquin de Dieu! il fait chaud, dit un volontaire du bataillon.

— Tu boirais bien un verre de clairette de Die, mon sergent? me demande un autre.

— Oui, et je mangerais un saucisson avec.

Il me répond, après avoir fait partir sa cartouche :

— Il vaut mieux travailler à jeun; nous mangerons ce soir.

C'est étrange qu'on puisse plaisanter pendant la lutte, songer à boire et manger, être astreint à d'autres besoins naturels. Ils semblerait qu'on ne devrait penser qu'à la patrie et à la mort. On ne pense ni à l'une ni à l'autre. Et la vie continue.

Tout à coup la musique de l'*Hymne des Marseillais* éclate à notre gauche. C'est une brigade qui a atteint les retranchements et qui charge. Le même son répond, plus loin, comme un écho. Puis un autre encore. Toutes les colonnes entonnent le chant des fédérés, et ces *Marseillaises* sillonnent l'air! Une ivresse nous prend. C'est alors que je songe à la Nation, à la République dont nous fondons les assises par les coups de nos baïonnettes. Tout le monde chante et hurle. Obus, mitraille, bou-

lets, feux de bataillons, rien n'y fait : nous n'entendons que l'hymne de la Patrie.

Soudain, on bat la charge. Le vieux général Dumouriez est arrivé. Il s'est mis en tête de la colonne, avec ses hussards et notre intrépide général Beurnonville. Il crie : « Le centre et la gauche ont pris les retranchements! » Nous répondons : « A nous la redoute de droite! »

Notre brave capitaine réplique : « En avant! »

Et le voilà qui court aux tranchées. Toute la compagnie s'ébranle; tous les bataillons se précipitent vers les lignes de défense. Une ivresse de chant s'est emparée de nous. La *Marseillaise*, *Ça ira*, un autre chant qui dit : « *La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière* », dont l'air circule depuis quelques jours. Nous tombons sur les colosses impériaux qui sont taillés en pièces ou qui fuient. Les hussards et les chasseurs à cheval sont à leurs trousses. La victoire est à nous!

Voilà la bataille de Jemmapes gagnée par des soldats sans sabots, par des sans-culottes, sur la plus redoutable infanterie du monde.

## IX

*5 mars 1793.* — Il pleut.

Il pleut sur nos uniformes quand nous marchons; il pleut sur le bivouac quand nous sommes arrêtés. Nos vêtements n'ont plus le temps de sécher. Ils sont de la couleur de la terre jaune des Flandres. Les étapes sont dures. Les souliers collent à la boue, qui retient les pieds prisonniers. Souliers et uniformes s'usent; la pluie les ronge.

Il pleut. La campagne est un grand désert humide, noyé dans le brouillard. On ne distingue les routes droites, entre les champs, que parce qu'elles miroitent sous la nappe d'eau.

Nous cantonnons dans un village délabré.

Ici ont déjà passé des armées autrichiennes, des armées prussiennes, notre cavalerie, nos soldats de ligne et combien de bataillons de fédérés! Aussi rien à manger. Pas de paille; le chaume des toits a été enlevé pour servir de litière aux fantassins. Pas de bois; le colonel a pu faire avec une vieille chaise un maigre feu pour sécher ses bottes.

La toiture de la maison est crevée; nous n'aurons pas de distribution de vivres. Il faut dormir le ventre creux. Combien de temps durera cette épreuve?

Notre misère est infinie : mais c'est le cas de tous les hommes de notre temps.

Nous appartenons à une génération malheureuse. Les événements nous dépassent et le bonheur des âges futurs s'édifie sur nos désastres. Il fut un temps où nos grands-parents connaissaient la joie des fêtes villageoises, les travaux réguliers des champs, le retour des saisons pacifiques. Un temps viendra, que nous achetons de nos larmes, qui sera pour nos petits-enfants un siècle enchanteur. Cependant, témoins inconscients d'une époque terrible, acteurs ou non de la tragédie, quelle

que soit notre responsabilité dans le cours des événements, nous sommes choisis par les destins pour être grands, misérables et tristes.

Je ne parle pas seulement des soldats, qui sont pourtant le plus à plaindre; je parle aussi de tous les citoyens. Mon père est à Paris, où il a accompagné notre cousin Jacomin, représentant de notre district, qui lui succède à la Convention nationale. Je reçois de lui une longue épître. Il semble qu'un vent ait passé sur l'Assemblée et sur le peuple, qui se sentent les instruments de fatalités invincibles, lesquelles leur font accomplir, en les broyant, des actes pitoyables et nécessaires.

Non, la vie n'est point douce de notre temps.

La mort du tyran ameute l'Europe serve contre la nation. Et la voilà seule, attaquée par tous, déchirée par ses propres fils, sanglante, et portant néanmoins en elle le bonheur du genre humain.

La Convention a décrété qu'elle apporterait secours et fraternité à tous les peuples qui veulent conquérir leur liberté. Il s'agit pour nous de nous sacrifier pour nos ennemis même,

de mourir pour ceux qui veulent nous persécuter : des hommes auront-ils jamais mieux appliqué ta doctrine, ô toi le premier des sans-culottes, citoyen réprouvé Jésus-Christ?

Toute nos frontières sont menacées. L'infâme Pitt ne veut point comprendre que la France tire de l'Angleterre le principe même de ses institutions et de ses libertés, et que, avant l'exécution de Louis Capet, les Anglais nous ont appris à faire bon marché d'une tête de roi. Pitt déchaîne contre nous la puissance britannique, ses escadres et ses livres sterling. La Hollande, l'Espagne, l'Empire nous traquent après la Prusse! Le Danemark et la Suède restent seuls impassibles dans cette croisade des trônes et des aristocraties contre la France révolutionnaire.

Malheureux amants de la nation et de la liberté! Fils d'une époque triste! Les chouans ravagent la Bretagne, la Vendée, les douces terres angevines. On doit craindre jusqu'à la trahison du général en chef, l'aristocrate Dumouriez! La discorde déchire le sein de l'Assemblée.

Ce n'est pas tout : il n'y a pas seulement ces

causes d'alarmes, avec le nouveau roulement des canons allemands et autrichiens sur Paris. Il n'y a pas seulement l'absence des vivres, les queues dociles de la foule aux portes des boutiques pour obtenir du sucre, du charbon, de la viande, du pain. Il n'y a pas, m'écrit mon père, que le triomphe insolent des accapareurs, des agioteurs, des nouveaux riches, des fournisseurs des armées, de tous les spéculateurs et de tous les complices des émigrés. Il y a autre chose : une angoisse qui pèse sur tous, qui nous accable comme une chape de plomb.

Il ne fait pas bon de vivre en notre époque. Quelle injustice nous frappe pour le bonheur des autres?

Tous sont également des victimes. Des anciens aristocrates, plus pitoyables que coupables, qui se rappellent l'époque où ils avaient une cour, un domestique et des fêtes dans leurs parcs. Des paysans, arrachés à la charrue pour connaître la fièvre sanguinaire des clubs. Des citoyens qui se promènent dans Paris aux théâtres fermés, aux rues silencieuses, aux boutiques closes. Des artisans qui doivent siéger à la section, tandis que l'atelier

est délaissé, la bourse vide et la marmite sans légumes ni pain. Des bourgeois qui tremblent quand retentissent, au seuil de leur maison, les piques des membres du Comité et des délégués en bonnet rouge, le ruban tricolore au cou.

Et puis, les farouches destins des grands acteurs : les Girondins, les fédéralistes et les modérantistes, ceux qui veulent trahir la République et ceux qui ne savent pas la servir, tous ces députés médiocres, apeurés, suivant la majorité probable et la puissance du jour, peuple d'avocats et de bavards, grenouilles du marécage coassant, et votant malgré eux de grandes choses. La figure de Danton, gouffre d'éloquence et d'audace, de débauche incivique, de patriotisme et peut-être de faiblesse; Fabre d'Églantine, son apôtre; le bonnet pourpre de Marat, sa figure blafarde émergeant des fourrures usées de sa houppelande, les yeux lourds, la bouche fendue comme la face d'un crapaud; Saint-Just, glacial, le cou serré dans sa cravate noire, héros qui trouve le monde vide depuis les Romains; Robespierre, divin fils de Rousseau, aux minces lèvres souriantes, implacable et correct comme son jabot, son

habit bleu et son catogan, cœur insensible et rempli d'amour, Robespierre, le pur, le juste, qui porte sur ses épaules frêles l'édifice de la nation !

« Ce qui me console, dit mon capitaine, c'est que j'échappe à coup sûr à la guillotine en m'exposant aux balles autrichiennes. »

« Nous sommes perdus, écrit mon père, si la Convention n'est visitée par un miracle d'énergie. Elle change l'heure du jour et le nom des mois ! Il lui faut soumettre à ses lois les citoyens et les ennemis, comme elle prétend y soumettre le soleil et la marche du temps ! »

« J'accomplis mon devoir, déclare mon cousin, le député régicide ; mais, chaque matin, quand je quitte mon étroite demeure de la rue Visconti, je ne puis me flatter que j'y rentrerai ; et nul ne sait si je coucherai dans mon lit ou à la Conciergerie. »

« J'ai rejoint ton père, se lamente ma bonne mère, le pensant en péril à Paris. On ne se doute guère à Nyons de la Révolution, si ce n'est au départ des réquisitionnaires. Mais ici la livre de sucre, d'huile ou de chandelle

monte à cent francs, une livre de viande coûte dix écus de trois francs, le boisseau de pommes de terre, qui valait quelques sols, vaut deux cents assignats d'une livre. Comme on souffre! »

Comme on souffre! Cet écho résume toutes les plaintes de nos contemporains. Il faut ces temps de fer pour amener l'âge d'or.

Il pleut!

Il pleut sur les maisons de notre cantonnement. Et, voyant la misère de ce temps et de ces hommes, je songe, Jean-Jacques! à cette chaumière paisible que tu rêvais pour le bonheur de tes disciples, à celle que te donna madame d'Houdetot, à celle qu'auront nos fils, avec un feu dans l'âtre, des poules dans la basse-cour, une épouse vertueuse et jeune, et l'air de liberté que l'on y respirera!

Il pleut!

Nous sommes une génération de sacrifiés. Jamais encore des hommes, jamais encore un peuple ne s'étaient montrés si grands!

## X

*Août 1793.* — Envisageons froidement la situation. C'est aux heures graves qu'il s'agit de ne pas désespérer de la République : telle fut la vertu du sénat romain. La constance doit grandir avec le péril. Tous les rois ligués contre la liberté : le jour viendra où tous les peuples libres s'uniront contre les derniers despotes! Ça ira. Et du reste un recours s'offre toujours à nous : c'est, sinon de vaincre, du moins de mourir.

L'infâme Dumouriez, vaincu à Neerwinden, perd la Hollande et passe à l'ennemi, avec combien d'officiers, ci-devant aristocrates, qui nous trahissent, nous croyant aux abois! Toulon livré aux Anglais. Nos troupes de

Mayence capitulent. Les Autrichiens sont à Péronne et à Saint-Quentin!

Les Impériaux à Péronne...

Et voici une fois de plus les flots de l'invasion germanique battant nos falaises picardes et champenoises, et déferlant jusqu'aux grands bois calmes de l'Ile-de-France, chéris de tous les amants de la nature!

Que fait la Convention? Les députés discutent, se disputent dans les séances, intriguent dans les couloirs. Robespierre accuse les Girondins de vouloir démembrer la France. Les Girondins le soupçonnent de vouloir être roi et même dieu. L'on a osé poursuivre devant le tribunal le terrible ami du peuple, le grand Marat, et son corps sanglant emporte dans sa tombe les espoirs des patriotes les plus constants et les plus purs!

# XI

*Octobre 1793.* — Je me suis engagé en mai 1792. Je pensais que la guerre finirait avec l'automne; et telle était l'opinion de chacun, soit chez nous, soit chez les Impériaux.

Il a fallu, malgré Valmy, malgré Jemmapes, prendre ses quartiers d'hiver.

Nous voici en octobre 1793. La nécessité d'une seconde campagne d'hiver s'impose. C'est terrible. Il s'agit de ne pas murmurer. La guerre est une longue servitude.

Et combien d'années passerons-nous encore sous les armes? Qui pourrait le savoir? Qui aurait jamais prévu? La lutte prend une autre forme. On reste en sentinelle sur ses positions : on ne se bat plus! Pourquoi ne pas en finir?

## XII

*9 thermidor an II* (*27 juillet 1794*). — Il se passe, dit-on, des choses terribles à Paris.

A l'heure décisive les meilleurs hésitent. Robespierre, qui n'a connu ni la bonté ni l'indulgence, inquisiteur vertueux qui n'a su que l'ordre, la règle, la pensée autoritaire, la sagesse froide, la raison, Robespierre lui-même ignore s'il doit attaquer ou se défendre, augmenter la terreur ou l'apaiser! Il se trouble quand il s'agit, malgré tous les déchirements, de construire un monde sur les ruines sanglantes du passé. Ne serait-il, comme les autres, qu'un avocat?

Mais qui ne se sentirait hésitant et troublé?

C'est ainsi que j'apprends la mort du citoyen

Chénier André, le frère de l'auteur tragique, jugé et exécuté le 7 thermidor. Je l'ai connu à Paris, à la « Société de 1789 ». Il publiait des écrits politiques. Mais il m'a montré des poèmes, encore inconnus, qu'il élaborait, lesquels sont dignes des Anciens, et les plus beaux de notre langue depuis ceux de Malherbe et de Racine... Chénier, après Condorcet proscrit et Lavoisier à l'échafaud! Voilà qui sera la tare de la Convention.

La Révolution aurait donc pu commettre un crime?

## XIII

*Fructidor an II* (*août 1794*). — Je n'ai plus de zèle pour rédiger mes mémoires. Quand j'ai entrepris ce travail je pensais que, chaque jour, j'aurais quelque incident imprévu, quelque idée nouvelle à écrire. Mais non ; la guerre, c'est la monotonie. Que se passe-t-il un jour qui ne se soit passé la veille, qui ne doive se répéter le lendemain? Toujours l'attente, les marches, la pluie, la boue, la faim!

Pourquoi donc prendrais-je la plume pour me redire?

L'enthousiasme donne la victoire pendant la bataille. Nous l'avons bien montré à Jemmapes. Mais, en dehors du combat, être patriote c'est se montrer patient et non témé-

raire. Chaque soldat doit posséder l'âme résolue, roide, implacable d'un Saint-Just. Il faut croire en la nation malgré les défaillances de ceux qui nous entourent, malgré les ordres qu'on ne comprend pas, malgré l'impéritie ou la trahison des chefs, malgré notre longue misère.

Je vois de bons sans-culottes découragés jusqu'à l'indiscipline parce que l'Assemblée paraît nous oublier, parce qu'il y a encore des aristocrates que nous protégeons de nos poitrines, et parce que de beaux dragons font la roue dans les salons de la capitale. Il ont tort. Voilà où il faut montrer sa vertu. Les administrateurs des charrois, les commissaires des vivres, qui sont à l'abri des coups et de toutes nos peines, mènent un train magnifique. Les bureaux sont remplis de réquisitionnaires jeunes, poudrés, empanachés, parfumés. Ces vils sybarites, ces esclaves acharnés dans le vice ne doivent pas décourager l'âme républicaine. L'heure de la justice sonnera. S'ils sont dans un cloaque n'est-ce point pour nous inviter à monter vers les purs sommets?

## XIV

*Vendémiaire an III (octobre 1794).* — Le Comité de Salut public au sein duquel, dans l'ombre, le citoyen Prieur et le citoyen Carnot préparent la victoire, remplace les généraux qui ont failli par des patriotes éprouvés et jeunes. Aucune faiblesse ne saurait être impunie. La vengeance du peuple et la malédiction de l'avenir feront justice de La Fayette, qui voulut se mettre au-dessus des lois, de Custine négociant avec l'ennemi, de Dumouriez, vil policier des deux derniers tyrans de la France, de Houchard dont l'ineptie fut un crime.

Des chefs nouveaux, que la Révolution révèle, nous conduiront. Les voici généraux; hier

encore qu'étaient-ils? Marceau, sous officier! sous-officier, ce patriote farouche mais humain, qui nous a donné pour mot d'ordre : « Allons conquérir des lauriers dont nous ne parlerons pas, puisqu'ils sont trempés de sang humain. » Kléber, son fier et noble ami, que les fusiliers et les grenadiers surnomment le dieu Mars, commis d'un architecte! Desaix, ci-devant noble, fidèle à la République, suspecté par elle et toujours sans rancune contre elle et sans reproche, sous-lieutenant en 1789, aujourd'hui général! Que dire des autres? Jourdan, qui n'était que mercier; Moreau, volontaire comme moi; et surtout le citoyen Hoche, frère de tous ses soldats, l'immense espoir des armées de la République, l'ami du genre humain?

## XV

*Germinal an III (avril 1795).* — La chose est désormais certaine : le roi de Prusse vient de signer la paix à Bâle! Il reconnaît la République et lui cède la rive gauche du Rhin.

Nos misères ne comptent plus. Les sans-culottes ont donné à la nation ses frontières naturelles que les anciens tyrans, malgré des guerres séculaires, n'avaient pas pu lui assurer. La paix! On n'osait plus prononcer ce mot. Je suis parti pour une campagne de trois mois : il y a quatre ans que je sers sous les drapeaux de la République. Nous sera-t-il permis de revoir les rues de la capitale, les montagnes de mon pays? Pourrons-nous tailler les vignes et labourer les champs en escomptant des récoltes encore lointaines?

Jamais l'air du premier printemps ne fut si doux. Les pêchers ont rougi dans les vergers et les lilas parfument les jardins; les charmilles se tapissent de feuilles; les amants de la nature sentent leur cœur se gonfler de joie. Nos misères ne sont plus rien. Les laboureurs lieront en messidor de lourdes gerbes et vendémiaire verra déborder nos pressoirs. Mon habit usé, mes sabots percés, mes pantalons troués, compagnons glorieux mais tristes, je vais vous abandonner! Et je me vois, en souliers à boucles, culotte à pont, gilet de soie, habit ponceau ou zinzolin, correct comme Maximilien Robespierre, me promenant dans les tonnelles des jardins Marbeuf et des Champs-Élysées : comme mon cœur bondit à voir venir à moi la citoyenne inconnue que j'aimerai, vêtue à la grecque, en florence ou en sicilienne, le fichu de nankin croisé sur la gorge...

Voici le printemps et voici la paix. C'est la victoire de la nation et celle de la liberté. Peuples, une aurore se lève : considérez l'avènement d'un ordre nouveau. Il surgit de nos larmes et de notre sang. Les cœurs s'ouvrent, sensibles, et la fraternité s'impose; la justice

et le droit triomphent avec nous. La liberté souveraine guide notre marchet la raison va gouverner le monde...

Et tout cela parce que nos troupes tiendront garnison à Coblence et à Mayence, parce que les soldats de la République ont vaincu!

J'aurai vu la fin des guerres et le triomphe de la Révolution.

Vive la Nation! Ça ira!

IV

# LES ANIMAUX
## SOUS LA TOURMENTE

*A M. Elie J. Bois.*

# CHAPITRE I

## LES ANIMAUX MALADES DE LA GUERRE

Au temps où la peste répandait parmi les animaux sa terreur, et comme tous étaient frappés si rudement que se fuyaient les tourterelles, le lion tint conseil : ce furent les derniers États-généraux des bêtes.

Or, voici qu'une nouvelle assemblée vient de se réunir. C'est qu'un nouveau mal s'est abattu sur la terre, aussi terrible et plus meurtrier que la peste, inventé lui aussi sans doute par le ciel fort et jaloux pour punir les iniquités du monde, terreur des renards comme des colombes : et ce mal c'est la guerre.

Une clairière dans la futaie, aux premières heures du printemps. L'eau de l'étang, entre

les joncs, est encore glaciale et les couleuvres ne s'y trempent que timidement; sur les buissons sans feuilles on découvre les nids des chardonnerets; les églantines saignent et les fleurs des bois ouvrent leur corolle; à travers les branches, malgré les jeunes pousses vigoureuses, le soleil de midi pénètre jusqu'au sol tapissé des branches mortes du dernier automne. C'est là que le lion tient sa cour. Il est royal, par définition et par habitude. On l'appelle Noble, à cause de sa crinière, qui lui fait une couronne, et de la paresse auguste de ses mouvements. Il ne ferme point ses yeux d'or, qui rêvent à l'infini du désert; et, regardant les choses et les hommes, il ne les voit pas.

— Je vous ai convoqués, dit le Roi, car les ravages de la peste sont dépassés en horreur. Voici la fête des vautours et des corbeaux! Je les ai vus tournoyer et pousser des cris de joie sur cette belle terre de France, plus riche jadis en vignes qu'en cadavres et en vergers qu'en cimetières; je les ai vus par nuées s'abattre dans les ravins des Balkans et sur les blanches plaines de la Russie, dont la neige s'est fleurie de sang. Mais voici en même temps la misère

de mes autres sujets. Ce sont des hécatombes de moutons et de bœufs, arrachés au labour comme au pâturage. On prend les meilleurs de mes chiens de chasse, mes plus beaux bergers de Flandre ou de la Forêt Noire, mes roquets les plus pacifiques. Il n'est jusqu'aux humbles basses-cours qui partout ne soient dépeuplées, tel est l'amour des soldats pour les lapins et les volailles. Les ramiers servent à porter des messages de mort. On abat tout ce qui porte poils et peau pour avoir du cuir et des fourrures; et dirai-je que j'envisage les temps où le cheval ne sera plus qu'un souvenir, tant les fils de cette noble race ont payé cher leur renommée et leur soumission à l'homme.

« Comment pourrons-nous mettre fin à la guerre?

— La guerre est la loi du monde, assura lourdement l'ours.

Hobereau des forêts allemandes, seigneur-paysan des montagnes russes, il trouvait le carnage une chose naturelle; il le disait sans hypocrisie, frappant le sol de toute la puissance de sa botte courte et massive. Il poursuivit :

— N'êtes-vous pas vous-même toujours en guerre, sire Noble, contre les gazelles?

— C'est pourquoi je m'accuse, comme les autres, répondit le Roi. Si je suis le plus coupable, je serai puni.

— Mais il faut vraiment rechercher le plus coupable, déclara le mouton devenu enragé, et que l'aventure ne finisse pas comme la dernière fois, en criant injustement haro sur le baudet!

Le renard, avançant le museau, regarda le mouton de travers et fit un signe au loup. Celui-ci, hirsute et stupide, se mit à hurler en montrant les dents à l'innocent animal.

— Silence! commanda le Roi.

Plus diplomate, le renard Goupil déclara :

— Dom Belin a raison. Sans doute a-t-il quelque crime sur la conscience, qu'il va nous confesser. On pèche par sottise autant que par malice.

Il poursuivit en caressant son fin museau et en riant de tous ses yeux aigus :

— Les grands n'ont pas besoin de s'accuser. Chacun connaît nos fautes, qui ne sauraient passer inaperçues : inutile donc de les rappeler.

C'est aux humbles à dénoncer franchement leurs méfaits.

— Cinq de mes frères et quatre de mes sœurs (hélas! quelle belle jeunesse!) ont péri sous ta dent, cria dame Pinte en se pâmant.

Chantecler, le coq, son époux, allait insister.

— Qu'a-t-elle dit? demanda perfidement Renart, comme si on ne venait pas de l'accuser du plus noir des crimes.

— Je n'ai pas bien entendu, répondit le tigre. Il soulevait ses babines rouges, montrant ses crocs terribles; ses yeux endormis, voilés par les paupières, souriaient, complices et faux, à Goupil.

— Elle a dit, assura le Loup...

Renart l'interrompit :

— Nous attendons, dit-il, la confession de dom Belin.

— Je n'ai pas fait de mal, assura le mouton. Je ne quitte pas mon troupeau. Tout me fait peur. Je suis peut-être stupide : mais c'est que je suis bon. C'est tout.

— Son cas n'est pas clair, suggéra le chat Tibert, qui se chauffait d'un air patelin, au soleil.

Hypocrite fieffé, faux dévot, vrai Tartufe, on le redoutait à cause de ses terribles griffes sous sa patte de velours, de sa cruauté qui apparaissait soudain malgré sa rondeur apparente et sa culture; il était docteur ès sciences juridiques, théologiques et philologiques, et professeur à la faculté prussienne d'Iéna.

Et chacun dut publiquement se confesser : le singe, jongleur et charlatan qui narra tant de tours qu'on en rit sans les croire; le hibou, philosophe rechigné et grondeur; la fourmi, matrone et mégère prévoyante et pointue; le cerf, la belette, la tortue, le lapin. Ce fut enfin le tour de l'âne. Il se souvenait de ce qui, au temps de la peste, était arrivé à son frère, mis à mort pour avoir brouté de l'herbe dans un champ.

Il dit simplement :

— Je n'ai commis nulle faute dont je puisse m'accuser!

— Alors, pourquoi le ciel nous envoie-t-il la guerre, pourquoi ce châtiment? rugit si fort le Roi que dom Belin s'évanouit et que messire Couart, le lièvre, se mit à trembler de fièvre.

Pour sauver la situation, le professeur

docteur Tibert, expert en casuistique, suggéra :

— Si nos crimes ne sont point grands, peut-être nos vertus ne sont-elles point efficaces. Nous sommes pareils au figuier stérile. Le plus coupable de nous est donc celui dont les bonnes actions ne paraîtront pas assez nombreuses. Que chacun se vante donc sans vergogne de ses œuvres.

A les entendre, il n'y eût dans l'assemblée que des saints.

— Que les animaux sont bons! ruminait le bœuf en écoutant naïvement cette confession d'un nouveau genre. Comment la guerre a-t-elle pu éclater?

Bernart, le baudet, fut une fois encore pris de court.

— Je n'ai guère d'exploits présents à ma mémoire, dit-il.

Il avait à peine prononcé ces paroles que les cris de « Haro! Haro sur le baudet! » s'élevèrent une fois de plus de toutes parts. L'ours, les tigres, les renards, les loups, les lions, les aigles hurlaient; les brebis, les bœufs et jusqu'aux mulets les imitèrent...

On entendit vaguement dans le tapage les excuses de l'âne :

— Je me rappelle, disait-il, avoir réchauffé l'Enfant dans l'étable de Bethléhem... Et j'ai porté le Seigneur, sur mon dos, en ce jour où il entra dans Jérusalem, tandis que, sur son passage, la foule jonchait le sol de branches vertes et agitait des palmes... J'ai été l'humble serviteur du Christ.

La voix se perdit dans le tumulte. Victime expiatoire, l'âne fut mis à mort.

Mais la guerre continua à répandre la terreur parmi les bêtes, et à noyer la terre de sang.

## CHAPITRE II

### LES AVENTURES DU RAT DE VILLE

— Je me suis rappelé, dit le Rat de ville, votre invitation. Vous m'excuserez de m'être fait attendre pendant trois siècles; mais on ne dispose pas toujours de son temps.

— Mieux vaut tard que jamais, répondit aimablement le Rat des champs.

Il était vieux et, comme toutes les personnes âgées, aimait à parler par sentences : les proverbes donnent à qui les profère l'apparence de la sagesse; et la sagesse est la parure des vieillards, lesquels ne sont plus capables de folies.

Le Rat de ville avait quitté Paris, trouvant, Dieu sait pourquoi, que le beurre, le fromage

la farine et le sucre s'y faisaient rares. La disette menaçant, il avait songé à son compère Rongemaille, qui habitait la campagne et qui, jadis, étant venu lui rendre visite, l'avait prié à venir se reposer dans son agreste demeure. Les temps étaient troublés; on avait de la difficulté à se nourrir; une certaine angoisse pesait dans l'air, comme si l'univers était la proie d'un bouleversement mystérieux, dont on ne se rendait point compte et qui devait donner naissance à des temps nouveaux. Rongelard envia le calme des champs et la félicité de Rongemaille. Quand l'orage gronde en notre âme et dans le cœur ardent des cités, on aspire à la paix, qui vous pénètre, des molles prairies, des bois vénérables et des rivières heureuses.

— Trop fortunés, répéta Rongelard après Virgile, les agriculteurs, s'ils réalisaient leur bonheur!

Car les Rats de ville sont des lettrés : ils n'ont manqué de s'instruire en rongeant les volumes latins qui languissent dans les bibliothèques, les dictionnaires tachés d'encre, derniers témoins de nos humanités, et les lettres d'amour lyri-

ques, suprêmes vestiges de nos jeunes printemps.

Rongelard se rendit donc par petites étapes chez Rongemaille; celui-ci possédait ses pénates et ses lares paternels en certain coin de la Champagne, riche en raisins, en betteraves et en blés. Mais il n'y arriva point sans difficultés.

Cette campagne lui sembla singulièrement peuplée, et les terres creusées de fossés, et partout hérissées de monticules.

— Je comprends, dit-il, qu'un jeune rat ait pu autrefois, traversant ces parages, se croire au Caucase ou dans les Apennins!

Mais il reconnut Rongemaille, qui, pansu et blanchi, les pattes croisées sur son ventre, l'attendait au seuil de son trou. Il faisait une nuit très douce; les rayons de la lune éclairaient les labours et argentaient le nez fin et les moustaches des rusés compères.

— Vous m'avez vanté la tranquillité de votre asile, déclara le citadin : c'est ici que personne ne vient interrompre nos repas?

— En effet, répondit le rustique.

. Il avait l'air embarrassé.

— Voulez-vous dîner? demanda-t-il.

Ils se mirent donc à l'ouvrage : car manger est, au fond, la seule raison d'être de ces animaux; c'est ce qui les distingue des autres, et notamment des hommes, dont certains ont des soucis d'un ordre moins matériel.

Ils mangèrent; tout était à profusion et partout épars sur le sol, entre deux hauts murs de terre; mêlés à la paille et à la boue, s'offraient les reliefs les plus divers. Ils mangèrent. Par exemple, ils n'étaient point seuls. Quel peuple de rats! Des gros, des minces, des noirs ou des gris, de prestes et de lourds.

— Il y a place pour tous, déclara le paysan, tant la contrée est riche.

— Et des orages, en avez-vous souvent? demanda le citadin.

— Des orages? répéta l'autre avec étonnement.

Rongelard faisait allusion au tonnerre continu qu'il entendait, aux éclairs livides qui se suivaient sans cesse.

— Ne vous occupez point de cela! répondit tranquillement Rongemaille.

Il continua à dévorer. Mais l'inquiétude de Rongelard devenait telle qu'il en perdait le

boire et le manger. Toujours des explosions. Partout des embrasements brusques. Le sol tressaillait sourdement.

— La terre est en travail, pensa-t-il. Elle va accoucher : et ce ne sera point, je le garantis, d'une souris!

— Mangez, mangez... lui dit son compagnon.

Il s'obstinait :

— Que va enfanter le monde?

Par moments, un bruit plus sec et plus proche lui faisait croire que sa fin arrivait. Il suait à grosses gouttes. Il tremblait.

Des hommes passaient lentement dans le fossé, s'arrêtaient, silencieux et lourds, écrasaient quelques rats de leurs pas pesants, sans que les autres citoyens de la gent rongeuse en fussent émus, tant ceux qui restaient étaient nombreux, tant la mort paraissait un fait sans importance. Puis un homme, soudain immobile, déchaînait un tonnerre qui dépassait en horreur tout ce que Rongelard avait entendu jusqu'à ce jour.

— Je deviens fou! dit-il à son compère. Vous vous jetez sous les pieds de nos ennemis et vous offrez à leur massacre...

— C'est à charge de revanche, répondit Rongemaille. Regardez plutôt.

En effet, il conduisit, par une étroite galerie de taupe, le citadin jusqu'à une série de fosses où des cadavres de soldats s'entassaient. Et là, toute une colonie, tout un peuple de rats pullulaient autour de pauvres corps, se nourrissaient de leurs dépouilles et de leurs chairs corrompues et sacrées.

— Où sommes-nous donc? demanda le Rat de ville, pris de vertige, étonné.

— C'est la guerre! répondit le Rat des champs.

Mais le citadin ne comprit pas.

*
* *

Le Rat de ville revint à Paris, absolument désabusé sur la vie des champs.

— Il faut y être allé, se répétait-il, pour se faire une idée de cette tourmente!

Il disait vrai. L'existence des êtres qui demeurent en cet enfer que sont les tranchées ne saurait être imaginée; leur misère ne peut

être perçue, ni leur long sacrifice compris; tout cela échappe à la mesure de nos intelligences et de nos cœurs. On ne saurait calculer l'étendue de ce domaine de souffrance parce qu'on manque de repère : nous ne possédons point d'échelle qui puisse la mesurer. Ce sont là des faits en dehors de la vie. Nul n'en pourra reconstituer le spectacle demain, pas plus qu'il ne le peut aujourd'hui : les auteurs mêmes auront oublié leur rôle dans le drame, quand ils ne respireront plus l'atmosphère de la scène, l'atmosphère lourde de patience et de résignation. Et ces événements nous sont et nous seront étrangers, comme les réalités des autres planètes : il n'y a rien de commun entre les choses de ce monde et les choses de la guerre.

Rongelard s'en vint immédiatement conter ses impressions au doyen de tous les rongeurs de ville. C'était ce fameux philosophe, qui s'était retiré du monde et vivait dans un fromage de Hollande. Au fond de son trou, il méditait tout le jour et toute la nuit : il parlait peu, de sorte qu'il ne proférait point de sottises, et l'on jugeait son silence éloquent et profond. Comme il commençait à radoter, il répétait

souvent ses phrases; il déclarait : « Il fait beau... il fait beau.... » Et tous ses admirateurs, c'est-à-dire tous les rats, de s'extasier, de trouver sous ces mots un symbole, tout comme les hommes et les femmes du xx^e siècle écoutant, sans les entendre, certaines pièces obscures et puériles, et se mourant d'ennui et d'émerveillement.

— Je t'avais bien conseillé, fit le philosophe, de rester tranquillement chez toi!

— C'est à croire, répondit Rongelard, que les hommes sont fous. Imbéciles que nous étions d'admirer leur industrie et leur sagesse! Ils ont pris aux dieux le tonnerre, les éclairs et toutes les forces de la nature et s'en servent pour s'exterminer réciproquement. Si tu les avais vus! Les voici les uns en face des autres, séparés par un étroit espace de terrain, et, insensibles au froid, au soleil, à la boue, à la faim, ils ne pensent qu'à se tuer en s'envoyant, dès qu'ils s'aperçoient, des machines infernales.

Ce récit intéressait le philosophe : il avait sorti le museau de son trou et tendait l'oreille, qu'il avait dure.

— Les chats, dit-il après avoir médité, en usent de même contre nous.

— Oui, concéda le voyageur, mais c'est pour manger : tandis que les hommes se battent pour leur plaisir.

Le moine réfléchit, puis il déclara :

— Qu'en sais-tu? Peut-être est-ce aussi pour manger qu'il se battent, sans qu'il y paraisse au premier abord. Peut-être également est-ce une façon de prouver leur supériorité sur les autres animaux, et leur divinité ; nous ne savons pas ; les dieux se manifestent à nous et à eux-mêmes par des procédés étranges et mystérieux.

Mais Rongelard s'irritait :

— Tu discutes, fit-il irrévérencieusement, sur des choses que tu ne connais point et que tu n'as pas vues : c'est le propre des philosophes et de tous les docteurs. Mais enfin, je sais, moi, ce dont il est question! Les rats se battent avec les chats. Ils se battent aussi avec les hommes, car les créatures sont toujours en révolte contre les dieux. Ils se sont même battus contre les grenouilles, et le divin Homère n'a point cru s'abaisser en racontant,

en trois cents vers épiques, cette guerre. Les habitants de l'Olympe, neutres d'abord, intervinrent ensuite en faveur des grenouilles; les écrevisses même s'en mêlèrent; c'est pourquoi nous fûmes vaincus.... Mais jamais, jamais les rats ne se sont battus contre des rats. Pourquoi donc les hommes se battent-ils contre les hommes?

Le philosophe ne répondit pas. C'est ce qu'il ne manquait de faire toutes les fois qu'il se trouvait dans l'embarras; nous avons dit que cette attitude servait sa renommée. Il dit enfin :

— Tout cela m'est indifférent. Les choses d'ici-bas ne me regardent plus : je l'ai déjà déclaré à nos députés, quand ils sont venus me demander jadis assistance et conseil. Je suis neutre, comme les dieux.

— Mais les dieux, reprit Rongelard avec véhémence, ne sont pas neutres, puisque les dieux ce sont les hommes, et que précisément je te raconte leur lutte. Et même je te rappelais qu'ils ne sont pas restés neutres dans la grande guerre que nous avons soutenue contre les grenouilles. Rester neutre est une attitude

qui a l'apparence de la sagesse : au fond, c'est toujours une lâcheté!

— Tu es bien neutre, toi aussi? remarqua l'ermite.

— C'est par la force des choses, répondit le citadin. Peut-il en être autrement, chétif rongeur que je suis? Ces événements me dépassent. Et comment prendre parti pour les uns ou les autres de ces déments qui se tuent sans raison, par plaisir malin, entre gens de la même espèce, entre frères! Mais sans savoir de qui je désire la victoire, je ne suis pas neutre... Et, profitant de la leçon, je voudrais que nous préparions notre peuple aux batailles éventuelles contre les chats; car je vois que la guerre durera autant que le monde. C'est ma façon de sortir de la neutralité.

L'ermite répondit, après un silence :

— Je me contente de cultiver la sagesse.

— L orage gronde, cria Rongelard.

— Je ne l'entends point, fit le philosophe en rentrant dans son fromage.

— Il pleut, il pleut, sur les paisibles jardins, hurla le citadin.

— Laisse pleuvoir, proféra le moine, et

cherche un abri. Après nous, le déluge !

Rongelard, furieux, hors de lui, avait grimpé jusqu'à l'ouverture du fromage de Hollande; de toutes ses forces il cria au doyen :

— Tu n'es qu'un égoïste et un idiot...

Puis, de dégoût, il s'en alla.

Mais l'autre sortit encore la tête de sa fenêtre. Et, sans émotion :

— Je suis au-dessus de la mêlée! dit-il.

## CHAPITRE III

### L'AVÈNEMENT DE MARTIN ET DE SANCHO-PANZA

En cet endroit, une mine française avait explosé quelques jours auparavant, lorsque les Allemands se cramponnaient encore à cette ligne. Une cuvette énorme ouvrait le sol, formait une place publique, dans laquelle débouchaient à présent nos tranchées, ainsi que des rues : carrefour central où l'on se rencontrait, où l'on se bousculait, où l'on apprenait les nouvelles du secteur comme sur l'agora d'Athènes ou le forum romain. Le colonel du régiment avait installé là une sape pour son poste de commandement, et les barbiers des trois bataillons opéraient dans un souterrain qui y prenait jour.

Le temps était gris et maussade. Par moments, il pleuvait. Le centre de l'entonnoir était un lac. On ne savait si le grondement qui faisait trembler l'air était celui de nos canons ou celui du ciel.

Martin et son camarade Sidi rêvaient au bord du lac. Ils hésitaient à boire : l'eau jaune ressemblait à un sirop de boue; au milieu de la flaque nageait un vieux brodequin et se rouillait un fusil prussien. Sidi, qui était moins délicat, surmonta son dégoût. Il s'abreuva. Martin le regardait avec mélancolie et avec une envie discrète; mais il se retint : noblesse oblige. Car, rempli de dignité et d'ans, gris déjà, Martin était commandant du quatrième bataillon.

Martin était un âne et Sidi, son compagnon, un bourricot : un petit bourricot d'Afrique rusé, rieur, infatigable, trottant toujours, un de ceux que venait de recevoir le régiment, et qui apportaient dans les tranchées et jusqu'aux plus lointains postes d'écoute les aliments des hommes et la nourriture, plus rapidement absorbée encore, des fusils et des mitrailleuses. Ils remplaçaient les chevaux et

les mulets de ravitaillement qu'avait décimés la bataille. Ils passaient partout, enjambant les trous, escaladant les cratères, sautant les fossés, posant délicatement leurs petites pattes cagneuses entre les mailles des vieux réseaux de fil de fer, se faufilant dans les tranchées étroites, leur charge rabotant les murs de boue, avançant quand même, remontant sur le sol quand il n'y avait plus de tranchée, aussi gris, aussi jaunes que le terrain lui-même, échappant ainsi à l'observation des aviateurs ennemis, vrai peuple de fourmis laborieuses, philosophes inaccessibles à la crainte, que ne troublaient ni les averses de pluie, ni les orages de shrapnells, ni les explosions, autour d'eux, des lourds percutants.

— De vrais poilus! avait observé un homme en les voyant pour la première fois.

De fait, ils ne sourcillaient point sous le bombardement, et leurs poils, leurs longs poils prolongés par des filets de boue, balayaient le sol : de vrais poilus!

Les régiments d'infanterie n'ont que trois bataillons. On avait vite décidé, au 185[e], que les bourricots formaient le 4[e] bataillon.

Or, parmi tous ces petits ânons, que conduisaient des âniers coiffés du fez et venus avec eux d'Afrique, on avait distingué un compatriote, un véritable âne de France, un vrai baudet de chez nous. Comment avait-il échoué parmi ses congénères tunisiens, c'est ce que nul ne parvint à savoir ; mais il possédait plus de majesté, plus d'indolence et plus de ventre. Les autres se nommaient Sidi ou Mohamed ; on l'appela Martin. Il fut désigné pour porter les vivres du colonel, et c'est ainsi que Martin fut promu commandant du 4e bataillon.

Or, le commandant Martin enviait le poilu Sidi, qui s'était désaltéré dans l'eau fangeuse de l'entonnoir. Le commandant avait des lettres. Il cita Buffon.

— Je t'envie, Sidi, s'écria-t-il, et je suis altéré. Mais monsieur de Buffon, notre noble ami, a dit de nous et je ne saurais le faire mentir : « L'âne set fort délicat sur l'eau, il » ne veut boire que la plus claire, et aux ruis» seaux qui lui sont connus... »

— Je ne connais point ce Buffon, répondit Sidi, et j'avais soif. Je me suis abreuvé. Il n'est pas utile de supporter vainement une

souffrance quand nous pouvons l'éviter. Il en est suffisamment d'inévitables...

Et ces souffrances, Sidi les supportait tranquillement, sans se plaindre, avec le fatalisme qui convient à un bourricot musulman. Martin y mettait plus de façons. C'était un baudet cultivé, et il n'acceptait avec résignation sa servitude qu'à cause de la grandeur de l'idée qui l'imposait; Martin était un camarade conscient.

Il tint à Sidi le discours suivant :

— Cette guerre est pour nous une grande leçon : sobres par définition, nous mangeons à peine, et nous passons notre temps à apporter à nos maîtres leur nourriture! Notre rôle est ingrat et peu glorieux, et pourtant nous sommes autant exposés que les chiens de liaison, les chiens sanitaires et les chiens sentinelles, dont plusieurs ont été cités à l'ordre du jour de leur régiment. Tu as là une image de l'injustice de ce monde.

« Nous sommes humbles et patients. L'humilité et la patience sont les vertus de ce long drame. C'est pourquoi l'on a remplacé par nous-mêmes les chevaux, qui restent néan-

moins la plus noble conquête de l'homme. Mais cela, c'est de la littérature; il faut espérer qu'un poète viendra, qui nous réhabilitera mieux que ne l'ont fait Buffon et La Fontaine. Un géographe grec, qui était un philosophe, Strabon, raconte que nous servions, dès l'antiquité, à des usages guerriers chez certains peuples d'Asie Mineure.

— Maintenant encore, affirma Sidi, on nous emploie depuis longtemps dans les deux camps, sur le front oriental.

— Pendant la campagne d'Égypte, il y a un siècle, continua Martin, nous portions sur notre dos les membres de l'Institut qui accompagnaient Bonaparte. C'était un grand honneur que nous faisaient ces savants. Mais Bonaparte ne se servit jamais de nous comme monture; et pourtant il rappelait lui-même à Monge et à Berthollet qu'il était un civil, et académicien! Mais nous n'étions point assez nobles. Vois-tu, nous venons de gagner nos lettres de noblesse dans les tranchées; après la guerre nous connaîtrons des temps meilleurs, quoique les hommes, à en juger par tous leurs actes en général, et par ce satané bombardement en

particulier, soient de bien drôles d'animaux...

Sidi ne répondit point. Martin secoua ses poils grossiers, durcis par la glaise. Il songeait à son village alpestre, dont les chemins sont bordés de chardons bleus, à ses bruyères où il se roulait, ruant, brayant, se vautrant à l'aise ; c'était tout cela qu'il avait fallu quitter pour l'automne des tranchées.

Pourtant il n'éprouvait ni regrets, ni tristesse, mais au contraire de la fierté. Il se rappela un misérable cheval de dragon, aperçu la veille au centre de ravitaillement, à l'arrière, toujours fier, vaniteux et inutile.

— Voilà la fin définitive, dit-il, de Don Quichotte et de Rossinante, et notre avènement avec celui de Sancho-Panza !

## CHAPITRE IV

### LE SACRIFICE DES PIGEONS

Ce sera la seule beauté morale de cette guerre : l'homme aura appris à vivre des jours, des mois, des années sous la menace de la mort. Il n'a plus peur d'elle : il est affranchi de son épouvante, comme un disciple d'Épicure, de Mahomet ou de Jésus. Tout le long travail des philosophes aura moins fait pour l'humanité que l'épreuve de cette bataille. Les peuples de ce temps auront été délivrés de la crainte de la mort par le spectacle de la mort.

Car la mort apparaît, dans la tourmente, sur cette longue ligne infernale où se sont joués les destins du monde, comme le fait le plus insignifiant qui soit, le plus simple, le plus

coutumier, le plus banal : ce qu'il est en réalité. Il a fallu ce formidable désordre du monde physique et spirituel, la guerre, pour rétablir l'harmonie dans le cours des choses, et ramener à sa place un incident qui se révélait jadis à nous avec les horreurs démesurées d'un drame.

Quand l'un des deux pigeons qui s'aimaient d'amour tendre quitta le logis, il dut échapper aux périls d'un orage, au filet du chasseur, au vautour puis à l'aigle, à la fronde enfin d'un enfant, avant de rentrer, dégoûté du siècle, au colombier. Pauvres pigeons voyageurs qui volez par-dessus les cratères des volcans flamands ou champenois, pigeons des tranchées de Bapaume, pigeons des tranchées de Douaumont, que sont ces dangers dérisoires auprès des dangers auxquels vous avez échappé!

Il y a entre les pigeons de La Fontaine et les pigeons de cette guerre la différence qui existe entre les héros de l'*Iliade* et ceux qui dorment par milliers des Flandres aux Vosges. La grandeur des uns est dans la littérature qui nous transmet leur geste; la grandeur des autres est dans l'histoire de leur servitude et

dans le mystère inconnu de leur passion. La noblesse des premiers se trouve dans le génie d'un poète; la noblesse des derniers réside dans leur cœur!

Hôtes pacifiques des pigeonniers pointus, trembleurs, ramiers et colombelles, vous contribuez aussi à la défense du sol, à l'œuvre de mort! Où est l'époque où, neutres bienveillants, vous alliez accorder entre eux les vautours, au point de les unir contre vous? Ramenez la paix parmi les hommes, au risque que les ménagères étranglent vos plus beaux couples et que les chasseurs déciment le vol triangulaire de vos palombes migratrices!

Voici : la bataille bat son plein; et cela dure des semaines et des mois. Les jours d'été sont aussi gris, tant l'atmosphère est troublée, que les matins d'automne : impossible de comprendre les signaux optiques; viennent à l'aide du brouillard, la fumée et la poussière des éclatements, qui font bouillonner le sol. Les liaisons téléphoniques sont rompues depuis le début de l'engagement; les coureurs, qui sautent de trous d'obus en trous d'obus, porteurs d'ordres et de renseignements, sont

arrêtés par les tirs de barrage ou frappés à mort dans leur entonnoir solitaire.

Ainsi les vagues qui déferlent les unes contre les autres, flux et remous inondés par la pluie des projectiles, se heurtent mystérieusement. Et nul ne sait ce qui se passe dans la région où bout la tempête. A la nuit seulement les états-majors seront renseignés.

Mais voici que les pigeons s'envolent de la ligne même du feu. Un homme les a emmenés, au sein de la bourrasque, dans sa musette. On a attaché à leur patte un message, écrit au crayon. Et malgré les explosions, les éclatements de l'acier et des flammes livides, malgré les nappes de gaz qui traînent à terre, malgré toutes les brumes, tous les nuages, malgré l'ombre qui est descendue, ils volent, porteurs de nouvelles, très haut, dans la limpidité du ciel.

Ils voyagent par couples; alors ils ne s'égarent jamais. Ils peuvent aussi voyager seuls, s'il le faut, si on le leur demande. Les vieux briscards ne craignent rien : qu'est-ce que ce pauvre orage bruyant de la terre, quand on a appris à ne pas même redouter, au cours

des migrations du printemps et des fins de l'été, la fureur des ouragans qui déchirent les cieux? Qu'est-ce que ces obus qui sifflent en volant, inventés par le génie le plus profond de l'homme, mais qui ne tiennent l'air que quelques secondes et vont à peine plus vite que les oiseaux, dont l'air est la demeure et qui sont maîtres de ses espaces? Comme ces vallées sont étroites, et basses ces collines, pour lesquelles les hommes rougissent la terre de leur sang, quand on les contemple du haut des sereines étendues!

Les pigeons regagnent leur colombier. Ils prennent parfois une route plus longue mais plus sûre : leur instinct ne les trompe pas. Il leur arrive d'être blessés, de revenir avec leur belle gorge mauve rougie et déchirée, tant le voyage est dangereux.

Ils regagnent le colombier : colombier de la citadelle, panier que l'on porte de secteur en secteur, qu'ils retrouvent néanmoins. Dans les tranchées il n'y a pas de confort; malgré les soldats qui les aiment, qui leur donnent en abondance du pain et du riz, ils n'ont de pensée que pour leur demeure. C'est là qu'est la com-

pagne au beau plumage gris, c'est là que sont les tendres soirées, les habitudes familières du logis...

Au colombier, des batailleurs de parade sont les maîtres et de gros pansus se nourrissent sans vergogne... Il est temps de mettre de l'ordre dans la maison. Aussi, dès qu'on leur donne le vol, en quelques minutes sont-ils revenus. Ils avaient pour eux la liberté de l'espace; ils préfèrent leur humble devoir accompli et leur foyer...

Amants, heureux amants, disait La Fontaine, redoutez les voyages, qui furent fâcheux pour le pigeon. Le plus beau voyage est celui que vous faites dans l'infini du cœur de votre amante et la plus belle aventure est celle que vous courez dans l'immensité de son regard.

Amants, heureux amants, voici qu'un ordre des choses qui vous dépasse vous a arrachés à votre jardin et au giron de votre bien-aimée. Les conseils du fabuliste ne sont plus de ce temps. Ses tourterelles elles-mêmes ont été saisies par la tourmente et par la destinée, et deviennent des pigeons voyageurs. Elles portent des plis, comme les coureurs ou les esta-

fettes, au lieu de roucouler. Imitez leur docilité et leur philosophie ; quelle vanité de ne point se plier aux événements ! Ils nous montrent qu'il est une chose plus puissante encore que les amours humaines, plus haute que le calme de notre conscience, plus belle que l'équilibre de notre esprit : et c'est l'acceptation du sacrifice.

# CHAPITRE V

## LES CHEVAUX EMBUSQUÉS

La guerre éclata entre les animaux.

On n'en connaît plus la raison; peut-être ne le surent-ils point eux-mêmes ; mais la lutte fut implacable et dévastatrice : toutes les bêtes d'une partie de cette pauvre terre contre les bêtes de l'autre partie du malheureux globe terraqué.

Les premiers chocs eurent lieu dans les futaies sans fin et sur les plateaux déserts : les tigres, les lions et les loups firent merveille. Bientôt, la guerre changea de nature : suivant une coutume militaire aussi vieille que la guerre elle-même, les ennemis creusèrent la terre, construisirent des tranchées. On ne demanda plus

aux guerriers les vertus de la fougue, mais celle de la patience. Ce fut très morne ; ce fut très long. Peu à peu les lions, les tigres, les loups, les renards, enfin tous les seigneurs qui sont, par nature, belliqueux, disparurent des tranchées : soit qu'ils eussent été tués, soit qu'ils ne se sentissent point appelés à ce genre de combat, soit qu'ils fussent plus utiles ailleurs qu'au front. Seul resta le peuple immense des animaux dociles : les bœufs, les ânes, les moutons, tous patients et résignés, montèrent la garde sans défaillance, des années durant, dans la tranchée.

Quant aux chevaux, ils se montrèrent, ainsi qu'on pense, intrépides et formidables au début des hostilités. Crinières au vent comme un étendard, naseaux fumant du feu, sabots martelant l'espace, leurs escadrons accomplirent des exploits dignes d'une épopée. Par la suite, leurs capitaines durent entrer dans les états-majors ; la troupe se résigna à un labeur utile mais sans péril, donc sans gloire ; or, il est des natures pour qui la gloire est aussi nécessaire qu'aux autres le pain et la lumière ; si tel n'était point le cas d'Horace, ce fut celui de

César. Les chevaux de troupe durent donc se borner au travail des rosses de trait et aux plus humbles besognes. Seuls quelques-uns, empanachés et toujours superbes, purent trouver un emploi représentatif et vain. Mais tous, chevaux des tâches indispensables autant qu'obscures, chevaux de luxe stérile et de factice éclat, également éloignés de la ligne de bataille, passèrent aux yeux de l'armée pour des embusqués.

Ils furent le type de l'embusqué.

— Il y en a vraiment trop! disait avec mélancolie le mouton.

— Au lieu de cacher leur bonheur, ils s'en parent et l'étalent, insinuait le renard, embusqué lui aussi, mais en première ligne.

— Il faut bien qu'il y ait des embusqués, déclarait le bœuf en regardant d'un œil vague, par delà le réseau, la glèbe inféconde. Les uns ont de la chance, les autres n'en ont point : la justice n'est pas de ce monde.

— Ils sont souvent utiles, assurait l'âne avec générosité. Il faut bien des bureaux pour noircir les paperasses qui ont certainement un emploi. Il faut bien des usines pour fabriquer

des munitions et des pièces : pendant les bombardements ou les assauts, nous ne trouvons jamais qu'il y a trop d'obus, ni trop d'ouvriers à l'arrière!

— Pourquoi n'est-ce pas nous qui tournons les engins et pourquoi les chevaux ne sont-ils jamais ici? demanda doucement le mouton.

— Tu deviens raisonneur, fit le bœuf. On t'a prouvé que ces embusqués sont utiles. Ils ne sont pas exposés, c'est vrai, mais à chacun son devoir ou son lot.

— Ce n'est pas juste, murmura le mouton.

— Ce n'est pas juste, concéda le bœuf; mais il faut se résigner à l'injustice, puisque nous vivons en un temps et dans un monde d'iniquité.

L'âne déclara sans colère :

— Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.

Ayant ruminé, le bœuf répondit :

— Oui, mais ce sont toujours les mêmes qui font la grandeur d'un peuple et son éternité!

On admira ce propos, dont il n'avait point du tout saisi lui-même la vérité profonde et triste.

Cependant, en seconde ligne, attachés à la corde dans un terrain boueux, impassibles sous la pluie qui lavait leurs poils inlassablement, deux chevaux devisaient entre eux. Compagnons de misère, on les attelait au même fourgon régimentaire : c'est à cette fonction qu'étaient attachés désormais Souverain, coursier canadien, et Rémus, par Fox et Favorite, pur-sang anglais. Double splendeur déchue! Souverain évoquait le printemps passé où, libre, il galopait au sein du troupeau, dans les grandes plaines parfumées et vierges de l'Ouest. Rémus, ancien cheval de dragons démontés, se rappelait l'écurie plus propre qu'un salon, les heures de pansage, l'avoine, le bonheur des habitudes que rien ne troublait, les promenades et les revues. Quelle tristesse que celle de sa situation, lorsqu'on possède ses origines et qu'on porte le nom du fils de la Louve!

— Cette guerre, déclara Rémus, devait marquer notre apogée : elle est notre condamnation.

— Ne sommes-nous point indispensables? protesta Souverain.

— Allons donc! reprit son compagnon. Il

n'y a de services rendus que sous la mitraille; tous les services rendus à l'abri du danger ne comptent plus. Parmi les chevaux, cette guerre ne reconnaîtra comme utiles que les chevaux de frise, en avant des tranchées!

La belle robe de l'alezan doré frissonna sous l'averse.

— Cette guerre, dit-il, bouleversera l'ordre du monde. Jadis on coulait notre image dans le bronze, et, sculptés dans le marbre de Paros, nous ornions, de nos formes robustes et souples, le fronton des temples. Notre renommée était telle que quatre de nos compagnons traînaient le chariot du Soleil. Tu n'es pas honteux, car tu ignores ces choses, Souverain! Tu viens d'un pays neuf et tu manques de culture. Pour moi, mon âme est lourde de ces souvenirs. C'est un cheval qui fit un empereur de Darius, pour avoir, avant celui des autres mages, henni à la lumière de l'aube; et, par contre, un cheval devint empereur romain, de par la volonté de son maître, le César Caligula. Celui-là dormait sur des dalles de porphyre; son ratelier était d'ivoire et ses housses de pourpre. Oh! les

cavales de Salomon! Oh! noblesse de Veillantif, destrier de Roland, et de Rossinante, coursier de Don Quichotte!... Sais-tu, Souverain, par quoi nous étions immortels? C'est par une phrase de Buffon. Je vais te la citer, tu en sentiras toute l'ironie et toute la dérision : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit-il, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats! »

Et Rémus se tut, accablé.

Souverain lui dit, en guise de consolation :

— Faute de gloire, nous avons du moins le plaisir du modeste devoir accompli. Nous sommes encore utiles à l'homme.

— Non! cria farouchement Rémus. Nous avons été jadis son plus vrai, son seul ami. Nous le servions dans la bataille; nous le servions pendant la paix, pour les labours et les transports : grâce à nous naquit le commerce entre les humains, et nos charrois ont enfanté le négoce, l'industrie, les arts. Inutiles à la guerre comme je te l'ai prouvé, nous serons écartés désormais des travaux pacifiques; les simples héros des tranchées ne pardonneront

pas aux embusqués. Les moteurs et les avions nous remplaceront définitivement; ils joueront, aux époques paisibles, le rôle que nous avons tenu. Pour nous, plus de voitures, plus de charrues. Notre part sera dorénavant d'orner l'étal des bouchers !

# CHAPITRE VI

## LA GRANDE PITIÉ DES CHIENS

D'où vient que La Fontaine, qui a dépeint les animaux avec une telle tendresse, n'ait rien dit des chiens? Sont-ils trop humbles, trop communs ou trop proches de nous-mêmes, trop semblables à nous?

Le doux fabuliste savait bien que les animaux ne sont pas seulement nos serviteurs. Il voyait autre chose qu'une pondeuse en la belle poule noire qui court affairée, qu'un triste oiseau dans le hibou philosophe, qu'une bête de bât dans l'âne patient et rempli de malice, qu'une viande d'abattoir dans le bœuf puissant aux yeux d'un rêve lent. Avant Rousseau, La Fontaine avait compris la nature : pourquoi

n'a-t-il rien dit des chiens? N'en voyait-il pas autour de lui, gardant des riches basses-cours de l'Ile-de-France et jappant autour de leurs colombiers? N'en emmenait-il point à ses côtés dans ses courses vagabondes à travers les bois remplis d'insectes, à travers les blés d'où surgissent les alouettes, à travers les garennes humides de rosée, où dansent et culbutent les petits lapins?

Il ne pensait point sans aucun doute comme Malebranche, métaphysicien plein de tendresse pourtant, et qui croyait à l'harmonie et à la bonté du monde, qu'un chien ne sent pas et que, quand on le frappe, c'est un mouvement réflexe qui fait hurler son gosier, comme un tuyau d'orgue. Les chiens sentent. Ils participent à notre existence. Ils sont un peu de notre humanité. La lumière de notre divinité déchue brille encore dans leurs regards. Ils ont nos passions, nos tristesses, nos appétits, un instinct que nous n'avons pas. Ils sont libres en leur âme, car ils ne sont l'esclave d'aucun souvenir, d'aucune loi et car ils n'éprouvent point d'inquiétude pour l'avenir. Sans doute, leur liberté est soumise à notre

fantaisie : mais ne sommes-nous pas soumis davantage encore au bon plaisir de la destinée? Je m'obstine à croire que si La Fontaine n'a rien dit des chiens c'est qu'il a redouté que l'on comprît trop clairement qu'il parlait des hommes. Ce que j'écris ne saurait s'appliquer qu'aux chiens et nullement aux être humains : on va le voir.

Ils détestent la guerre, car ils sont bons naturellement. Comment a-t-on pu penser que le chien pouvait descendre du loup, pillard et vorace? Il n'y a rien de commun entre eux. si ce n'est quelque apparence extérieure : de même nous avons pu croire un temps que les Germains étaient les frères, les frères de joie et de misère, du reste de l'humanité. Il a fallu l'épreuve de ce siècle infernal pour comprendre qu'ils forment une race indépendante, encore sauvage, aussi éloignée de nous que les loups du Harz ou de la Thuringe sont différents des mâtins qui gardent nos troupeaux.

On les a pourtant conduits à la guerre. Même là, malgré l'ivresse du sang et des rafales d'artillerie, ils sont pacifiques et doux. Ils vont chercher les blessés; ils veillent à un créneau

d'écoute, protégeant la tranchée comme ils protégaient le seuil de la maison. Ils gardent. S'il découvrent un blessé, si quelque danger menace, ils gémissent ou s'agitent : ils n'aboient plus, ni ne mordent. Ils sont très malheureux et très tristes. Cette guerre est la grande pitié des chiens !

Ils ont très peur. Ils ne peuvent s'habituer aux bombardements. Chaque coup de canon, après bien des mois de présence au feu, leur fait courber la tête et provoque un frisson. Ils savent que ces coups sont mortels et que cette mort, froidement voulue par l'homme, qui ajoute ainsi une misère à toutes ses misères, est une lamentable folie. Ils le savent. Mais ils ne protestent pas. Ils ne décampent point. Ils se résignent. Ils continuent à trembler et à tenir fidèlement au poste qu'on leur a confié.

Ils aiment l'ordre, la discipline, l'obéissance. Ils ne réclament pas, qu'il pleuve ou que la nuit tombe. Seulement, quand le brouillard ou l'obscurité se font complices de l'ennemi et de sa traîtrise, ils sont plus inquiets et parcourent, les oreilles dressées, avec plus d'angoisse, la tranchée. Ils ne sont jamais fatigués. Ils ne

s'étonnent pas si on les récompense de leur labeur et de leur sacrifice par des jurons ou même des coups : ce sont d'excellents soldats.

On le sait depuis longtemps. On avait à Rome des chiens et des oies pour garder le Capitole. Seules les oies avaient crié quand les Gaulois étaient venus surprendre la ville. Les chiens n'avaient pas aboyé, sachant que les blonds guerriers des Gaules, rudes et loyaux, étaient au fond des amis de Rome, et leur léchant les mains; depuis lors on promenait, sur les sept collines, à certaines fêtes, des oies blanches dans un palanquin de pourpre en signe d'honneur, et un chien crucifié, en marque d'infamie. Pauvres chiens! Par une étrange injustice, ils subissaient déjà, innocents, le sort que subit, innocent et divin, pour toute l'humanité, le Fils des Hommes! Si excellents soldats que les légions en avaient avec elles, les conduisant, comme des auxiliaires, contre les Daces ou les Bretons. Et Pline disait d'eux qu'il les préférait même aux auxiliaires, car ils ne fuient jamais devant l'ennemi, ils ne lâchent pas prise, et ils ne se montrent pas exigeants sur les honneurs, la

solde ni l'avancement! Pourrait-on rendre le même témoignage à beaucoup de soldats?

Oui, sans doute : à toute la foule anonyme qui se dévoue et meurt sans bruit. Héros obscurs qu'on ignore et qui s'ignorent, aussi simples dans leur servitude que les chiens. Point d'honneurs, point d'avancement, point de solde, des ordres brefs, une discipline de fer, toutes les tristesses de la souffrance et de la mort, la monotonie des saisons qui se succèdent, la terreur des nuits, et, pour divertissement, l'assaut, malgré les tirs de barrage, sur les collines et les plateaux, qui ruissellent de leur sang. Et pourquoi ce sacrifice consenti, cette misère volontairement supportée, en dépit de tous nos instincts, de notre raison et de notre foi? Pourquoi, s'il n'existe une miraculeuse, obscure et invincible volonté de la terre de se défendre, de se garder pour la race qui l'a élue, qui la possède comme une amante; pourquoi si ce n'est pas un mystérieux appel du sol à ses fils pour protéger le seuil de ses frontières?

Tel est le devoir du chien de garde dans la tranchée. Il se bat, mais c'est pour se défendre. Il n'a pas attaqué. Il demeure pacifique. Il est

en sentinelle sur le terrain et derrière un créneau, comme dans le champ où paissaient les brebis ou devant la porte du poulailler... Il se bat : et voici que souvent il a été cité à l'ordre de son régiment. Il est vraiment le héros inconscient de son héroïsme. « Votre nom? » criait un aide de camp du général Bonaparte, jacobin soucieux de récompenser la vertu, à un jeune grenadier qui venait, seul, de s'emparer d'une pièce autrichienne, et, ayant cloué avec sa baïonnette les six canonniers, retournait le canon contre l'ennemi. « Qu'ai-je fait de mal? » demanda en tremblant la recrue à l'officier. Il ne se doutait pas plus de sa témérité que les chiens qu'on a décorés.

Toutes les races et toutes les tailles sont également bonnes. C'est une injustice de vouloir que le chien des Flandres au poil fauve soit meilleur que le berger chevelu des Cévennes, le Beauceron trapu meilleur que le grand chien des Pyrénées. Et c'est une injustice de penser que la noblesse de l'origine distingue un loup aristocrate ou un lévrier nerveux d'un gros dogue de boucher ou d'un mâtin de paysan. Fils des fermes normandes ou de mas proven-

çaux, bêtes au pedigree célèbre ou bâtards nés au hasard d'une rencontre féconde, ils ont acquis les mêmes lettres de noblesse sur la ligne de feu.

Seuls les chiens de chasse transgressent leur devoir : aux plus beaux jours de l'été ou de l'automne on les voit parfois, d'une fuite soudaine, quitter la patrouille qu'ils escortent ou la corvée de brancardiers. La bataille fait rage : ils n'en ont cure. Ils aboient, humant le frais. Ils galopent, ameutant tous les chiens qui leur répondent : et on les voit, à l'horizon, qui suivent le derrière affolé d'un lièvre, lequel avait oublié, grâce à la rage de l'homme, la malice des chiens. Car — les en blâme qui voudra — ces chiens préfèrent encore la course après les petits fauves des bois à la curée humaine.

Mais même ceux qui restent obscurément fidèles à leur devoir, — bergers arrachés à leurs troupeaux, hauts danois argentés, dogues fauves, loulous encore parfumés et regrettant dans la boue la caresse des coussins et la chaleur des appartements, bulls fidèles ronflant de leur museau écrasé comme des toupies, caniches lamentables et résignés comme les

mendiants aveugles qu'ils guidaient, — tous ces chiens enferment dans leurs yeux lents et mobiles la nostalgie du foyer qu'ils ont quitté. Et cette nuit, comme tombait le crépuscule, un musicien d'un bataillon de chasseurs a joué sur un cor des airs de chasse et sonné l'hallali; l'air s'est répandu en écho dans les forêts et sur les pentes vosgiennes : et à ces sons a répondu la clameur de tous les chiens de chasse, chiens courants, braques, griffons, bassets, une meute hurlant avec mélancolie au souvenir des bois, des taillis, des guérets, de la lande...

Comme jadis par les derniers jours de l'été je partais, suivi de mon chien pour courir, en quête d'une grive saoule, par les collines pierreuses de ma Provence, et comme je m'endormais, ivre de l'odeur du thym et des mélisses, dans un bosquet de roseaux et de chênes nains, j'ai gagné la forêt voisine du cantonnement; j'ai emmené un chien donné à la compagnie; et, dans l'herbe chaude, je m'endors. La futaie est lourde sur ma tête; un air humide monte de l'étang qui bourdonne d'insectes et de mouches bleues. Plus loin, le tunnel de l'allée cesse; une baie s'ouvre, dans

la verdure, sur une clairière; et c'est là le cimetière des camarades qui nous ont précédés au repos. Dans cette trouée de lumière, où s'étale le soleil, volent des papillons. Il semble que la mousse et l'herbe craquent sous l'effort d'un intime et mystérieux travail. Le soleil descend derrière les ormes; un rameau de houx étincelle; un sorbier devient rose; des mûres noires tombent du buisson et saignent sur le sol; les cloches mauves des campanules se penchent vers l'herbe; on sent l'odeur des persils tremblants, du fenouil d'or, des pavots, des fraisiers, des aigremoines, des hautes digitales sucrées... Quelle paix magnifique et féconde! Je me suis endormi.

Un déchirement soudain me réveille; une batterie invisible, défilée à côté, s'est mise à tirer. Les obus partent à coups réguliers. Et mon chien, réveillé en sursaut lui aussi dans son rêve, me regarde, à chaque obus qu'on tire, de ses prunelles pitoyables et humides; et, chaque fois, il hurle doucement, d'une plainte presque imperceptible, puis, l'échine frissonnante, allonge une tête sage et résignée contre le sol...

## CHAPITRE VII

### LES OISEAUX DU PRINTEMPS

C'est le premier jour du printemps.

Il a éclaté soudain, et tout de suite affirmé sa royauté. Il est tardif. On l'attendait depuis un mois. Il aurait dû déjà fleurir les haies d'aubépines et les arbres du verger; il ne se montrait point; on désespérait de lui. Il en est ainsi depuis trois ans, depuis qu'a commencé la crise qui fait frissonner le monde : c'est à se demander s'il n'y a point là une indication du ciel, las de la folie des hommes et de la force des méchants, et refusant à la terre de nouvelles floraisons. Les soldats sont depuis six mois des blocs de glace et des blocs de boue. Le désir des beaux jours rend la pluie plus pénible

encore. Les fêtes pascales sont passées, et les implacables averses continuent, et nulle végétation ne vient animer le sol. Paysans, les hommes maudissent cette glèbe stérile; soldats, ils insultent son humidité. Voici l'avril, l'avril des poètes et des chansons villageoises : il fait froid; il pleut. Avril finit et l'on redoute les caprices d'un variable mai. Beaux mois du printemps, vous ne méritez plus les noms que vous avait donnés Fabre d'Églantine, noms charmants qui disaient la terre, ses fruits et ses fleurs : germinal, qui fait éclater les bourgeons sur les branches et fait jaillir du sillon les blés verts; floréal, qui poudre de rose les pêchers, de blanc les cerisiers et de toutes les couleurs les rosiers des jardins; prairial, qui laisse croître les marguerites, les anémones et les jonquilles en bouquets éclatants, parmi les hautes herbes parfumées !

Or, quand on désespérait de lui, le printemps, le printemps rose, vert et bleu a souri sur les arbres, les pelouses et le ciel. Cette nuit encore on grelottait dans les tranchées; au rayonnement de la journée la chaleur vous envahit, avec sa lassitude heureuse.

Le printemps : les oiseaux!

Les oiseaux! Ils sont la vie d'un paysage; ils sont l'âme des champs, l'esprit vivant de la forêt, la voix des pâturages. Eux seuls font des plaines et des montagnes l'animation. Un pays sans oiseaux est un désert. Leur présence apporte aux landes ensanglantées la grâce, l'espérance, la foi.

— Les oiseaux sont revenus!

Et la nouvelle s'est propagée sur toute la ligne maudite et sacrée, par les dunes flamandes, par les collines picardes, par les falaises de Champagne, par les sapinières vosgiennes, le long des saules bas de la Scarpe et des aulnes pâles de la Meuse.

Voici les messagers de jours meilleurs, voici les hérauts du printemps!

Le tonnerre des artilleries déchaînées, la démence du sol et de l'air en fusion ne les étonnent point. Rien ne trouble leur philosophie, leurs chants et leurs amours. Ils portent le printemps en leur cœur!

S'ils ne font point leurs nids sur la ligne même du feu, c'est qu'il n'y a plus d'arbres, ni de haies. Ils ont dû émigrer de leurs villages

familiers. Ce sont des réfugiés. Mais ils ont tenu à rester le plus près possible de leurs anciennes terres : à une lieue des tranchées, dans les boqueteaux où sifflent encore les boulets, dans les buissons émondés par les obus, ils bâtissent leurs nids. Les taillis voisins des glacis d'attaque résonnent de leurs querelles comme du sifflement des balles de mitrailleuses.

Voici qu'on oublierait, pour avoir vu la renaissance des passereaux, le vol des vautours lâches et voraces, des maudites aigles héraldiques, des corbeaux qui tournaient tout l'hiver au-dessus des pauvres cadavres abandonnés. Voici que, pour un peu, l'on croirait déjà à la défaite des oiseaux de proie!

Car les petits oiseaux ont repris possession de l'air. Que les poètes ne comprennent-ils encore leur langage? Le roulement régulier des canons est dominé par leurs voix. Je les distingue tout le long de ce sentier qui mène de la lisière de la forêt jusqu'à l'entrée des tranchées.

Petites mésanges aux belles huppes; loriots aux sons de trompette, hôtes des rouges cerisiers; fauvettes musicales aux plumes

dorées; pinsons, musiciens romantiques au gilet incarnat sous la gorge, aux atours bleus et verts striés de noir; bouvreuils harmonieux aux plumes empourprées, quels sont vos discours et quelles vos chansons? Quelle votre chanson, ô rossignol, prince des soirées lumineuses, dont la voix pure s'est élevée, cette nuit, dans le silence rempli d'angoisses? Quelle votre chanson, hirondelle, qui n'avez pas retrouvé vos nids coutumiers aux clochers des églises, aux pignons des maisons bourgeoises, aux toits des fermes, toutes démolies par la rage des maudits? Quelle votre chanson, alouette, qui vous êtes nichée, vous et votre couvée, dans ces sillons creusés par les engins en avant du réseau, et qui vous élevez soudain devant nos yeux éblouis, malgré les balles, en pleine clarté de l'aurore!

Et c'est en me rappelant l'Évangile que j'ai compris la sérénité des passereaux malgré la bataille, et que j'ai saisi la leçon qu'ils nous donnaient.

Il est écrit : « Ne soyez point en souci pour votre vie de ce que vous mangerez uo de ce que vous boirez... Regardez les oiseaux du

ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? D'ailleurs qui d'entre vous peut ajouter par son inquiétude une coudée à sa taille? Ne vous mettez donc pas en souci pour le lendemain : car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine. »

Telles sont les paroles du Christ dans le plus beau discours qu'aient entendu les hommes.

Oui, toute la sagesse est dans la conduite des oiseaux. Ils ont les vertus de la patience. Ils ne se mettent pas en peine pour la journée qui suivra. Ils ne redoutent point la mort : ils l'accepteront sans murmure. Les destins sont maîtres. Ils chantent. Ils aiment. Ils annoncent le lever de l'aurore. Ils proclament le printemps!

Il nous faut être semblables à ces petits oiseaux du ciel, qui nous sont revenus, semblables aux humbles passereaux du Sermon sur la Montagne.

FIN

# TABLE

## I

## DE LA PLUIE QUI SURPRIT CANDIDE EN SON JARDIN ET D'UN ENTRETIEN QU'IL EUT AVEC DIVERS PERSONNAGES

## II



## III



## IV

## LES ANIMAUX SOUS LA TOURMENTE



197-18. — Coulommiers. Imp PAUL BRODARD. — 4-18.



